

PARIS
MATCH

SOS ANIMAUX

Tigre / Ours polaire / Requin / Eléphant / Tortue de mer

NOUS LES AIMONS, SAUVONS-LES

REPORTAGES PHOTO

MAGIE ET DRAMES DE LA VIE SAUVAGE

LAURENT BALLESTA

VINCENT MUNIER

EMMANUEL RONDEAU

BRENT STIRTON

TÉMOIGNAGE

SYLVAIN TESSON AU TIBET

INTERVIEWS

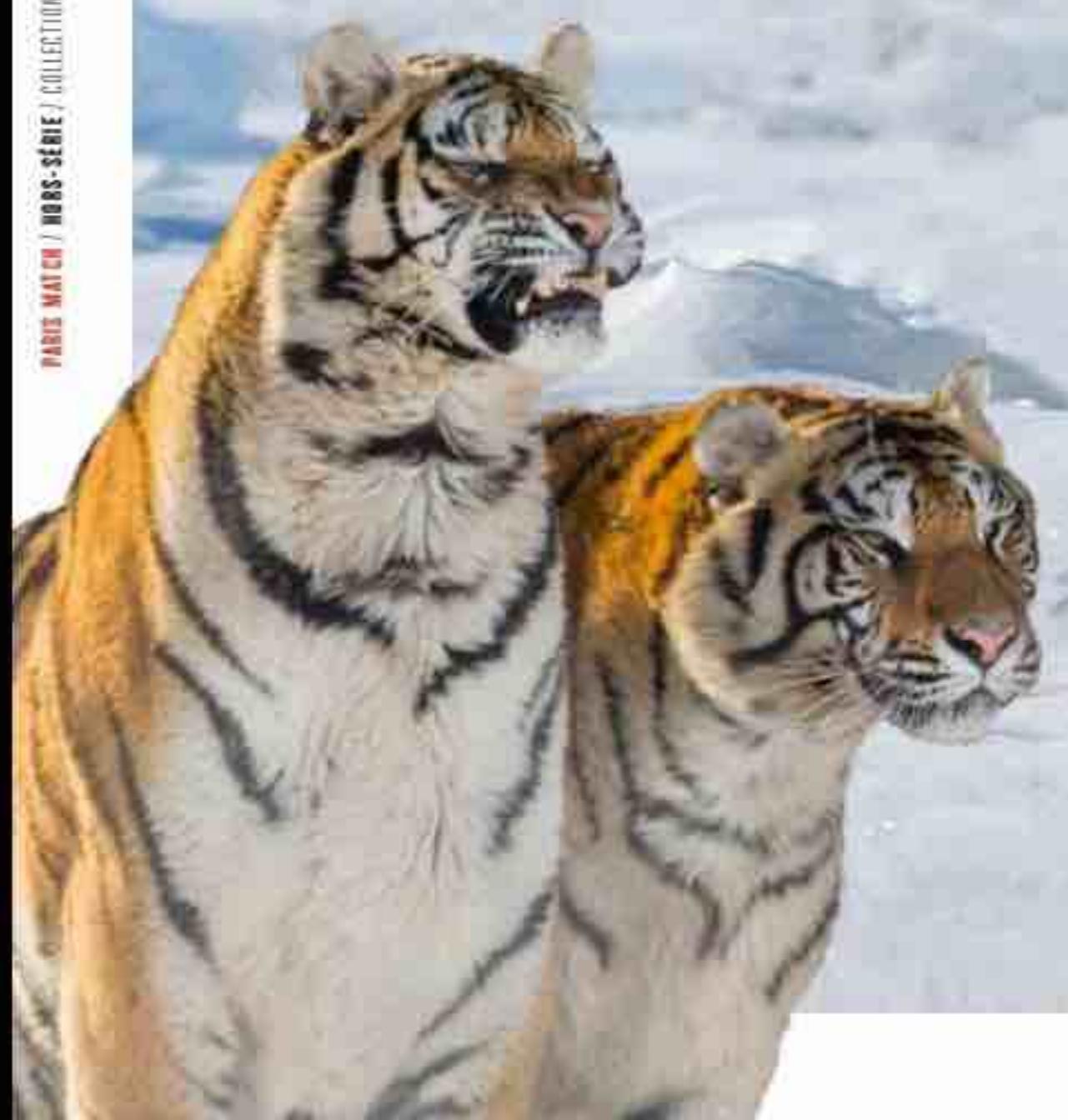
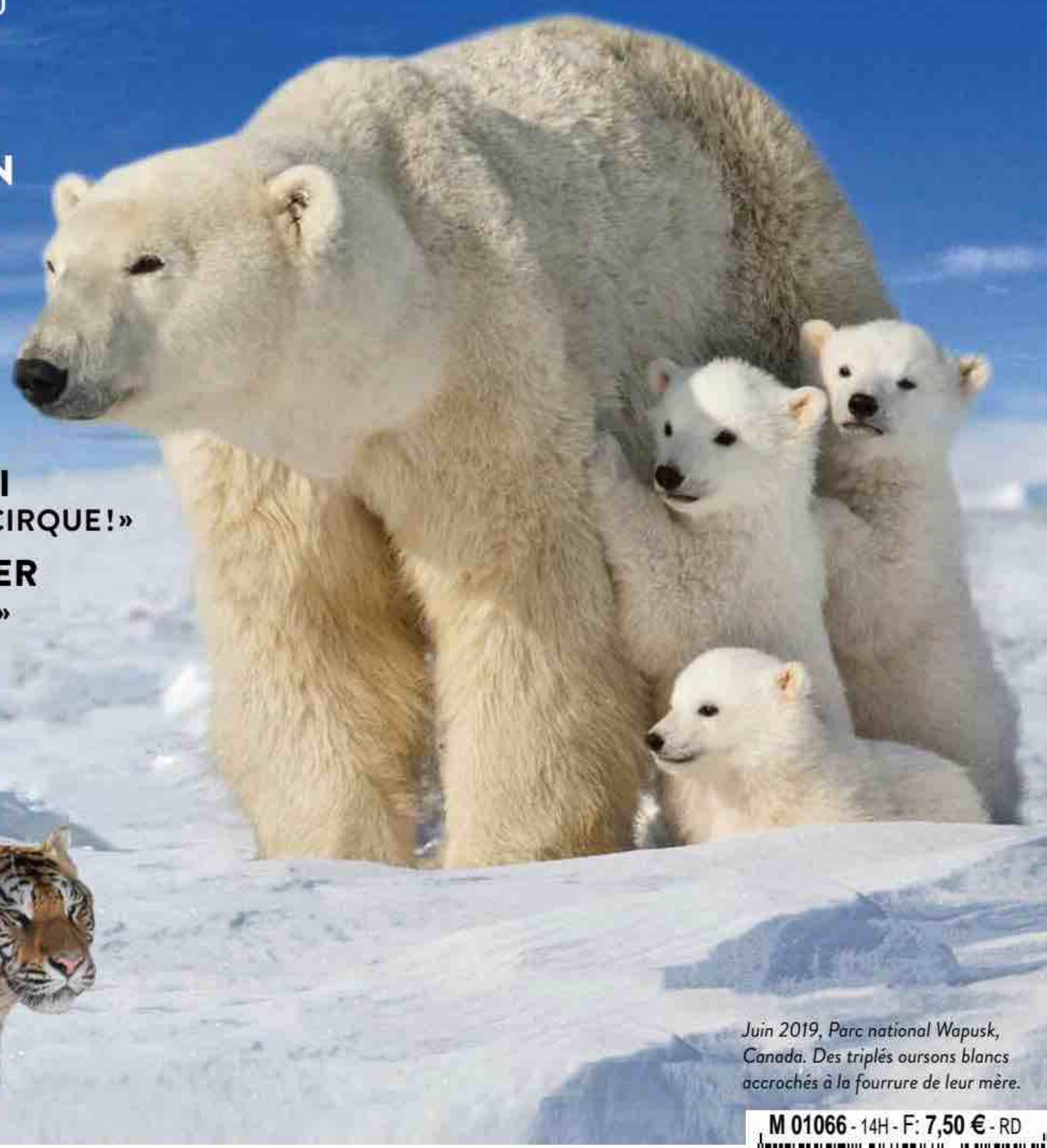
BARBARA POMPILI

«NON AUX BÊTES DE CIRQUE!»

ISABELLE AUTISSIER

«LE COMBAT DU WWF»

LES LIVRES
INCONTOURNABLES
POUR NOËL



June 2019, Parc national Wapusk,
Canada. Des triplés oursons blancs
accrochés à la fourrure de leur mère.

M 01066 - 14H - F: 7,50 € - RD



DONNONS-LEUR AUTANT QU'ILS NOUS APPORTENT



DONNEZ SOUTENEZ ADOPTEZ
WWW.LA-SPA.FR



PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION

Hervé Gattegno

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Olivier Royant

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommier

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Guillaume Clavières

DIRECTEUR DE CRÉATION

Michel Maïquez

RÉDACTEUR EN CHEF

Patrick Mahé

CONSEILLER PHOTO

Marc Brincourt

RÉDACTRICE EN CHEF TECHNIQUE

Tania Gaster

COORDINATION ÉDITORIALE

Fabienne Longeville

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Baron (révision)

Anne-Cécile Beauvoir, Arnaud Bizot, Emilie Blachère, Jean-Pierre Bouyxou, Karen Isère, Gaëlle Legenne, Mathias Petit (iconographie)

Caroline Pigozzi

Dévrig Plichon (illustrations)

Ghislain de Violet

ARCHIVES PHOTO

Françoise Ansart, Pascal Beno, Claude Barthe, Nadine Molino

DOCUMENTATION

Chantal Blatter (chef de service)

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél.: 01 87 15 56 76

Sandrine Pangrazzi. Tél.: 01 87 15 56 78

IMPRESSION

Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45)

Achevé d'imprimer en décembre 2020. Papier provenant majoritairement de France, 0% de fibres recyclées, papier certifié PEFC

Eutrophisation: Ptot 0,010 kg/T

PARIS MATCH est édité par Lagardère Media News, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu) au capital de 2005 000 €, siège social: 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. RCS Paris 834 289 373. Associé: Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENTE

Constance Benqué

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Benqué

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire:

0917 C 82071. ISSN 0397-1635

Dépôt légal: décembre 2020 / © LMN 2020

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

2 rue des Cévennes, 75015 Paris

Présidente:

Marie Renoir-Couteau

Directrice déléguée Pôle Presse:

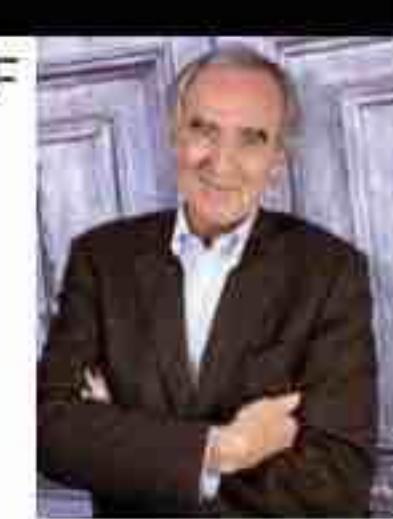
Fabienne Blot

Directrice de la publicité:

Dorota Gaillot

Assistante: Aurélie Marreau

Tél.: 0187 15 49 20

EDITORIAL
PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF


Coup de griffe

ENTRE MATCH ET LES ANIMAUX, UNE LONGUE HISTOIRE D'AMOUR... Notre patrimoine en témoigne en sept décennies, ne serait-ce qu'avec la série de grands reportages publiée en collaboration avec « National Geographic » il y a vingt-quatre ans. Brigitte Bardot fut notre muse emblématique (page 98). Loin des bébés phoques et de la banquise, inoubliable point d'orgue de son engagement au cours des années 1970, c'est à un safari photo aussi utile qu'éthique – et porté par le texte – que nous vous invitons aujourd'hui, à la rencontre des animaux sauvages.

SAFARI SIGNIFIE VOYAGE EN SWAHILI. Et non tableau de chasse. Une vingtaine de pays africains organisent toujours des battues, domestiquées, à grand renfort de pisteurs et de rabatteurs. Cette pratique onéreuse vire à l'exhibition de trophées; ceux de grands animaux ensuite empaillés par un taxidermiste local. Les défenseurs de la pratique objectent que tout chasseur s'acquitte d'une taxe anti-braconnage. Cibler les « big five » – le lion, l'éléphant, le léopard, le buffle, le rhinocéros – à la carabine de calibre 375 tandis que pullulent les braconniers vaut son pesant d'ivoire. Quel est le prix de la mise à mort d'un (rare) rhinocéros blanc ? Quid de l'espèce ?

A PARIS MATCH, ON PRÉFÈRE DE LOIN LES VERTUS DU SAFARI PHOTO. Pas avec n'importe qui. Pas n'importe où. Ni pour n'importe quoi.

Quand **Vincent Munier** embarque **Sylvain Tesson** au Tibet, à la recherche de l'in-saisissable panthère des neiges, il transforme l'écrivain, subjugué par l'apparition soudaine du félin, un ambassadeur de la faune en liberté. Munier a fait du loup de l'Arctique et de maintes espèces comme l'ours ou le yak, les compagnons de ses « Solitudes », un chef-d'œuvre d'exposition. Rien d'étonnant à ce qu'il ait reçu, en mai 2019, la médaille de chevalier de l'ordre national du Mérite des mains d'**Isabelle Autissier**, grande navigatrice et présidente du WWF France (World Wide Fund For Nature, le Fonds mondial pour la nature).

Isabelle Autissier est, en somme, la marraine de notre numéro. Cette année, dix semaines durant, avec le WWF, Paris Match vous a entraînés à la rencontre d'espèces en danger. Cinq sont ici à l'affiche : l'ours polaire, l'éléphant d'Asie et d'Afrique, le requin, si familier au biologiste marin **Laurent Ballesta**, le tigre et la tortue marine. Comme le requin, victime de la pêche industrielle, elle se débat contre mille pollutions. Loup, gorille, baleine, oiseaux et koala feront l'objet d'une prochaine parution.

ANIMAUX EN CAPTIVITÉ ? LA PAROLE EST À BARBARA POMPILI. A l'heure où les bêtes de cirque font débat, la ministre de la Transition écologique nous reçoit. Elle travaille à la fin progressive de cette pratique d'un autre temps, s'attaquant également à la détention d'orques et de dauphins dans des parcs-prisons aquatiques, cruelles attractions touristiques. Place aux jardins zoologiques salubres et responsables, acquis à la biodiversité ; stop aux animaux condamnés à marcher sur un fil ou à sauter dans un cerceau ! Un credo salutaire dont se réjouiront les visiteurs en famille.

PLACE AU LIVRE, ENFIN. AUX MEILLEURES GRIFFES ET PLUS BELLES PLUMES.

A la veille des fêtes de fin d'année nous vous convions dans ces pages à une excursion au pays des merveilles, aussi ludique qu'éducative. Une grande évasion et du rêve. Pour tous. ■



CRÉDITS PHOTOS. P. 3: DR. P. 4: M. Vollborn / BIA / Minden Pictures. P. 6: B. Giroudon. P. 8 et 9: Spt / Hemis. P. 10 et 11: V. Munier, Visual by Starface. P. 12 et 13: National Geographic Image Collection. P. 14 et 15: V. Munier. P. 16 et 17: K. Gillespie / Alamy Stock photo / Hemis. P. 18 et 19: National Geographic Image Collection, Minden / Hemis, Barcroft / Abaca. P. 20 et 21: All Canada Photo / Hemis. Y. Yaninskaya / Reuters. Y. Chyanov / Reuters. P. 22 et 23: D. Plichon. P. 24: V. Munier. P. 26 et 27: V. Munier. P. 28 et 29: J. Warbutton Lee / Hemis. P. 30 et 31: Caters News / Sipa. P. 32 et 33: DDP Images / Abaca. P. 34 et 35: B. Stirton / Getty Images. P. 36 et 37: B. Curtis / AP / Sipa. P. 38 et 39: Alamy / Hemis. B. Stirton / Getty Images. J. P. Degas / Hemis. B. Jaschinski / LAIF-Rea. P. 40 et 41: Barcroft Images / Abaca. P. 42 et 43: D. Plichon. H. Page / Rex Feature / Sipa. C. Russo / Hemis. P. 44 et 45: DR. P. 46 et 47: SWNS / Abaca. P. 48 et 49: L. Ballesta / Andromede. P. 50 et 51: T. Houppeaux / Caters / Sipa. J. Brunetti / Caters / Sipa. D. Jenkins / Andia. P. 52 et 53: Barcroft / Abaca. P. 54 et 55: L. Cobb / Caters / Sipa. P. 56 et 57: B. Yip / Reuters. P. 58 et 59: Amazing Aerial / Zuma / Rea. AFP. P. 60 et 61: D. Plichon. Swns / Abaca. P. 63: Sygma, Photo12, Alamy Stock photo, DR. P. 64 et 65: T. Mangelsen / Minden Picture. P. 66 et 67: M. Vollborn / Solent News / Sipa. P. 68 et 69: T. Panpania / Solent News / Sipa. J. Giddens / PA Photos / Abaca. Caters / Sipa. P. 70 et 71: C. Alankar / Caters / Sipa. P. 72 et 73: E. Rondeau. P. 74 et 75: S. Winter, L. Brennan / AP / Sipa. A. Mustard / Redux / Rea. A. Dean / Redux / Rea. P. 76 et 77: DDP Images / Abaca. P. 78 et 79: D. Plichon. P. 82 et 81: DR. P. 82 et 83: R. Dirscherl / Hemis. P. 84 et 85: Abaca. M. Aliaga / Naturagency, AFP. P. 86 et 87: Hemis. Biosphoto. P. 88 et 89: S. Hanquet / Biosphoto. P. 90 et 91: S. Garcia Fernandez / Biosphoto. P. 92 et 93: Biosphoto. P. 94 et 95: D. Plichon, DR. P. 96 et 97: K. Wandycz, DR. Voutch. P. 98: DR.



Sommaire

Si elles sont de nature solitaire, les tigresses se montrent très maternelles envers leurs petits qu'elles gardent auprès d'elles dix-huit mois durant.

Photo MARION VOLLBORN



POUR LA NATURE

ISABELLE AUTISSIER : « LE WWF MÈNE UN COMBAT DE TOUS LES JOURS. NOS RAISONS D'Y CROIRE... »

Interview Ghislain de Violet

6

L'OURS POLAIRE

« IL EST LE SYMBOLE DES EFFETS DÉSASTREUX DU RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE », STÈMEUT LA PRÉSIDENTE DU WWF FRANCE

Interview Anne-Cécile Beaujodin

22

VINCENT MUNIER, PHOTOGRAPHE : « POUR L'OURS, ON RESTE UNE PROIE... »

Propos recueillis par Gaëlle Legenne

24

LES ARTS ET LES BÊTES

Par Sylvain Tesson

26

L'ÉLÉPHANT

LES PACHYDERMES FORMENT UNE SOCIÉTÉ Matriarcale FONDÉE SUR LA CONCERTATION PERMANENTE

Par Karen Isère

40

RICHARD THOMAS, DE TRAFFIC : « LES DÉFENSES EXPÉDIÉES EN CHINE SONT CACHÉES SOUS DU POISSON SÉCHÉ »

Propos recueillis par Karen Isère

43

DES ANIMAUX ET DES LIVRES

Par Karen Isère

44

LE REQUIN

LAURENT BALLESTA : « QUAND ILS SONT SEULS, ILS SONT AUSSI MALADROITS QUE PUISSANTS ET RATENT LEUR PROIE NEUF FOIS SUR DIX »

Par Emilie Blachère

59

LES SQUALES PEINENT À SURVIVRE EN MÉDITERRANÉE

Par Gaëlle Legenne

61

CINÉMA : DES CABOTS COMME LES AUTRES

Par Jean-Pierre Bouyxou

62

LE TIGRE

CONTRAIREMENT AU LION, QUI VIT À DÉCOUVERT DANS LA SAVANE, LE TIGRE NE QUITTE PAS LA FORÊT

Par Caroline Pigozzi

76

STÉPHANE RINGUET DU WWF : « EN ASIE, POUR UN TIGRE SAUVAGE, DEUX SONT EN CAPTIVITÉ »

Propos recueillis par Gaëlle Legenne

79

BARBARA POMPILI : « AUX ZOOS DE MONTRER L'EXEMPLE »

Interview Gaëlle Legenne

80

LA TORTUE

CONFONDANT LA LUMIÈRE DES LAMPADAIRES ET LA LUMINOSITÉ DE LA MER, LES BÉBÉS TORTUES TRÉPASSENT SUR LE MACADAM

Par Arnaud Bizot

92

TIANA RAMAHALEO, DU WWF À MADAGASCAR : « LES TORTUES TERRESTRES ÉTOILÉES SONT VICTIMES DE TRAFIC INTERNATIONAL »

Propos recueillis par Gaëlle Legenne

95

EMOTIONS PARTAGÉES

AVEC B.B., LES GRANDES CROISADES

Par Patrick Mahé

98



ON PEUT SE SENTIR TOUT PETIT ET ACCOMPLIR DE GRANDES CHOSES POUR LA PLANÈTE

LEGS · DONATIONS · ASSURANCES-VIE

En transmettant une partie ou l'ensemble de vos biens au WWF, vous vous engagez pour la survie des espèces en danger et la préservation de notre planète.

Par ce choix, vous donnez toute sa dimension à votre engagement et décuplez nos actions pour offrir aux générations futures une planète vivante.

Première organisation mondiale pour la protection de la nature, agissant depuis plus de 50 ans partout dans le monde, le WWF est une fondation reconnue d'utilité publique exonérée de tous droits de succession.

VOTRE CONTACT PRIVILÉGIÉ



Camille Perrier est à votre disposition pour répondre à vos questions et vous accompagner en toute confidentialité.

Tél. : 01 73 60 40 40

E-mail : legs@wwf.fr - Site : wwf.fr

© Brian J. Skerry / National Geographic Stock / WWF

Vous souhaitez obtenir des informations, recevoir une documentation, échanger avec la personne dédiée aux legs ?

Complétez le formulaire et retournez-le sous enveloppe affranchie à : Camille Perrier - WWF France - 35-37, rue Baudin - 93310 Le Pré Saint-Gervais

- Je suis intéressé(e) par la transmission de mon patrimoine au WWF et souhaite recevoir gratuitement et sans engagement une documentation sur les legs, les donations et les assurances-vie.
- Je souhaite être contacté(e) par téléphone.
- Je souhaite recevoir la newsletter du WWF.

M. Mme M./Mme

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : | | | | | Ville :

Tél : E-mail :

Les informations recueillies dans ce formulaire sont enregistrées dans un fichier informatisé par WWF qui dispose d'un délégué à la protection des données : Charlotte Galichet, 4 place de Valois, 75001 Paris. Elles sont destinées à la direction de la générosité du public de WWF et aux tiers qu'elle mandate pour répondre à vos demandes ou faire appel à votre générosité. Elles sont conservées pendant une durée de 9 ans dans le cadre de la transmission de patrimoine ou par la durée nécessaire dans le cadre de l'appel à votre générosité. Conformément à la loi «informatique et libertés» vous bénéficiez d'un droit d'accès, d'information, de rectification, de limitation, d'opposition de portabilité ou de suppression des données personnelles vous concernant. Vous pouvez exercer ce droit à tout moment en vous adressant par courriel à : mesdonnees@wwf.fr ou par courrier à : WWF, Camille PERRIER, 35-37 rue Baudin, 9330 Le-Pré-Saint-Gervais.

Isabelle Autissier

«LE WWF MÈNE UN COMBAT DE TOUS LES JOURS POUR LA NATURE. NOS RAISONS D'Y CROIRE... »

Marin au long cours et romancière, la présidente du WWF France se bat sur tous les continents afin de défendre une planète vivable pour tous. Elle commente le choix de nos cinq espèces pour ce numéro, et souligne des raisons d'espérer. Malgré tout.

Interview **GHISLAIN DE VIOLET**

Paris Match. Quelle est aujourd'hui la première cause de disparition des espèces sauvages ?

Isabelle Autissier. C'est ce qu'on appelle le changement d'affectation des terres, comme nous le notons dans notre dernier rapport, "Planète vivante". C'est-à-dire que les terres, en particulier les forêts et les zones humides, changent d'usage. Essentiellement au profit de l'agriculture industrielle. C'est par exemple le cas de la forêt amazonienne, rasée pour mettre du soja ou des vaches. Ce sont des terres aménagées en Asie du Sud-Est pour planter des palmiers à huile. Rendez-vous compte que pratiquement 70 % des zones humides ont disparu dans le monde depuis 1900 ! Cette pression sur les écosystèmes va beaucoup trop vite, les animaux n'ont plus le temps de s'adapter. Les deux autres causes majeures de la disparition de la biodiversité sont la surexploitation des ressources (surpêche, chasse, etc.) et les pollutions de tous ordres.

La Chine a une énorme responsabilité dans la mise en danger des espèces dont nous traitons dans ce numéro. Pourrait-elle, dans un avenir plus ou moins proche, reconstruire sa politique ?

Effectivement, la Chine et la médecine chinoise traditionnelle ont une très forte responsabilité dans le commerce des animaux sauvages. C'est en train de changer. Trop doucement, mais cela change. Grâce aux pressions internationales, mais aussi par des transformations de société et culturelles, promues par des organisations comme le WWF. En Chine ou ailleurs, nous essayons de faire en sorte que la consommation de produits issus d'espèces sauvages soit déconsidérée. Nous mobilisons, dans nos campagnes, des personnalités à même de convaincre la société que, non, ce n'est pas chic de manger une soupe d'ailerons de requin ou d'avoir un bibelot en ivoire dans son salon. Ce sont des changements longs à mettre en œuvre, mais ça finit par porter

ses fruits, en particulier grâce à l'impact des réseaux sociaux. On renverse les perceptions en faisant valoir que ce qui est chic, c'est de défendre la cause animale. Car non seulement les animaux sauvages ont le droit de vivre, mais en plus, ils nous aident et nous protègent.

De quelle manière ?

La biodiversité nous sert à vivre, tout simplement. Ça vaut autant pour les grandes espèces emblématiques que vous exposez dans ce numéro que pour les petites espèces invisibles. La moitié de l'oxygène que vous respirez vient d'un tout petit organisme de la vie sauvage : le plancton. Pour caricaturer, sans le plancton marin, vous seriez obligé de respirer une fois sur deux. Sans les vers de terre, les sols seraient infiniment moins productifs. Sans les insectes pollinisateurs, on aurait beaucoup moins de fruits et de légumes. Il faut vraiment penser l'homme comme étant au cœur de la nature et non à côté d'elle. Si les écosystèmes sont en danger, les humains en paient rapidement le prix. On l'a vu avec le Covid-19, c'est typique.

Justement, quel lien faites-vous entre la crise sanitaire et la crise de la biodiversité ?

Ce n'est pas la première pandémie qui est due à des atteintes à la biodiversité. On a vu ça avec d'autres épidémies comme Ebola, le Mers, le Sras. C'est toujours la même mécanique : on agresse des populations d'animaux sauvages, en coupant la forêt, en faisant du braconnage... Et on rapproche les humains d'animaux qui étaient dans leur milieu naturel. Des virus et des bactéries sont alors transmis d'une espèce à l'autre.

Quel est l'impact de la pandémie sur le travail des défenseurs de la biodiversité, dont le WWF ?

Il y a du bon et du mauvais. On a assisté à un retour de la vie sauvage lors du premier confinement. On se souvient tous de ces images de dauphins dans le canal de Venise. Un autre aspect positif, si je puis dire, c'est



la prise de conscience de notre vulnérabilité. Nous qui nous pensions invulnérables, nous réalisons à quel point nous sommes dépendants d'une planète en bon état. Le revers de la médaille, c'est la recrudescence du braconnage. Parce que les gardes des réserves ont été parfois confinés. Un autre exemple concerne les communautés locales avec lesquelles nous travaillons beaucoup pour qu'elles puissent bénéficier de ressources économiques nouvelles respectueuses de l'environnement, comme le tourisme responsable. Malheureusement, avec la crise liée au Covid, il y a beaucoup moins de tourisme.

La relance économique voulue par l'Union européenne a-t-elle suffisamment intégré cet impératif de lutte en faveur des espèces sauvages ?

En partie. Avec des dizaines d'autres organisations environnementales, le WWF va d'ailleurs porter un combat essentiel au niveau européen. On voudrait vraiment que cette année 2021 soit l'année de la forêt. Il va y avoir un grand débat au niveau de l'Europe pour diminuer ce qu'on appelle la déforestation importée, c'est-à-dire tous les produits issus de la coupe de forêts hors de l'UE comme le soja, l'huile de palme, le bœuf. Tous les citoyens peuvent participer à cette consultation en signant la pétition #Together4Forests*. Si on est nombreux à le faire – plusieurs millions –, ça peut avoir un impact significatif.

A titre individuel, que peut-on faire d'autre pour apporter notre pierre à la sauvegarde des espèces sauvages menacées ?

Déjà, ne pas en consommer. Ça paraît être le b.a.-ba, mais cette tentation de posséder ou d'utiliser des animaux exotiques existe y compris chez nous. Il faut également que les organisations de protection de la nature soient soutenues. Quand on va parler au niveau français ou européen, si l'on a des centaines de milliers de citoyens derrière nous, c'est une arme puissante. Après, il y a des tas de petites choses qui peuvent être utiles dans la vie de tous les jours. WAG [« We Act for Good », qui signifie « Nous agissons pour de bon »], l'application** qu'on a développée, fourmille de conseils pour consommer moins de viande, de poisson ou de produits laitiers, par exemple. Un autre truc tout bête, que j'ai fait moi-même : si vous arrêtez de tondre la moitié de votre pelouse, vous allez voir rapidement de nouvelles fleurs apparaître, des insectes revenir. Il faut aussi parler à ses enfants, les emmener en forêt. Leur apprendre à s'émerveiller et à comprendre, c'est extrêmement important. La question qu'il faut se poser en permanence, c'est : comment puis-je faire pour laisser une trace la plus ténue possible sur mon environnement ? Il y a cette image que j'aime bien : quand je fais du bateau à voile, je laisse un sillage mais celui-ci se referme au bout de dix minutes. Je n'ai laissé aucune trace. On peut même aller plus loin en ayant recours à ce qu'on appelle les solutions fondées sur la nature. C'est-à-dire utiliser des mécaniques naturelles pour aller dans le sens de ce qu'on veut faire. Si un agriculteur favorise les pollinisateurs en plantant des haies, il aura de meilleures récoltes. Et la nature fait ça gratuitement !

Dans un récent rapport, le WWF et d'autres ONG faisaient des préconisations fortes : restaurer 8 % des terres au niveau mondial, baisser la consommation de viande de 50 % d'ici 2050... Crédible ?

Je crois que c'est tout à fait crédible. Nous avons perdu plus de 60 % des vertébrés sauvages, mais ça ne s'est pas fait en un an ! Si on s'y met maintenant avec un objectif à l'horizon 2030, 2040 ou 2050, on peut très bien inverser la courbe. Ne manger de la viande que deux fois par semaine, ce n'est pas une mesurette. Je l'ai fait, je peux vous dire que je n'en suis pas malheureuse. Et ce que j'économise sur la viande et le poisson, je peux l'investir dans des produits bio.

Le congrès de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) devait se tenir en France en janvier. Il a été reporté en raison de la pandémie. Quelle part le WWF compte-t-il y prendre ?

L'essentiel de l'effort du WWF consiste d'abord à s'appuyer sur les populations locales. Il ne s'agit pas de "sauver la faune sauvage pour la

faune sauvage", mais de la sauver avec les gens et pour les gens. Pour autant, participer à de grandes réunions internationales a aussi son importance. Afin de poser les problèmes mondiaux sur la table et de demander aux Etats des engagements le plus chiffrés possible, avec un calendrier précis. Parlons de ce que je connais un peu : au niveau marin, les scientifiques considèrent qu'il faudrait avoir à peu près 30 % des océans en aire protégée. Ça, c'est un exemple d'objectif qu'on pourrait fixer pour la Cop 15 [la 15^e réunion de la Convention de l'Onu sur la biodiversité, qui devait être organisée en Chine cet automne et qui a elle aussi été reportée]. Un engagement, s'il est adopté, peut finir par avoir force de loi. C'est là que ça devient intéressant.

Quel bilan faites-vous de l'action du gouvernement français en matière de biodiversité ?

Beaucoup trop de bonnes paroles et pas assez d'actes. Un exemple : il y a deux ans, la France a écrit une stratégie nationale contre la déforestation importée. C'était un texte très pionnier. Mais depuis, on en est restés là... On ne voit pas de mesures concrètes pour le mettre œuvre et on continue d'importer des produits liés à la déforestation. Sur les forêts, le gouvernement promet que le plan de relance aidera au reboisement. Très bien. Mais si c'est pour planter des arbres en monoculture, qu'on coupera dans trente ans, ça ne sert à rien. C'est extrêmement pauvre en biodiversité. De même, on chasse encore beaucoup d'espèces protégées en France. Je ne suis pas contre la chasse par principe et ça ne me gêne pas qu'on régule les populations de sangliers ou de biches en surabondance. Mais quand on a affaire à des oiseaux dont les populations sont en danger, c'est aberrant.

En somme, nous ne sommes pas un modèle...

Non. Et sur l'agriculture, c'est pareil. Il est impératif de revenir à une agriculture plus paysanne. Qu'on arrête de faire des dizaines d'hectares de champs boursés de pesticides. Et qu'on encourage les agriculteurs à faire de l'agroforesterie, à remettre des haies... Je ne parle même pas des néonicotinoïdes parce que je ne veux pas m'énerver. [Rires.] Il y a plein de leviers que l'Etat peut utiliser et qu'il n'utilise pas ou peu. **Des cinq espèces que nous défendons dans ce numéro, y en a-t-il une qui ait votre préférence ? Et le sort de laquelle suscite le plus d'inquiétude chez vous ?**

S'il faut choisir, je veux parler du requin. Tout le monde a dans l'idée que le requin est méchant, qu'il mange tout et n'importe quoi... Pourtant, il est indispensable à l'océan, notamment pour réguler les populations. Sans cette régulation, un déséquilibre se crée dans la vie sauvage. Et puis ce sont des bêtes absolument extraordinaires, leur capacité d'adaptation à leur milieu est bluffante. Bien sûr, il faut le tenir éloigné de l'homme, car le requin peut confondre un humain avec un mammifère marin. Prenons l'exemple de La Réunion : si le requin se rapproche des côtes, c'est parce qu'il y a moins de poissons. Et parce qu'il est attiré par l'odeur des effluents qui se déversent dans la mer. Mais les tuer ne sert à rien, on n'envoie aucun message à l'espèce en faisant ça. Il faut plutôt faire en sorte que le requin reste au large, avec des systèmes de filets ou d'effarouchement.

L'ensemble du tableau est très sombre. Y a-t-il, malgré tout, des raisons d'espérer ?

La grande raison d'espérer, c'est que ça marche quand on fait ce qu'il faut. Rien qu'en France, plusieurs espèces étaient en déclin de manière extrêmement préoccupante : flamants roses, marmottes, phoques gris, bouquetins, loutres et j'en passe. Aujourd'hui, elles se portent beaucoup mieux. Parce qu'on leur a redonné des espaces, qu'on a arrêté de les chasser... Et au niveau international, c'est pareil. Le fameux panda, l'emblème du WWF, va mieux qu'il y a dix ans. La nature est bonne fille, elle porte en elle une puissance régénératrice encore extrêmement forte. Il faut en profiter, d'autant plus qu'on obtient des résultats sur des échelles de temps assez courtes. Quand on fait un parc marin, on a des résultats spectaculaires en quatre ou cinq ans. C'est encourageant. ■

* together4forests.eu

** wwf.fr/agir-au-quotidien/we-act-for-good

L'OURS POLAIRE

D'où vient-il? Et depuis quand une branche de l'espèce a-t-elle pris la direction du Grand Nord? Il y a cent mille ans, estiment les experts en éthologie, qu'il peuple les aires virginales, du Groenland à la terre de Baffin en passant par la Sibérie. *Ursus maritimus*, de son nom latin, au pelage blanc caractéristique et aux pattes en partie palmées, peut atteindre 3 mètres pour un poids de 600 kilos. Bon nageur, il est également capable de se déplacer à 15 kilomètres à l'heure sur la banquise. Sa morphologie est adaptée au froid extrême. On ne lui connaît pas de prédateur, mais il se repaît de phoques, assommés au sortir des aglus (des trous) que ceux-ci ont creusés dans la glace, de poissons et de rares oiseaux de mer. Sans conteste, il est le roi des neiges. Éternelles? C'est tout l'enjeu de sa survie.



LE SEIGNEUR DES GLACES RÉGNAIT SUR L'ARCTIQUE. AUJOURD'HUI, LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE MET SON ROYAUME EN DANGER

Le 31 janvier 2017, à Churchill, « capitale » canadienne de l'ours polaire, où il est une attraction touristique majeure. Ce spécimen semble pourtant demander grâce pour la déchéance de son espèce.



Symphonie boréale en blanc majeur. Sur un tempo pataud et tendre. L'ours polaire a beau être un grand solitaire, il ne déteste pas la compagnie de ses congénères. Qu'il s'amuse ou qu'il somnole, il règne en maître sur le désert immaculé de l'Arctique. Debout, les mâles peuvent atteindre 3 mètres et peser plus d'une demi-tonne. D'un coup de patte ils extirpent d'un trou d'eau des proies de 250 kilos. Mais leur puissance ne les rend pas invulnérables pour autant. En 2018, 26 000 spécimens ont été recensés au Canada, au Groenland, en Norvège et en Russie. Soit une baisse de 40% de la population mondiale en une décennie.

PENDANT DES MILLÉNAIRES, LA BANQUISE A ÉTÉ LE TAPIS DE JEU DE CES GÉANTS SANS PRÉDATEUR

Danse polaire pour deux mâles qui simulent une joute au Spitzberg, la plus grande des îles norvégiennes du Svalbard.

Photo VINCENT MUNIER





*Séance câlins pour deux jeunes ours
en attendant la formation de la
banquise qui arrive de plus en plus
tard. Dans la baie d'Hudson,
à Churchill, au Canada.*



*Première sortie de la tanière
pour deux peluches de quelques
mois... Mais pas question de quitter
les jupes de maman.*



UNE VRAIE DÉBÂCLE : D'ANNÉE EN ANNÉE, SON TERRITOIRE FOND COMME NEIGE AU SOLEIL

Dans l'Arctique russe, sur l'île Prince Rudolf jadis prise dans les glaces, un souverain aux abois.

Photo CORY RICHARDS



Un confetti pour royaume. Et plus assez de place pour chasser, se reposer et se reproduire dans un Grand Nord qui se réchauffe 2,5 fois plus vite que le reste de la planète. Mais la perte de son territoire n'est pas la seule menace qui pèse sur l'ours polaire. « Il y a aussi la pollution aux pesticides et les perturbateurs endocriniens, explique Isabelle Autissier, présidente du WWF France. Les polluants émis par nos pays sont amenés par les vents au-dessus de l'Arctique et forment un dépôt de particules toxiques sur les glaciers. La pollution s'accumule dans les graisses de l'ours et se transmet de génération en génération. De plus en plus d'animaux naissent hermaphrodites, d'autres sont mal formés, les grossesses n'arrivent pas à terme. »

DE CES DEUX OURSONS, UN SEUL SURVIVRA...

*Une femelle rejoint ses petits, bredouille.
Faute de nourriture, les mères n'ont pas assez d'énergie
pour allaiter deux oursons.*

Photo VINCENT MUNIER









CET EXCELLENT NAGEUR MANQUE DE SOUFFLE POUR CHASSER EN APNÉE

Le colosse peut plonger jusqu'à 4 mètres de profondeur. Il utilise ses pattes avant pour ramer et ses pattes arrière comme gouvernail.

PHOTO KEN GILLESPIE

Un redoutable chasseur aux allures de « grand blanc ». Rien de ce qui vit sous l'eau ne peut rivaliser avec les capacités physiques exceptionnelles d'*Ursus maritimus* : des pattes à moitié palmées prolongées de griffes acérées, un odorat ultradéveloppé, une bonne vision et des réserves de graisse qui l'aident à flotter. A la nage, il peut atteindre une vitesse de 10 km/h. Son seul point faible : il ne sait pas retenir sa respiration plus de deux minutes. Très handicapant pour attraper des poissons, qui se raréfient par ailleurs sous l'effet du réchauffement. Pour chasser, l'urside dépense désormais plus d'énergie qu'il n'en stocke. Ce qui, selon certains scientifiques, a des répercussions sur sa croissance.

*Au Spitzberg, en Norvège,
dispute autour de la carcasse
d'un rorqual.*



*Sur l'archipel du Svalbard, un ours
et des mouettes ivoire se partagent
une charogne de phoque barbu.*



Coureur, nageur et maintenant grimpeur. Face au recul de la banquise, son garde-manger de pré-dilection, l'ours blanc s'adapte tant bien que mal. Sauf que, sur la terre ferme, les ressources alimentaires sont loin de satisfaire ses besoins naturels: 12 000 calories par jour, 40 kilos de viande. Les phoques, qui constituent 80% de l'alimentation du plantigrade, y sont bien moins abondants. L'été arctique devient synonyme de jeûne prolongé ou de maigre pitance, faite de baies, d'herbes ou de chétifs oiseaux marins. Poussés par la faim, les mâles peuvent même se faire cannibales! Les oursons des femelles deviennent alors des cibles de choix.

RATIONNÉ EN PHOQUES, LE PLUS GROS CARNIVORE TERRESTRE DOIT SOUVENT SE CONTENTER DE MIETTES

En Nouvelle-Zemble, dans le Grand Nord russe, ce jeune mâle risque sa peau sur une falaise abrupte dans l'espérance d'attraper quelques œufs de guillemot.





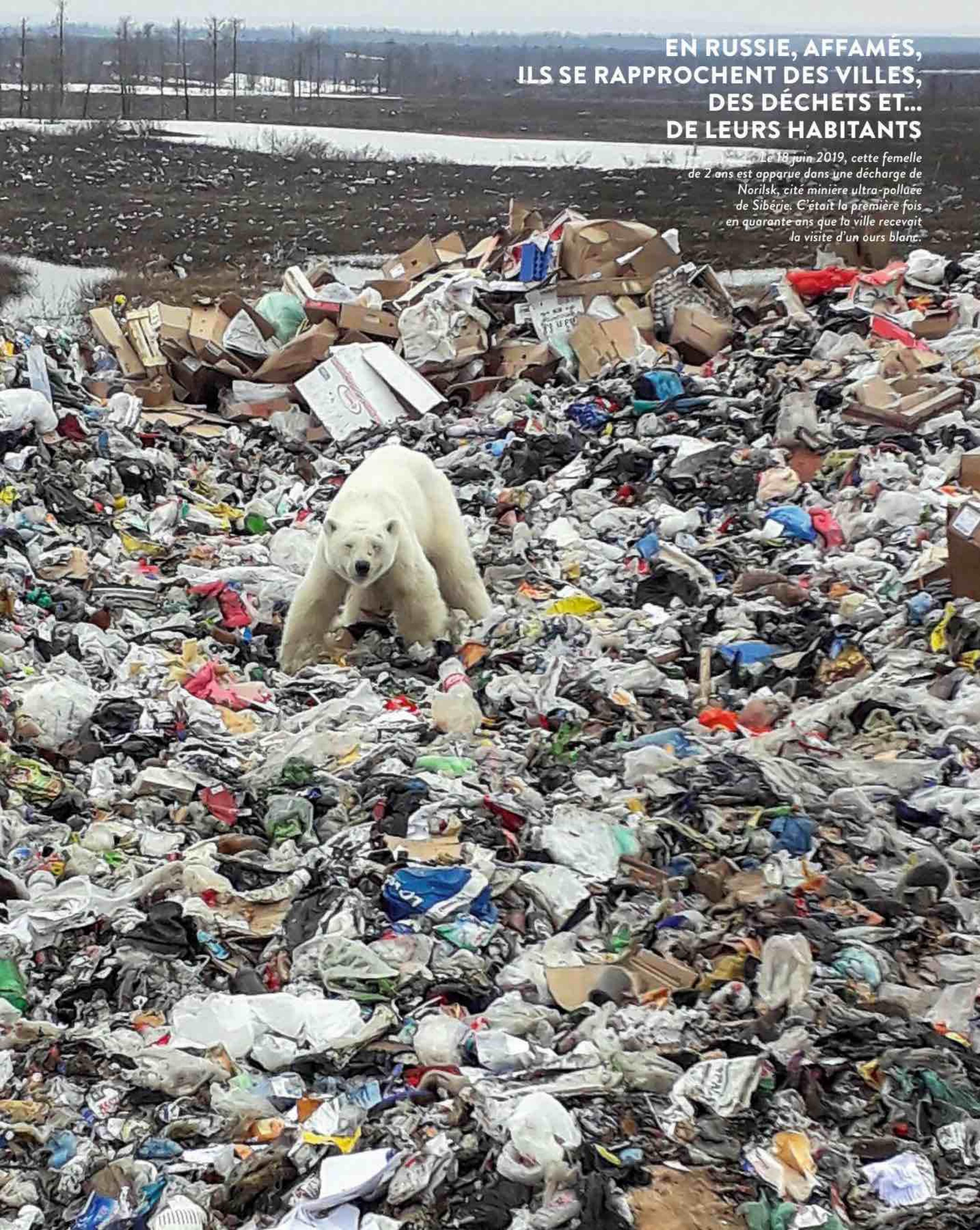
En juin 2019, à Norilsk. Perdu à 800 kilomètres de la banquise, son habitat naturel, le seigneur de l'Arctique se fait pilleur de poubelles.



Safari glacé et frissons garantis pour les touristes de Churchill, dans le Grand Nord canadien. Chaque année, avant d'affronter l'hiver, des centaines d'ours viennent chasser le phoque aux abords de cette ville de la baie d'Hudson.

EN RUSSIE, AFFAMÉS,
ILS SE RAPPROCHENT DES VILLES,
DES DÉCHETS ET...
DE LEURS HABITANTS

Le 18 juin 2019, cette femelle de 2 ans est apparue dans une décharge de Norilsk, cité minière ultra-polluée de Sibérie. C'était la première fois en quarante ans que la ville recevait la visite d'un ours blanc.



LE CONSTAT D'ISABELLE AUTISSIER

«L'ours polaire est le symbole des désastreux effets du réchauffement climatique. Il tente de s'adapter, mais il a faim...»

Interview ANNE-CÉCILE BEAUDOIN

Paris Match. Le WWF et Paris Match se sont associés pour une série dédiée aux animaux à protéger. Quel message souhaitez-vous transmettre à travers ce partenariat ?

Isabelle Autissier. Il s'agit d'un cri d'alarme pour leur survie. Mais c'est aussi une manière de rappeler que les animaux sauvages nous sont indispensables : l'être humain a besoin de leur beauté, de leur diversité. Ils nous font rêver et sont profondément ancrés dans nos cœurs.

Ce dossier est consacré à l'ours polaire. En avez-vous déjà croisé ?

Oui, j'ai eu cette chance durant ces trois dernières années, au Spitzberg et au Groenland. Ce furent des moments exceptionnels. C'est un animal mythique qui m'a impressionnée par sa beauté, sa puissance. En mission, on ne pose jamais le pied à terre s'il est là. Comme tous les prédateurs, il est très curieux et pourrait vouloir s'approcher – juste pour vous "tâter", si j'ose dire. On l'observe donc depuis l'annexe du bateau. Ainsi, il ne se sent pas agressé, car, pour lui, ce qui vient de la mer n'est pas dangereux. Mais il est capable de développer des stratégies. Si vous êtes à pied et s'il vous aperçoit du haut d'une colline, il va comprendre où vous allez et viendra vous couper la route. Régulièrement, on le voit hagard, errant à la recherche de nourriture sur des confettis de banquise. Il est devenu le symbole des effets désastreux du réchauffement climatique. Son territoire de chasse ne cesse de rétrécir : le Grand Nord se réchauffe deux fois et demi plus vite que la planète, et la surface de la banquise décroît de 13,4 % par décennie ! L'ours blanc tente de

s'adapter. Mais il a de plus en plus faim. Début décembre 2019, cinquante-six d'entre eux étaient rassemblés aux abords du village de Tchoukotka, dans l'extrême nord de la Russie, la banquise n'étant pas assez solide pour leur permettre de partir en chasse. Le dernier bon repas qu'ils avaient fait datait sans doute du mois d'avril précédent... Autrefois, les marins faisaient bouillir le cuir de leurs chaussures quand il n'y avait plus rien à bouffer à bord. Les ours vont finir par s'alimenter avec n'importe quoi, et ce ne sera pas assez énergétique. Dans l'Arctique russe, la situation est particulièrement tendue. La région est stratégique pour Moscou, qui y prospecte à la recherche d'hydrocarbures, multiplie les bases militaires et ouvre une nouvelle route maritime entre l'Europe et l'Asie. En mars 2019, des ours polaires erraient près des habitations de Belouchia Gouba [Nouvelle-Zembla], eux aussi en quête de nourriture... Ce n'est pas simple à gérer : les humains ne doivent pas être attaqués, mais on ne va pas tuer des ours simplement parce qu'ils ont faim !

Alors comment faire ?

Au Groenland, à Ittoqqortoormiit, un petit village de la côte est, le WWF a monté, avec les habitants, des patrouilles pour s'assurer qu'à l'heure où les enfants partent à l'école il n'y a aucun ours à l'horizon. Dans le cas contraire, l'animal est endormi et transporté plus loin. On met aussi des phoques à leur disposition. L'idée, c'est de nourrir les ours et de protéger les hommes.

Une cohabitation est donc possible.

Elle doit l'être. Des pays européens y parviennent avec l'ours brun et le loup. Cela demande des investissements et, surtout, l'envie de se mobiliser.

Exhibé dans les zoos et les parcs d'attractions, l'ours polaire est aussi malmené en France. Est-ce encore acceptable ?

Non ! Ni les cirques ni les zoos ne sont des endroits pour les animaux sauvages. C'est totalement contraire à leurs impératifs biologiques. La captivité est une aberration, d'autant qu'on a aujourd'hui des films réalisés par de vrais naturalistes qui ont passé des mois auprès de l'animal et rapporté, ainsi, des images sublimes. Quant à l'argument de la conservation, c'est une excuse pour se donner bonne conscience et continuer le business. Certaines espèces sont plus nombreuses en captivité qu'en liberté : on n'a même pas été capable de leur conserver au moins un espace pour assurer leur survie !

La mort de l'ours blanc est-elle inéluctable ?

En Arctique russe, ce sera extrêmement compliqué d'ici à une petite dizaine d'années, et je ne vois pas, hélas, ce qu'il pourrait manger. La glace fond plus vite, plus tôt. Pour des raisons de courantologie, elle s'accumule davantage du côté canadien. Si l'ours blanc venait à disparaître, toute la chaîne alimentaire sera impactée : sans prédateurs, les phoques se développent, le nombre des poissons diminue, etc.

Selon le programme de l'Onu pour l'environnement, il faudrait réduire les émissions de CO2 de 7,6% par an

« Quand les cirques et les zoos présentent l'argument de la conservation, c'est une excuse pour continuer le business »

jusqu'en 2030. Or, les politiques continuent de tergiverser. Quel électrochoc pourra enfin sortir les Etats de leur léthargie ?

Je n'y crois plus, à l'électrochoc. Le Giec [Groupement d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat] a déjà essayé avec ses rapports scientifiques : il ne s'agit pas de théories fumeuses, chaque information est une bombe. Les politiques sont coincés dans leur système économique, leur confort, et l'idée que les citoyens ne veulent pas changer parce que c'est trop compliqué. Pourtant, ces derniers ont pris conscience du drame, notamment durant les pics de canicule et d'inondation. L'écologie est devenue l'une des premières préoccupations des Français. A nous de porter des exigences pour faire avancer les politiques.

Le monde a changé, mais il semble désormais coupé en deux. D'un côté, les jeunes militants écologistes qui revendentiquent la désobéissance civile. De l'autre, les "boomers" et les climatosceptiques. Comment fédérer autour d'une cause qui nous concerne tous ?

Le lien sera familial. Les jeunes sont légitimement angoissés par ce monde dans lequel ils devront vivre. Trier, ne pas surchauffer, privilégier le bio, limiter sa consommation de protéines animales... Pour beaucoup, c'est déjà acté. Ils s'expriment fortement. Désormais, les enfants éduquent les parents. C'est ce qui fera bouger les générations ! ■

LE PERMAFROST, UNE BOMBE À RETARDEMENT

Alors que notre planète se réchauffe dangereusement, une autre menace se réveille. Selon les chercheurs de l'université d'Alaska Fairbanks (Etats-Unis), le permafrost fond en Arctique plus tôt que prévu. Cette couche de terre, de roche ou de sédiments a la particularité de rester gelée pendant des années et recouvre environ un quart de notre hémisphère Nord. Problème : son dégel précipité pourrait libérer dans l'atmosphère des milliards de tonnes de gaz à effet de serre, provoquant ainsi une surchauffe encore plus rapide, et des virus emprisonnés depuis des millénaires... A.-C.B.

UN ANIMAL EN DANGER

Statut: Vulnérable ● ● ●

Taille moyenne	 MÂLES	Poids moyen	Régime alimentaire
3 à 3,50 m		410 kg	Carnivore : essentiellement phoques mais aussi poissons, morses et carcasses de baleines.
2,10 m	FEMELLES	320 kg	

Principales menaces

- Fonte de la banquise arctique due au changement climatique.
- Période de chasse raccourcie, allongement de son jeûne et un état de santé qui décline.
- Pollution (mercure, polluants organiques persistants...).
- Chasse illégale / braconnage (en Russie, pour viande et peau).

Sources: WWF, UICN, Illustrations: Dany Pichot

L'OURS BLANC EN CHIFFRES

IL VIT DANS LA RÉGION ARCTIQUE, EN BORDURE SUD DE LA BANQUISE PERMANENTE TOUT AUTOUR DU PÔLE.

Répartition

- En hausse
- Stable
- En baisse
- Données insuffisantes

Estimation

22 000 à 31 000

individus dans le monde (on compte 19 sous-populations).



Plus de **60 %** vivent au Canada.

« Si mes images arrivent à montrer la vulnérabilité, la fragilité des animaux que je photographie, alors tant mieux », nous confiait Vincent Munier en 2010.



VINCENT MUNIER, PHOTOGRAPHE ANIMALIER

« Pour l'ours, on reste une proie. C'est ça que j'aime en Arctique : ne pas me sentir le plus fort »

Propos recueillis par **GAËLLE LEGENNE**

La première fois que j'ai vu un ours polaire, ce fut magique. J'étais seul avec mon traîneau sur l'île Banks, dans le Haut Arctique canadien. Il disparaissait, réapparaissait. Tel un mirage. Je n'ai pas l'image sur une pellicule ! Je l'ai dans ma tête. Dans le désert blanc de l'Arctique, nous faisons souvent tache. Les animaux sentent notre présence. Si on a de la chance, une complicité s'installe. Ne pas être intrusif, attendre, nos sens en éveil... Etre en connexion avec le vivant. Reconnaître sa beauté. Je me souviens de ce mâle faisant la cour à sa femelle. Les deux ours se laissaient couler sous les icebergs, puis remontaient... une

chorégraphie d'une beauté inouïe. Nous faisions battre les rames d'un petit Zodiac le plus silencieusement possible. Des images qui me rappellent les esquisses de l'art japonais, lorsque quelques traits de crayon suggèrent la présence d'un animal, d'un paysage.

J'aime ce minimalisme. Dès qu'il y a de la neige, le superflu est comme effacé. Le ciel gris, la brume qui prend place... J'apprécie les conditions que l'on trouve là-bas en mars ou en avril. Il m'arrive d'assister à des scènes sans parvenir à les photographier. Je regrette alors de ne pas savoir dessiner. Je n'aurais pas ce souci de la technique, avec les trépieds, la lourdeur du matériel. Lorsque je me déplace en traîneau, j'essaie de ne pas trop le charger. Ainsi, j'évite la sensation

d'arriver avec de gros sabots. Dans ce silence, je passe un temps fou les yeux dans les jumelles. Avec l'ours polaire, il faut être vigilant. J'évite d'être trop proche. On reste malgré tout une proie potentielle. L'ours blanc est finalement l'un des seuls animaux dont j'aie un peu peur. C'est aussi ça que j'aime : ne pas me sentir le plus fort. C'est utile à l'heure où l'humilité manque si cruellement dans notre monde. Ce sentiment de supériorité de l'espèce humaine... Il faut revoir notre copie, se mettre davantage au rang de l'animal. Du stade de grand prédateur, l'humain est passé à celui de grand destructeur.

Etre au contact de ces animaux nous fait réaliser que nous, les hommes, ne sommes pas les maîtres du monde. ■

Explorer. S'émerveiller. Protéger.



EN DÉCEMBRE

CHASSEURS D'IMAGES



Partez sur les traces de photographes qui captent les images qui nous émerveillent, sensibilisent ou interpellent.

Avec, entre autres :

L'ARCTIQUE, VERS UNE NOUVELLE GUERRE FROIDE ?
Samedi 5 décembre 20.45 - Inédit

LE SEL DE LA TERRE de Wim Wenders et Juliano Ribeiro Salgado
Jeudi 10 décembre 20.45

VINCENT MUNIER, ÉTERNEL ÉMÉRVEILLE
Mardi 15 décembre 20.45

Suivez-nous sur ushuia.tv/fr    

Sylvain Tesson LES ARTS ET LES BÊTES

Pour tenter d'apercevoir l'invisible panthère des neiges, **Sylvain Tesson**, cavalier des steppes, amoureux de la Sibérie et de liberté vagabonde, se laisse entraîner sur les hauts plateaux tibétains. Il emboîte le pas au grand photographe animalier **Vincent Munier**, qui sait cultiver cette vertu suprême qu'est la patience. L'écrivain voyageur déjà distingué par plusieurs prix, dont le Goncourt de la nouvelle, en 2009, le Médicis essai, en 2011, et le prix des Hussards 2016, décroche avec le récit inspiré de sa fugace rencontre avec le rarissime fauve, apparu deux fois dans un matin de neige, le Renaudot 2019. De cette équipée, il nous offre ce morceau de choix.

Par **SYLVAIN TESSON**

il restait 5000 panthères dans le monde. Statistiquement, on comptait davantage d'êtres humains vêtus de manteaux de fourrure. Les onces se terraient dans les massifs centraux, du Pamir afghan au Tibet oriental, de l'Altai à l'Himalaya. L'aire de répartition correspondait à la carte des aventures historiques de la haute Asie.

L'expansion de l'empire mongol, les raids psychiatriques du baron Ungern-Sternberg, les courses des moines nestoriens à travers la Sérinde, les efforts soviétiques aux périphéries de l'Union, les campagnes archéologiques de Paul Pelliot au Turkestan : ces mouvements couvraient la cartographie de la panthère des neiges.

Les hommes s'étaient comportés là comme des fauves très méritants. Vincent Munier – le grand photographe animalier –, lui, patrouillait depuis quatre ans sur la bordure orientale de la zone. Les chances restaient minces d'apercevoir une ombre dans un espace grand comme un quart de l'Eurasie. Pourquoi mon camarade ne s'était-il pas spécialisé dans le portrait humain, métier d'avenir ? Un milliard et demi de Chinois contre 5000 panthères : ce garçon cherchait la difficulté.

Les vautours se relayaient, sentinelles du requiem. Les crêtes recevaient le jour en premier. Un faucon aspergeait le valon de sa bénédiction. Le tour de garde des oiseaux charognards m'hypnotisait. Ils veillaient à ce que tout se passât bien sur Terre : c'est-à-dire que la mort emporte son lot de bêtes et pourvoie les rations. En bas, sur les pentes rapides qui biseautaient la gorge, les yaks broutaient. Couché dans les herbes, à l'affût calme et froid, Léo [NDLA :

compagnon philosophe, aide de camp de Munier] scrutait chaque rocher à la lunette. J'étais moins minutieux. La patience a ses limites et les miennes s'arrêtaient au valon. J'attribuais à chacun des animaux une place sur l'échelle sociale du royaume. La panthère était la régente et son invisibilité confirmait son statut. Elle régnait et n'avait donc pas besoin de se montrer.

Les loups vaquaient en princes félins, les yaks faisaient de gros bourgeois châudemment vêtus, les lynx des mousquetaires, les renards des hobereaux de province tandis que les chèvres bleues et les ânes incarnaient le peuple. Les rapaces, eux, symbolisaient les prêtres, maîtres du ciel et de la mort, ambigus. Ces ecclésiastiques à livrée de plumes n'étaient pas contre que quelque chose tournât mal pour nous.

Le canyon serpentait entre des tourelles percées de grottes, des arches crevées d'ombre. Le paysage s'argentait au soleil. Pas un arbre, pas une prairie. Pour la douceur, toujours perdre de l'altitude.

Les crêtes n'arrêtaient jamais le vent. Les rafales disposaient les nuages et régissaient des éclairages albuminés. C'était un décor pour Louis II de Bavière peint par un graveur chinois, amateur de fantômes. Chèvres bleues et renards d'or glissaient sur les pentes, traversaient les brumes, parachevant la composition. Toiles composées, il y a des millions d'années, par les efforts de la tectonique, de la biologie et de la destruction.

Le paysage était mon école d'art. Pour apprécier la beauté des formes, il faut une éducation de l'œil. Les études de géographie m'avaient donné les clefs des

vallées alluviales et des auges glaciaires. L'école du Louvre m'aurait initié aux nuances du baroque flamand et du maniérisme italien. Je ne trouvais pas que la production des hommes surclassât la perfection des reliefs, ni les vierges florentines la grâce des chèvres bleues. Pour moi, Munier tenait de l'artiste davantage que du photographe.

De la panthère et des félins, je ne connaissais que les représentations d'artistes. Ô tableaux, ô saisons ! Aux temps romains, la bête vadrouillait sur la frontière australe de l'Empire, incarnant l'esprit de l'Orient. Cléopâtre et la panthère se partageaient le titre de reine des confins. A Volubilis, à Palmyre, à Alexandrie, les mosaïstes avaient déployé des panoplies d'animaux sur des parterres où les panthères dansaient la ronde orphique avec des éléphants, des ours, des lions et des chevaux. Le motif tacheté – «la robe bigarrée» disait Pline l'Ancien au I^{er} siècle après Jésus-Christ – était un blason de puissance et de volupté. Pline croyait savoir que «ces animaux sont très ardents en amour»*. Passait une panthère. Déjà le Romain voyait le tapis où se rouler avec une esclave.

Mille huit cents ans plus tard, les félins fascinaient les peintres romantiques. Dans les salons 1830, le public de la Restauration découvrait la sauvagerie. Delacroix avait peint les fauves de l'Atlas fouillant l'encolure de chevaux. Il avait donné des tableaux furieux, de muscles et de fumée, où volait la poussière malgré la fumée épaisse. Le romantisme fichait sa gifle à la mesure classique. Delacroix avait cependant réussi un tigre au repos dont la force s'abandonnait, avant les carnages. La peinture s'offrait



FONDUE DANS LE PAYSAGE... LA PANTHÈRE DES NEIGES

Une rencontre qui se mérite ! Au cours de sa quatrième expédition sur les traces de la panthère des neiges, en février 2017 au Tibet, le photographe surprise la tête de l'insaisissable félin dans une anfractuosité de la montagne.

Photo VINCENT MUNIER

à la brutalité, cela changeait des vierges d'antan.

Jean-Baptiste Corot avait conçu une panthère bizarrement proportionnée, chevauchée par un Bacchus nourrisson avançant vers une femme. Ce tableau étrangement boiteux révélait une terreur masculine. Redoutant l'ambiguïté, l'homme n'aime pas qu'un monstre ronronnant fasse joujou avec un bébé et une grasse bâchante. C'est que la femme est dangereuse. On ne saurait trop s'en méfier. A travers la panthère, l'artiste visait la fée fatale, la vierge en cuissarde, la Vénus cruelle ! C'est connu, les carnassières ne font qu'une bouchee des hommes et il faut se garder de leur beauté. La Milady d'Alexandre Dumas était de ce genre. Un jour, insultée par son beau-frère, elle « poussa un rugissement sourd et se recula jusqu'à l'angle de la chambre, comme une panthère qui veut s'accuser pour s'élanter »**.

Le mythe mélusinien inspira la fin de siècle. Le Belge Fernand Khnopff – demi-onirique et demi-symboliste – représenta, dans une toile cryptée de 1896 intitulée « Des caresses », une panthère à tête de femme cajolant un amant,

déjà pâle. On n'ose imaginer le sort du garçon. Des préraphaélites avaient convoqué le fauve dans leurs dégoulinades. Des princesses en déshabillé ou des demi-dieux épuisés avançaient dans une lumière de sucre, flanqués de panthères réduites à des mannequins portant pelage tacheté. Ces peintres célébraient la seule beauté du motif. Edmund Dulac ou Briton Rivière faisaient de l'animal une descente de lit pour échouage de rêves ultra stylisés.

Puis la force de la bête avait obsédé les maîtres de l'Art nouveau. La perfection de sa race convenait à l'esthétisme du muscle et de la chair. Jouve l'avait bandée comme un arc. La panthère devenait une arme. Mieux ! Une Bentley de Paul Morand. Elle incarnait le mouvement parfait, sans pitié ni frottements. Contrairement aux Jaguars, elle ne s'écrasait pas contre

les arbres. Grâce aux statues archi-léchées de Rembrandt Bugatti et de Maurice Prost, le félin sortait du laboratoire de l'Evolution, digne de se lover aux pieds d'une blonde 1930 tenant sa coupe de champagne devant ses petits seins pointus.

Cent ans plus tard, le motif « léopard » s'affichait sur les sacs

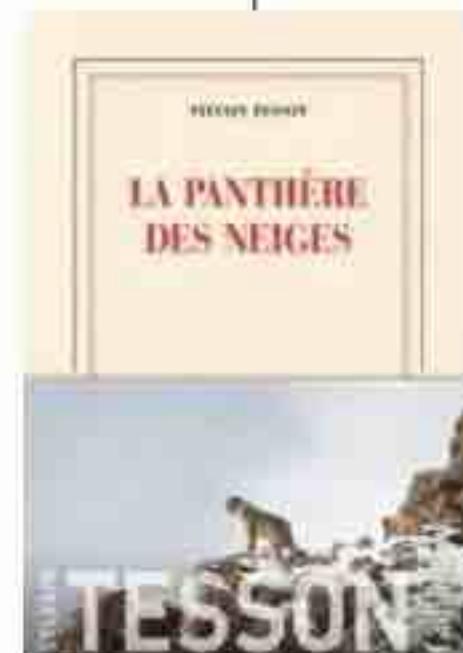
à main et les papiers peints de Palavas-les-Flots. Chaque âge a son élégance, chaque époque fait ce qu'elle peut. La nôtre prenait le soleil en slip.

Munier n'était pas indifférent au verissement de la bête dans les arts. Lui-même battait le rappel des fauves. Des esprits monotones reprochaient à notre ami de saluer la beauté pure, et elle seule. C'était considéré comme un crime dans une époque d'angoisse et de moralité : « Et le message ? » lui disait-on, « et la fonte des glaces ? ». Dans les livres de Munier les loups flottaient en plein vide arctique, les grues du Japon s'emmêlaient dans leurs danses et des ours légers comme des flocons disparaissaient derrière la vapeur. Nulle tortue étouffée par les sacs en plastique, rien que des bêtes en leur beauté. Pour un peu, on se serait cru dans l'Eden. « On m'en veut d'esthétiser le monde animal, se défend-il. Mais il y a suffisamment de témoins du désastre ! Je traque la beauté, je lui rends mes devoirs. C'est ma manière de la défendre. »

Chaque matin, dans le vallon, nous attendions que la beauté descende les Champs-Elysées. ■

* Pline l'Ancien, « Histoire naturelle », livre 8.

** Alexandre Dumas, « Les trois mousquetaires ».



L'ÉLÉPHANT

Loxodonta d'Afrique et *elephas* d'Asie. La famille se divise en deux genres distincts, le premier formant aussi les espèces issues des savanes ou

des forêts. Ce géant parmi les mammifères n'a guère de prédateurs, les fauves n'osant s'attaquer qu'aux éléphanteaux affaiblis. Transformés en «guerriers» dans l'Antiquité (ceux de Nubie contre Carthagène), les pachydermes peuplaient encore les rives de l'Euphrate jusqu'au XV^e siècle. L'homme représente pour eux le plus grand danger. Non seulement parce qu'il les assujettit; mais, surtout, à cause de cette richesse naturelle dont ils sont porteurs: l'ivoire. Si l'éléphant d'Asie est menacé de disparition en raison de la perte de son habitat et de la déforestation, celui d'Afrique est d'abord ciblé pour ses longues défenses. En 2010, il restait encore un demi-million d'éléphants africains. Dix ans plus tard, la population est tombée à 400 000...

LE MONUMENT DE LA SAVANE INCARNE LA FORCE TRANQUILLE. MAIS SES DÉFENSES TELLEMENT CONVOITÉES SONT AUSSI SA FAIBLESSE. ET LA PRESSION DÉMOGRAPHIQUE NE CESSE DE GRIGNOTER SON ROYAUME

Ces troupeaux d'éléphants «rouges» font la fierté de l'immense Parc national de Tsavo East, au Kenya. Mais les quelque 10 000 pachydermes qu'il abrite restent la proie des braconniers.

Photo: JOHN WARBURTON-LEE





PERSONNE NE
LUI CHERCHAIT
QUERELLE,
L'AFRIQUE ÉTAIT
SON TERRAIN
DE JEUX

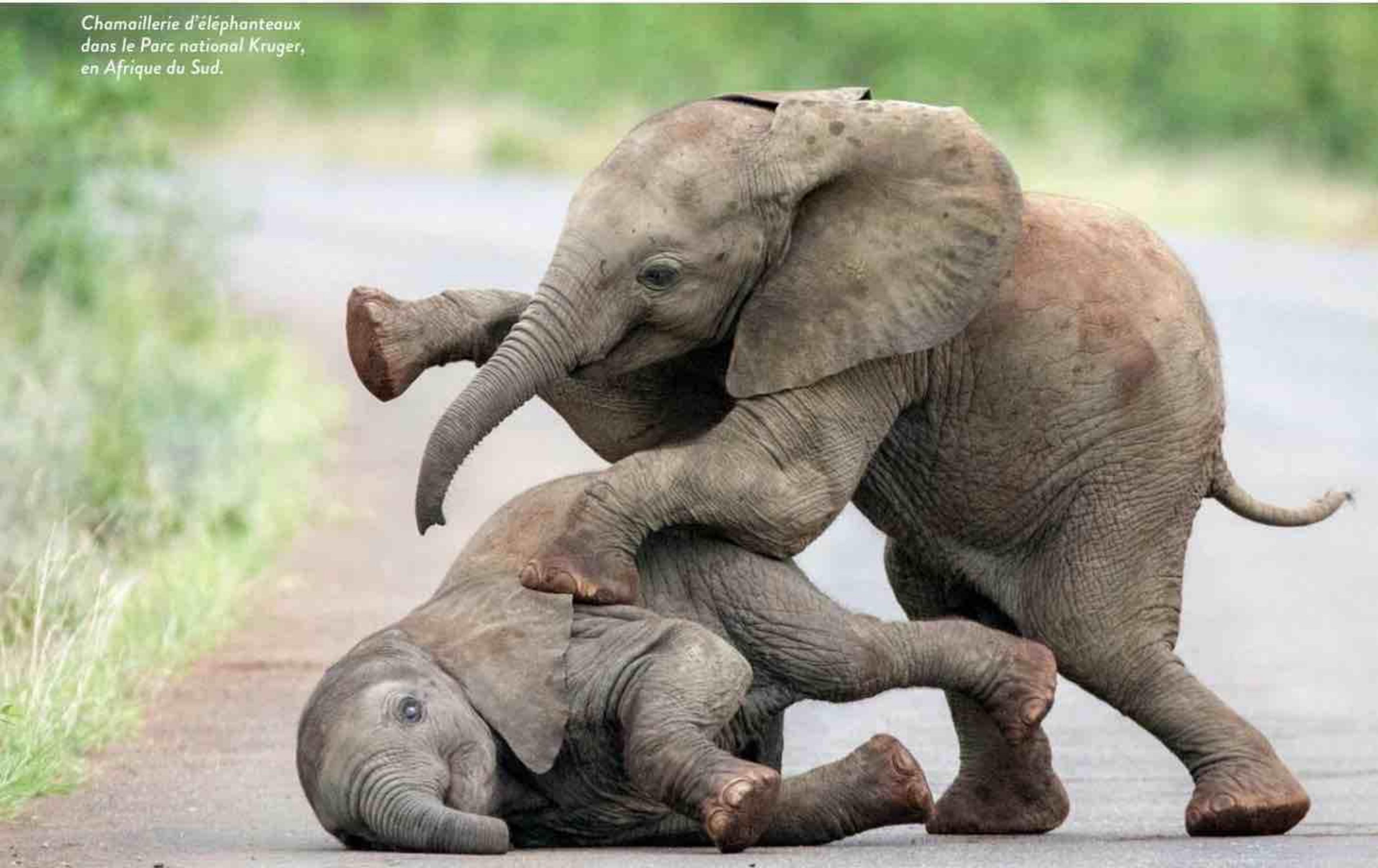
*Six tonnes d'agilité !
Dans le Parc national Mana Pools,
au Zimbabwe, cet éléphant
improvise un numéro de cirque très
naturel pour atteindre des feuilles.*





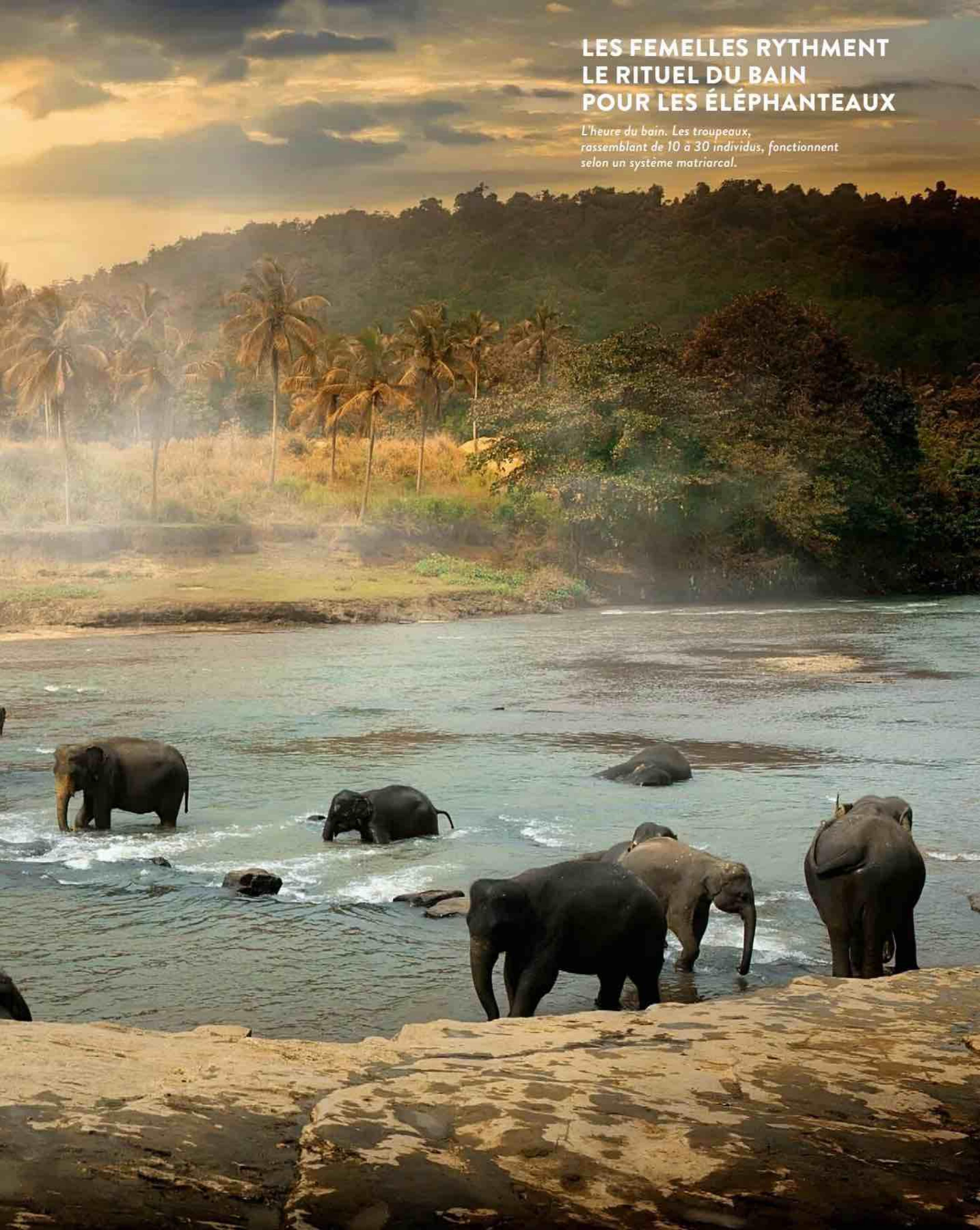
Ils doivent leur survie à une intelligence hors norme et à une mémoire exceptionnelle. Plus gros animal terrestre, l'éléphant est taillé pour régner. Même les lions et les tigres ont la prudence de le laisser tranquille. Il y a encore un siècle, le continent africain comptait entre 3 et 5 millions de ces majestueux pachydermes. Il n'en restait plus que 1 million en 1980 et, trente-cinq ans plus tard, moins de la moitié. Les éléphants de la forêt, plus touchés que leurs cousins de la savane, ont perdu 60 % de leur territoire en seulement dix ans. Comme eux, l'espèce asiatique est menacée d'extinction. L'éléphant a fini par rencontrer son prédateur: l'homme

La meilleure attaque, c'est la défense. D'un coup de dent, cette femelle de la Réserve nationale du Masai Mara, au Kenya, soulève ce buffle agressif comme une poupée de chiffon.



Chamaillerie d'éléphanteaux dans le Parc national Kruger, en Afrique du Sud.





LES FEMELLES RYTHMENT LE RITUEL DU BAIN POUR LES ÉLÉPHANTEAUX

L'heure du bain. Les troupeaux, rassemblant de 10 à 30 individus, fonctionnent selon un système matriarcal.

UNE BATAILLE TROP SOUVENT PERDUE PAR LES GARDES ARMÉS JUSQU'AUX DENTS

*Ses défenses arrachées,
le cadavre est abandonné...
Dans le Parc national des Virunga,
en République démocratique
du Congo, l'une des réserves les
plus dangereuses d'Afrique.*

Photo BRENT STIRTON

Tué d'une balle, avant d'être mutilé. Les rangers sont arrivés trop tard. Sur la scène de crime, c'est encore une fois le cadavre d'un mâle : ses défenses sont plus volumineuses que celles des femelles. Aujourd'hui, les gardes des parcs sont mieux armés pour affronter les bandes organisées. Mais en Afrique subsaharienne, 60 % des massacres sont toujours dus à la chasse illicite : 20 000 à 30 000 spécimens sont abattus chaque année pour leur peau, pour leur viande et surtout pour leur ivoire. Le recul du braconnage – qui a diminué de plus de moitié entre 2011 et 2017 – n'est pas suffisant pour assurer la survie de l'espèce.





C'est une fortune qui part en fumée! D'une valeur de 40 millions de dollars... « Quiconque est en possession d'ivoire doit le remettre aux autorités, a annoncé la presse. Ceux qui profitent de cette amnistie ne seront pas poursuivis. » En 2016, la ministre kényane de l'Environnement, Judy Wakhungu, expliquait: « Le braconnage, le commerce illégal sont un des plus gros problèmes de l'Afrique. Ils menacent la survie des espèces, sont aux mains des mafias internationales et nourrissent la corruption. » Cette même année, la France interdit le commerce de l'ivoire (à l'exception des antiquités), suivant de près les Etats-Unis. Reste l'Asie. En Chine, la nouvelle classe moyenne est avide d'objets sculptés, ce qui encourage la mise en place de réseaux criminels. Mais début 2018, l'empire du Milieu ferme à son tour son marché, initiative jusque-là impensable. De quoi faire chuter les prix, mais aussi développer un marché noir.

POUR SAUVER SON ANIMAL FÉTICHE, LE KENYA RENONCE À L'OR BLANC

A la fin du Sommet des géants, le 30 avril 2016, 105 tonnes d'ivoire sont brûlées dans le Parc national de Nairobi. On estime qu'il s'agit de 5 % du stock mondial.

Photo BEN CURTIS





Attraction ou produit de luxe : un sort peu enviable

Bêtes de foire. Critiqué pour son traitement dégradant des animaux, le célèbre cirque américain Ringling Bros. abandonne, en 2016, ses numéros avec les éléphants.



Bêtes de somme.
La balade à dos d'éléphant reste l'une des attractions préférées des touristes en Asie. Ici au Laos.





Une sculptrice d'ivoire, à Pékin, où cet art ancestral est surnommé «l'un des trois trésors». La Chine reste le premier marché mondial de l'ivoire, même s'il y est désormais interdit.

Confisqués à la douane, deux pieds d'éléphant reconvertis en tables basses. Une image extraite du livre «Photographers Against Wildlife Crime» («Photographes contre la criminalité de la faune sauvage»).



BRENT STIRTON, PHOTOGRAPHE SUD-AFRICAIN, A EFFECTUÉ DE NOMBREUX REPORTAGES SUR LE GÉANT, QU'IL A DÉCOUVERT À 5 ANS DANS LE PARC NATIONAL KRUGER

Les éléphants forment une société matriarcale fondée sur la concertation permanente. La solidarité en est le maître mot

Par **KAREN ISÈRE**

Son premier éléphant reste un souvenir épique. Brent Stirton, doté des prix de photographie animalière les plus prestigieux, dont trois Wildlife Photographer of the Year, n'avait que 5 ans quand il a croisé un mastodonte aussi impressionnant que mal luné. Né au Cap, le futur photographe mène alors la vie insouciante et privilégiée des Blancs sud-africains durant l'apartheid. Des plages de sable blond aux pistes rouges de la savane, le pays s'offre comme un terrain de jeu multicolore... Pour les vacances ou un simple week-end, les Stirton emmènent leur fils en safari, à l'affût des «big five», comme les appelle Hemingway dans «Les neiges du Kilimandjaro» : lion, léopard, rhinocéros, éléphant et buffle. «Ce jour-là, nous explorions le parc Kruger, raconte Brent. Au détour d'une piste apparaît un pachyderme qui s'avance, nous barre la route et nous toise de toute sa hauteur. Je suis fasciné, mais ma mère se met à hurler de terreur. Elle supplie mon père de fuir au plus vite. Il refuse tout net, assure qu'il vaut mieux ne pas bouger. S'ensuit une dispute homérique. Finalement, l'éléphant a reculé doucement et tout s'est bien passé.» Aujourd'hui, le photographe se dit qu'il s'agissait sans doute d'un mâle en rut : «Pour en avoir le cœur net, on peut observer leurs joues. S'il y coule un peu de liquide, c'est mauvais signe.» Tout sauf des larmes de crocodile, ces suintements signalent une humeur bien réelle, aussi amoureuse que belliqueuse. Sur le territoire de Monsieur, on ne passe pas.

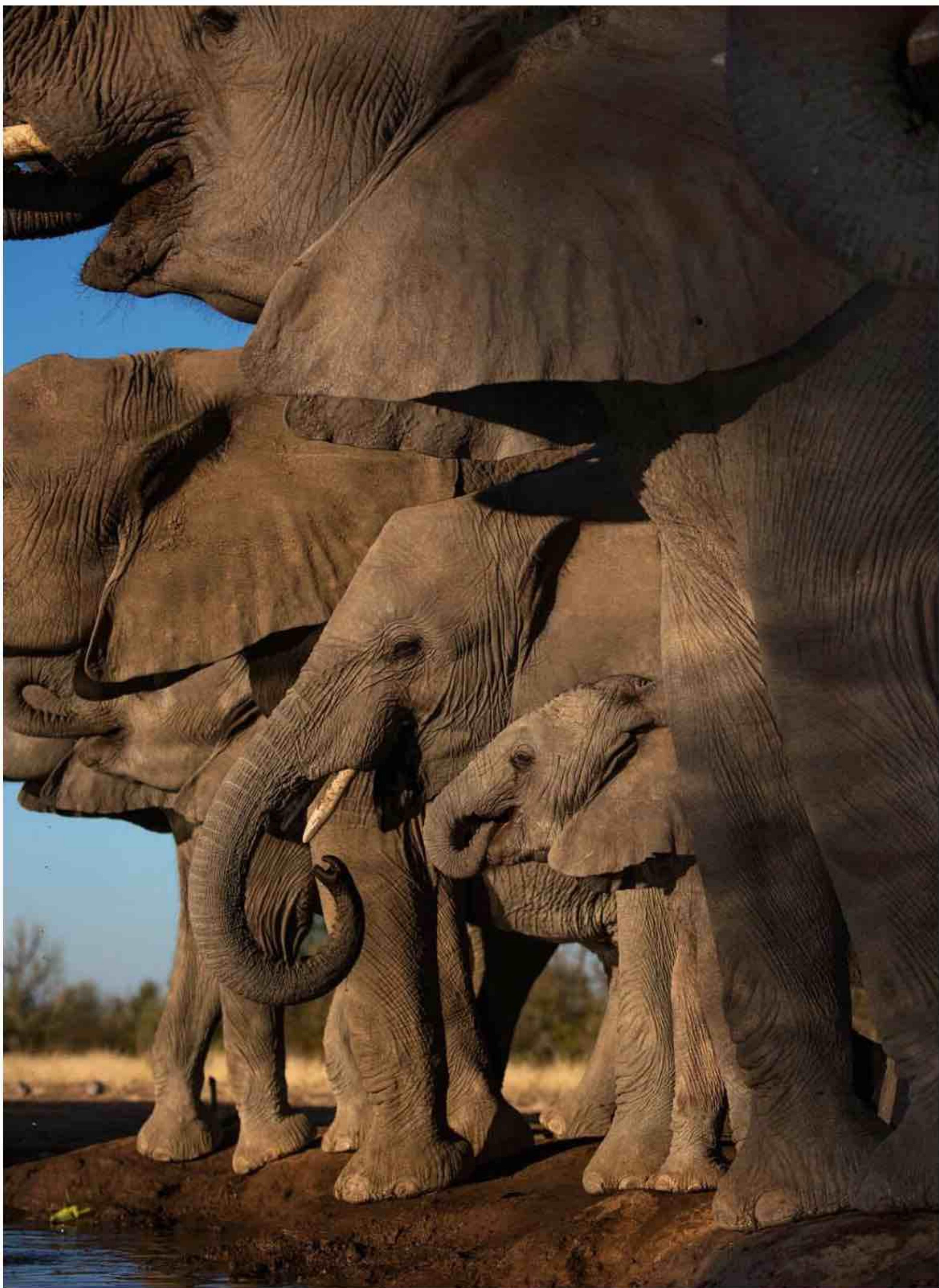
La notion des limites, là où se croisent hommes et animaux, obsède Brent Stirton. Autre souvenir d'enfance marquant : quand on l'a emmené «admirer» les éléphants d'un cirque. «Ils étaient enchaînés. Me retrouver, moi si petit, au pied de ces êtres immenses et me dire qu'on pouvait les soumettre ainsi... Quel choc!»

A l'époque, le gosse rêve de suivre les traces d'un grand-père admiré : «Chirurgien orthopédiste, c'était un pionnier de l'amputation durant la Première Guerre mondiale. Il a sauvé beaucoup de vies.» Le petit garçon veut devenir médecin. Il a hérité d'une envie de réparer le monde, qui ne le quittera plus. Et ce sera via la photographie. Emule du grand James Nachtwey, le quinquagénaire n'a jamais perdu son idéalisme. Malgré une trentaine d'années à couvrir les pires exactions humaines, il garde une aversion marquée pour le cynisme : «Comme la médecine, le photojournalisme peut avoir un impact majeur. Il faut faire des choix éthiques. Et s'y accrocher dur comme fer.»

La cause animale, Brent y est venu après des décennies. Depuis une dizaine d'années, il consacre la moitié de son temps aux sujets environnementaux. S'il publie des images stupéfiantes de la faune, il refuse l'étiquette de photographe animalier : «Je ne passe pas des heures à guetter un spécimen pour sa seule beauté. Je m'intéresse à l'intersection entre animal et humanité. A des sujets comme le braconnage ou la chasse, quand elle est essentielle à la survie des populations. Le plus souvent, je travaille dans des zones instables et je montre des comportements illégaux. Mon job, c'est 95 % de transpiration et 5 % de prise de vues.»

En 2007, en couvrant le conflit en République démocratique du Congo (RDC), il commence à s'intéresser aux effets de la guerre sur la nature. Dans une réserve forestière, des gorilles venaient d'être massacrés par des trafiquants de charbon de bois : «Un business de 50 millions de dollars annuels. Ils vendaient ce combustible dans une zone surpeuplée par la présence de 2 millions de réfugiés rwandais. Ces hors-la-loi ont tué les gorilles pour menacer les gardes du parc. Message : ils n'hésiteraient

Suite p. 42



Pour cette image « à hauteur d'homme », prise dans la réserve de Mashatu, au Botswana, en avril 2017, le photographe sud-africain Greg Du Toit, s'est positionné dans l'eau de la source où viennent s'abreuver les impassibles géants.

Photo
**GREG
DU TOIT**

pas à les éliminer, eux aussi, s'ils les empêchaient d'accéder à la réserve pour leur trafic.»

Les imbrications entre guerres, milices, mafias et animaux, Brent Stirton va les suivre encore et encore. D'où son projet «Ivoire et terrorisme»: le commerce de défenses finance quantité de factions paramilitaires. Comme les Forces démocratiques de libération du Rwanda (FDLR), basées en RDC. C'est un de leurs «exploits» que dévoile la photo du cadavre d'éléphant à la face tranchée (p. 34-35): «La réaction des gardes m'a surpris et ému. Dans cette région ravagée par la guerre et la malnutrition, où le taux de chômage est de 80%, un poste d'écogarde représente un gagne-pain inespéré, pas une vocation sentimentale. Pourtant – comme je l'ai souvent observé –, ces hommes étaient tristes de n'avoir pu sauver leur protégé.»

La passion pour les éléphants gagne les rangers comme ce fut le cas pour Brent, intarissable sur leur organisation sociale sophistiquée, fondée sur le matriarcat et la concertation permanente. Les mères forment des crèches autour des bébés et des «écoles» pour les éléphanteaux plus âgés. Quand l'un d'eux manque de se noyer dans un plan d'eau, tout le groupe se précipite pour le tirer de là. La solidarité est un maître mot, leur intelligence, encore peu étudiée, un sujet d'étonnement. Brent reste ébahie par une expédition dans la réserve kényane de Tsavo, chez les plus grands éléphants du monde, ceux qu'admirait tant Romain Gary, et dont il prédisait la disparition dans «Les racines du ciel». Le photographe et son

Stirton: « Je reste traumatisé par un massacre à l'échelle industrielle dans le parc camerounais de Boubal Ndjidah »

assistant s'avancent à pied dans la brousse, avisent un mâle spectaculaire, accompagné de quatre ou cinq condisciples moins âgés: «Mais à chaque fois que je braquais mon objectif dans sa direction, les jeunes s'interposaient. Incroyable! Par la suite, des biologistes m'ont expliqué qu'ils avaient confondu mon appareil photo avec une arme. Ils étaient prêts à se sacrifier pour leur ancien.»

Brent Stirton évoque aussi ces bébés dont on a tué la mère: «Paniqués, ils courrent autour de son cadavre. Pas facile de les approcher et de les capturer pour les mettre à l'abri, car ce sont déjà des animaux massifs. Par la suite, je les ai sou-

vent vus se laisser mourir de chagrin en refusant toute nourriture, malgré l'affection qu'on leur prodiguait.» Les pachydermes peuvent revenir sur le lieu où l'un des leurs est mort pour lui rendre hommage un an, jour pour jour, après le décès. Une mémoire d'éléphant...

«Ce sont aussi des pisteurs hors pair! s'exclame le photographe. J'ai pu les observer se faufilant dans un champ de mines en Angola.» Le groupe s'était réfugié en Namibie pour fuir la guerre, il a réussi à rentrer chez lui sans dommages. Un exploit que les éléphants doivent à leur flair et à leur apprentissage de groupe: l'un d'eux a sans doute été blessé, un jour, par une mine. Les autres ont appris à reconnaître l'odeur de l'explosif. Villageois et démineurs savent qu'ils peuvent suivre leurs traces.

Face à ces géants au cerveau, lui aussi, surdéveloppé, les

UN ANIMAL EN DANGER

Eléphant d'Asie: **en danger d'extinction**

Eléphant de savane d'Afrique: **vulnérable**

Eléphant de forêt d'Afrique : **en danger d'extinction**

⚠️ Braconnage

- Chaque année, 20 000 à 30 000 éléphants sont tués, principalement pour alimenter le commerce illégal de l'ivoire. A ce rythme, l'éléphant d'Afrique pourrait disparaître en 2040.
- Le trafic de l'ivoire rapporterait 17 milliards d'euros par an. Il s'agit d'un des commerces illégaux les plus lucratifs au monde.

⚠️ Perte de l'habitat

- Constructions de routes, de barrages, de mines et autres complexes industriels fragmentent l'habitat des pachydermes. Depuis 1979, 50% de l'habitat de l'éléphant d'Afrique et 85% de celui d'Asie ont été réduits à néant.
- Rivalité avec l'homme pour l'espace et la nourriture.

L'ÉLÉPHANT EN CHIFFRES

📍 ÉLÉPHANTS D'ASIE

De **40 000** à **50 000** individus.

📍 ÉLÉPHANTS D'AFRIQUE

415 000 individus environ.

📏 Taille et poids

Jusqu'à 4,2 mètres
Jusqu'à 6 tonnes.

🏡 Habitat

Forêts tropicales denses et savanes.

🐘 **Reproduction.** Un petit tous les 4 à 5 ans.

petits braconniers jouent leur vie. « Franchement, ils sont courageux, constate Brent Stirton. Il m'est souvent arrivé de discuter avec des chasseurs isolés, qui tentaient le tout pour le tout afin de nourrir leur famille. Je voulais comprendre leurs difficultés, leurs motivations. » Ceux-là, il ne les juge pas. C'est un tout autre type de braconnage que le photographe dénonce : « Je reste traumatisé par un massacre à l'échelle industrielle dans le parc camerounais de Bouba Ndjida. » A la manœuvre : 120 « janjawid », les « diables à cheval », issus d'une lignée de chasseurs soudanais. Autrefois, deux cavaliers s'attaquaient à un éléphant avec des armes traditionnelles. Mais en 2012, c'est une milice surarmée qui a traversé l'Afrique du Soudan au Cameroun en passant par le Tchad. « En trois mois, ils ont décimé plus de 500 éléphants ! Les chiffres officiels sont moins élevés, mais j'ai personnellement compté les carcasses. » Comme l'accès à la zone était interdit par les forces spéciales camerounaises, il s'y est rendu clandestinement, caché sous le siège d'une Land Rover. « C'était l'horreur totale. Les janjawid s'étaient servi de lance-roquettes pour rabattre les troupeaux, puis les avaient massacrés au fusil-mitrailleur. Y compris les animaux dépourvus de défenses, les éléphanteaux... Les mères s'étaient effondrées sur leurs petits qu'elles avaient désespérément tenté de protéger. » Le photographe s'alarme du nombre de complicités nécessaires pour commettre un tel forfait, le pire carnage depuis les années 1950 : le passage de plusieurs frontières alors que les miliciens étaient équipés de matériel militaire, puis tout le trajet inverse avec leur stock d'ivoire...

Face à la sauvagerie des hommes, les éléphants trouvent parfois d'étonnantes ripostes. Comme ces deux mâles, dont un congénère avait été tué par un braconnier, et qui ont suivi sa trace sur 40 kilomètres. Ils ont mené les enquêteurs jusqu'à la maison du coupable. Brent Stirton souligne aussi l'apparition de groupes dépourvus d'ivoire. Comme s'ils avaient compris que leur meilleure défense est de n'en avoir aucune. ■

RICHARD THOMAS, DIRECTEUR DE LA COMMUNICATION DE TRAFFIC

« Les défenses expédiées en Chine sont cachées sous du poisson séché dont l'odeur trompe les chiens policiers »

Propos recueillis par **KAREN ISÈRE**

« L'ivoire africain quitte le continent dans des porte-conteneurs, par les grands ports de la côte est. Direction la Chine, en passant par la Malaisie.

Les défenses peuvent être dissimulées sous des troncs d'arbre ou du poisson séché, dont l'odeur trompe le flair des chiens policiers. Une de nos missions consiste à repérer ce genre de cheminement. Cofondé par le WWF et l'Union internationale de conservation de la nature (UICN) en 1976, Traffic est un réseau de surveillance du commerce, de la faune et de la flore sauvages. Notre équipe compte 150 membres, installés sur une trentaine de sites stratégiques, de la Tanzanie à la Malaisie. Dans d'immenses bases de données, nous recensons tous les dérapages, les pays concernés, les itinéraires empruntés... et proposons des plans d'action.

Dans le port kényan de Mombasa, il était trop chronophage de contrôler l'intérieur des conteneurs en partance pour l'Asie. Alors nous avons financé la mise en place d'une nouvelle technique : on aspire l'air du conteneur en le faisant passer par

un tampon qu'un chien, spécialement formé, va renifler pour détecter la présence éventuelle d'ivoire. En Thaïlande, les trafiquants profitaient du commerce légal des défenses d'éléphants domestiques : sur les marchés, l'ivoire local et celui importé illégalement d'Afrique se mêlaient aisément. Mais le pays a banni l'ensemble de ce commerce et même obligé ses habitants à déclarer toute possession d'un objet en ivoire. Le Cameroun a pris des mesures semblables.

Ces nouvelles dispositions juridiques sont un excellent début, mais elles ne suffisent pas. En Chine, par exemple, l'ivoire fut longtemps l'apanage des empereurs, alors il suscite la convoitise d'une classe moyenne en quête de signes distinctifs. Si la demande existe, il y aura toujours une offre. Clandestine, s'il le faut, avec des ramifications parfois tentaculaires.

Voilà pourquoi nous travaillons notamment sur la corruption et les trafics de permis, en recommandant le remplacement du papier par des autorisations électroniques, plus difficiles à falsifier. Il faut aussi, et surtout, changer les mentalités. Lutter contre la mode des bijoux en peau d'éléphant, en Birmanie par exemple. En Chine, les maîtres artisans de l'ivoire se sont saisis de la question : désormais, ils sculptent des merveilles à base de noyaux de pêche ou même d'olive. Et le font savoir. » ■



Tendre complicité entre un soigneur et un bébé à l'orphelinat pour éléphants du David Sheldrick Wildlife Trust, à Nairobi.

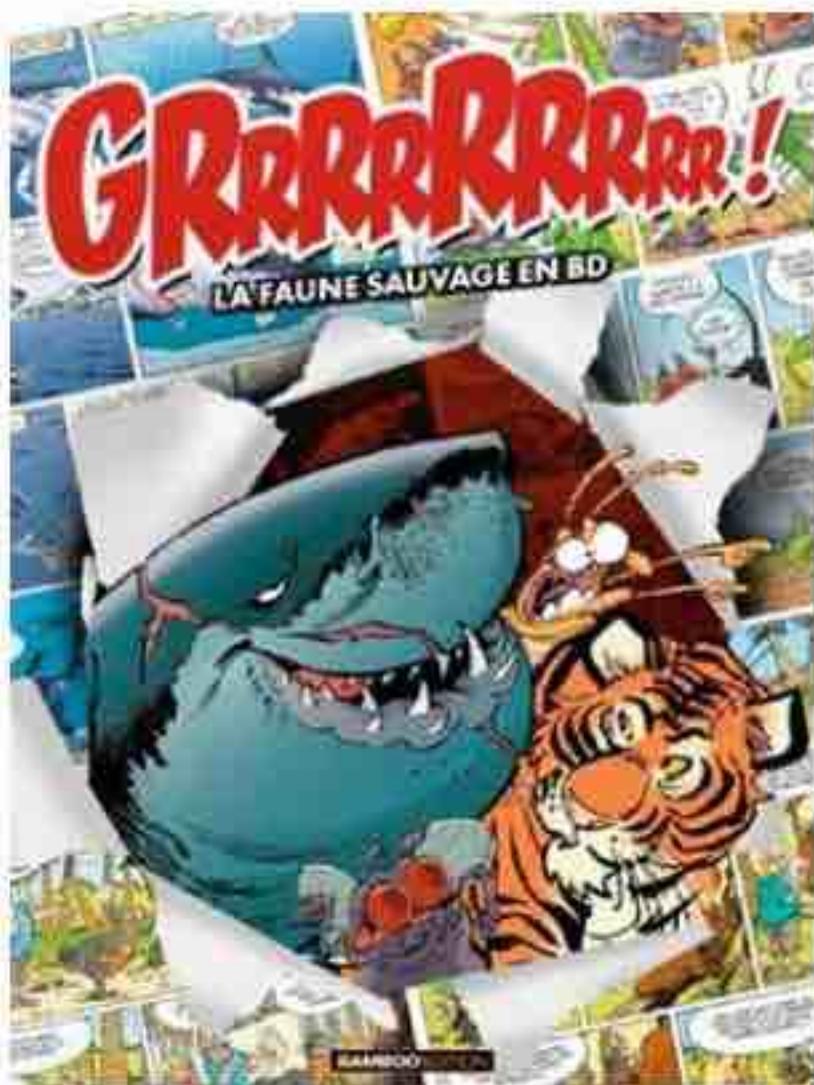
Une équipe de rangers kényans organise le transfert d'un mâle vers la réserve de Mwaluganje, où il sera protégé de toute présence humaine.

Cadeaux pour les fêtes DES ANIMAUX ET DES LIVRES

Des grands classiques aux merveilles récentes, des romans aux chefs-d'œuvre de photographie, voici une sélection d'ouvrages majeurs sur la faune. Une évasion grandeur nature et pour tous les budgets.

Par KAREN ISÈRE

ENFANTS



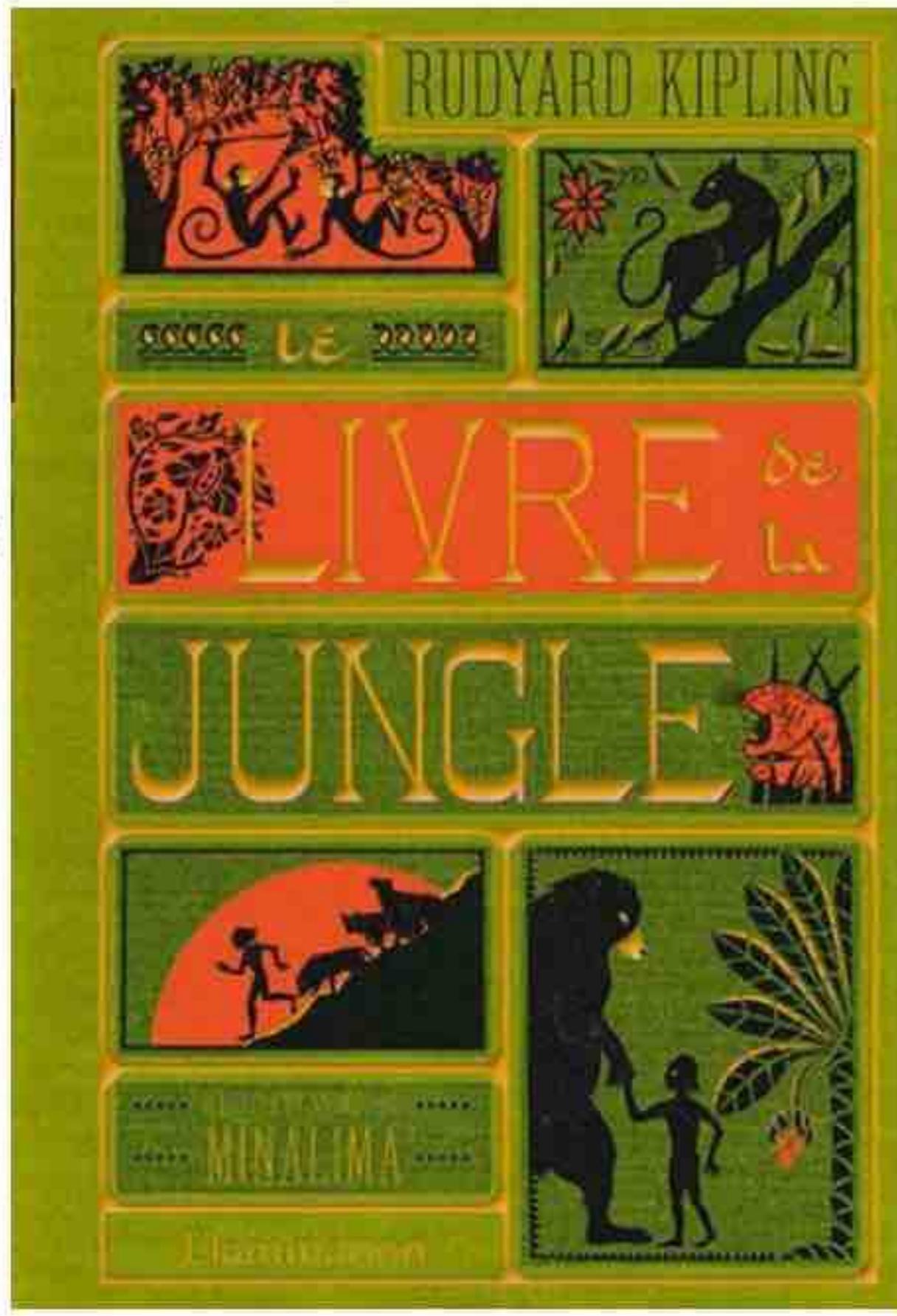
La zoologie, c'est tordant

Une plage hantée par le crabe-fantôme, des poissons-lapins difficiles à chasser, une oothèque à ne pas confondre avec une discothèque... C'est par le biais d'histoires désopilantes que les auteurs nous présentent des dizaines d'espèces dans ce coffret de trois volumes : « Les insectes », « Les animaux marins » et « Le zoo des animaux disparus. » *« Grrrrrrrr! La faune sauvage en BD », Bamboo Edition, 19,95 euros.*

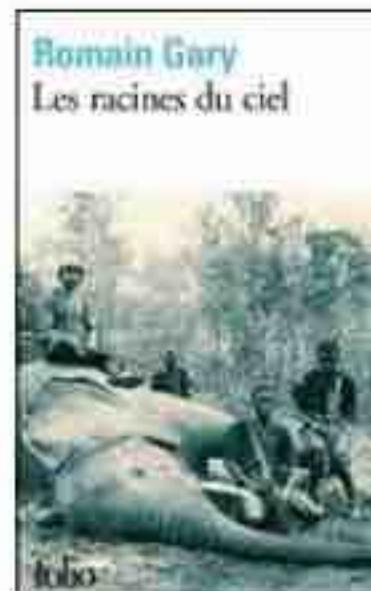
La forêt de Mowgli réenchantée

« Une ombre tomba au milieu du cercle. C'était Bagheera, la panthère noire. » Petits et grands frissonneront de bonheur en (re)lisant le texte original du roman de Kipling. L'ours Baloo, le tigre Shere Khan... autant de personnages mythiques illustrés et animés ici par MinaLima, le studio graphique de Harry Potter. Magique !

« Le livre de la jungle », de Rudyard Kipling, éd. Flammarion, 28,90 euros.



ROMANS



Pour l'amour des éléphants

« Les hommes ont besoin des éléphants. Alors je ne veux pas qu'on y touche. » Ainsi parle Morel, qui arpente la brousse en brandissant des pétitions, puis se met à tirer sur les chasseurs qui déclinent les troupeaux. Cet ex-résistant a d'abord rêvé des pachydermes dans un camp de concentration nazi : « On se mettait à penser à ces géants fonçant irrésistiblement à travers les grands espaces ouverts de l'Afrique [...] », un effort qui nous maintenait vivants. » Après la guerre, il part les défendre en Afrique-Equatoriale française, peuplée de colons, de missionnaires et d'indépendantistes. Le Goncourt 1956 a salué ce roman écologique... et humaniste. Son héros veut surtout protéger l'humanité contre une vision du monde désenchantée, assujettie au seul profit : « Il est temps de nous rassurer sur nous-mêmes en montrant que nous sommes capables de préserver cette liberté géante, maladroite et magnifique. » *« Les racines du ciel », de Romain Gary, éd. Folio, 9,10 euros.*

L'aventure au pied du Kilimandjaro

En voyage au Kenya, le narrateur se sent « appelé par les bêtes, vers un bonheur qui [précède] le temps de l'homme ». Le voilà face à une gamine d'une dizaine d'années. Patricia, fille de l'administrateur de la réserve, passe ses journées dans la savane. Zèbres et gazelles la voient comme l'une des leurs ; elle peut se lover entre les pattes d'un lion. De l'horizon surgissent des Masai. Ils marchent d'un « pas ailé », vivent de lait, de sang et de liberté. Dans cet ouvrage en forme de voyage initiatique, les passions vont s'affûter avant de s'affronter, jusqu'au paroxysme. Un grand classique, féroce et splendide.

« Le lion », de Joseph Kessel, éd. Folio, 7,50 euros.



Vraiment pas bêtes

FRANS DE WAAL
SOMMES-NOUS TROP "BÊTES" POUR COMPRENDRE L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX?

Certains singes excellent aux jeux vidéo, d'autres mémorisent mieux que nous une série de chiffres. Quant à la pie, elle est en passe de voler son image de champion d'intelligence au chimpanzé. L'homme a beau connaître la théorie de l'évolution, il s'obstine à se croire d'une autre nature que l'animal. C'est cette croyance que démolit le célèbre éthologue Frans de Waal : entre les bêtes et nous, la différence est question de degrés. Et quand elles nous dépassent, encore faut-il que nous sachions le voir...

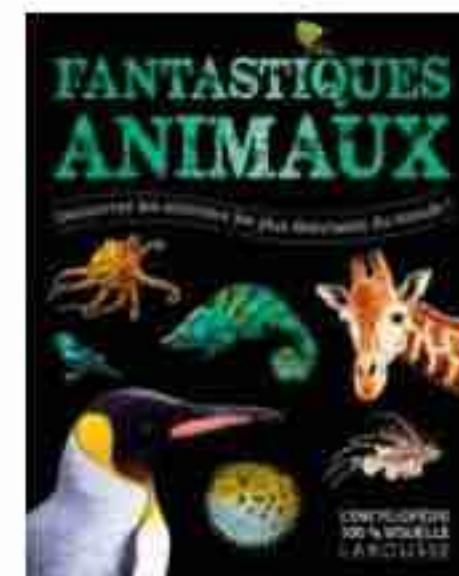
«Sommes-nous trop "bêtes" pour comprendre l'intelligence des animaux?», de Frans de Waal, éd. Babel, 9,80 euros.

Si proches, si méconnus...

PETER WOHLLEBEN
LA VIE SECRÈTE DES ARBRES

L'auteur a conquis le monde entier avec «La vie secrète des arbres». Cette fois, Peter Wohlleben, ingénieur forestier allemand, se penche sur les mœurs de la faune, quitte à choquer : l'écureuil si mignon croque des oisillons ! Guêpes, hérissons ou sangliers dévoilent une palette inouïe de sentiments et de compétences. Les hirondelles sont même capables de mentir...

«La vie secrète des animaux», de Peter Wohlleben, éd. Les Arènes, 20,90 euros.



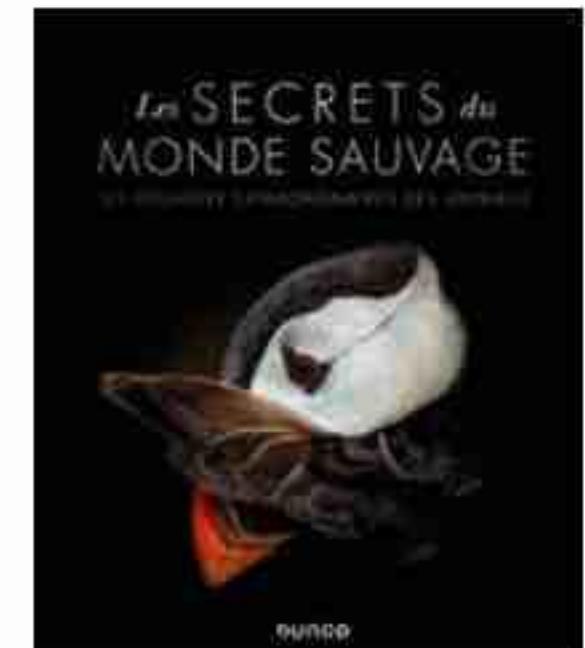
mieux que nous une série de chiffres. Quant à la pie, elle est en passe de voler son image de champion d'intelligence au chimpanzé. L'homme a beau connaître la théorie de l'évolution, il s'obstine à se croire d'une autre nature que l'animal. C'est cette croyance que démolit le célèbre éthologue Frans de Waal : entre les bêtes et nous, la différence est question de degrés. Et quand elles nous dépassent, encore faut-il que nous sachions le voir...

«Sommes-nous trop "bêtes" pour comprendre l'intelligence des animaux?», de Frans de Waal, éd. Babel, 9,80 euros.

Du flair aux plumes, quels pouvoirs !

Crocs, carapaces, tentacules... C'est par le biais de ses atouts maîtres que la faune est ici analysée. L'occasion de découvrir que la pupille verticale des félin est idéale pour juger d'une distance sans bouger la tête. Celle des herbivores, horizontale, permet de bien voir le sol et de détecter les prédateurs. On apprend aussi que les insectes furent les premiers à battre des ailes, créant ainsi de minuscules tourbillons d'air porteur, il y a quatre cents millions d'années... Erudit et magnifique.

«Fantastiques animaux, l'encyclopédie 100 % visuelle», éd. Larousse, 19,95 euros.



Un chef-d'œuvre de poésie visuelle

«J'écris un fil éphémère dans le désert immaculé de l'Arctique. Je ne laisse que ma trace, que le vent aura vite fait d'effacer.» On ne présente plus de Vincent Munier, photographe animalier aussi discret que récompensé par les prix les plus prestigieux. Depuis son enfance vosgienne, ce baroudeur à l'âme délicate arpente seul les étendues sauvages, blanches de préférence. Il piste et se poste des heures, des jours, guettant la rencontre furtive, un lièvre habillé de brume, la patte repliée d'un ours polaire... Ses quêtes l'ont menée des grues du Japon à la panthère des neiges, au Tibet. De ses livres, tous imprimés à grand soin par sa propre maison d'édition, celui-ci est à ses yeux le plus abouti. Une splendeur.

«Arctique», de Vincent Munier, éd. Kobalann, 65 euros.

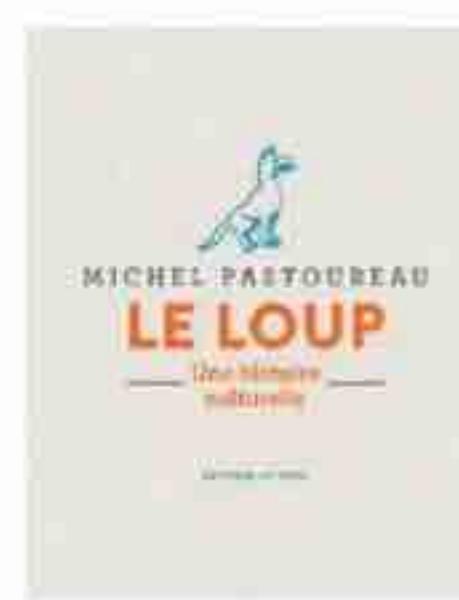


En librairie et sur le site du photographe, vincentmunier.com

Plongée au pays des merveilles

«Les grandes profondeurs sont les planètes lointaines d'une galaxie voisine», écrit Laurent Ballesta, pour qui la mer est pudique : «Il faut l'approcher en voyageur, pas en voyeur.» Sous la surface de la grande bleue, parfois près de nos côtes les plus bétonnées, le photographe et biologiste marin révèle un univers peuplé de créatures presque surnaturelles : la galathée bicolore, la crevette transparente et des étendues de forêts blanches comme saisies par le givre mais nommées «corail noir». Difficile d'émerger de tant de beauté.

«Planète Méditerranée», de Laurent Ballesta, Hemeria, 69 euros.
En librairie et sur le site du photographe, www.laurent-ballesta.com



Histoire d'un monstre

Le grand méchant loup hante nos imaginaires... Parfois vénéré dans l'Antiquité, il sera diabolisé par l'Eglise. «Le roman de Renart», lui, le campe en créature ridicule... Narré par le grand médiéviste Michel Pastoureau et richement illustré, cet ouvrage dévoile aussi bien les faits que les fantasmes autour du «fauve» au fil des siècles.

«Le loup», de Michel Pastoureau, éd. du Seuil, 19,90 euros.



LE REQUIN

Comme les défenses d'éléphant ou les cornes de rhinocéros, qui nourrissent les fantasmes des amateurs d'aphrodisiaques, l'aileron de requin est un produit de luxe typique de la cuisine chinoise depuis la dynastie Ming. Cet usage contribue au déclin de l'espèce, abondamment pêchée. Pratique courante, le «shark finning» ou aileronnage, qui consiste à couper les nageoires dorsale et caudale du requin avant de le rejeter à l'eau, estropié, est une cruelle condamnation à mort. Profilé de manière hydrodynamique, ce poisson cartilagineux compte 350 espèces et peuple toutes les mers du monde. Quelques-unes seulement sont considérées comme dangereuses pour l'homme. Mais les attaques demeurent rares. Avec «Les dents de la mer», porté à l'écran par Steven Spielberg en 1975, Hollywood en a fait un monstre. Pour son malheur.

**GUERRIER SOUPLE ET HARMONIEUX,
IL FAIT PEUR MAIS, EN VÉRITÉ, LE SUPER-PRÉDATEUR
DES OCÉANS EST DEVENU UNE PROIE.
CHAQUE ANNÉE, LA PÊCHE EN ÉLIMINERAIT 100 MILLIONS!**

Ne vous fiez pas à son rictus carnassier, le requin-citron est essentiellement piscivore. A cause de la destruction des mangroves, où les femelles mettent bas (comme ici aux Bahamas), l'espèce est en déclin.



Le grouillement est dantesque mais le désordre, seulement apparent. L'attaque en groupe des requins gris peut être très organisée, cela n'empêche pas forcément les accidents. Certains individus ressortent blessés par la mâchoire acérée d'un congénère. Dotées de dents triangulaires, aux bords dentelés, elles sont idéales pour découper de gros poissons comme les mérous. Celles des requins-nourrices, amateurs de crustacés, sont aplatis pour mieux broyer les carapaces. Des eaux polaires aux Tropiques, de la surface aux abysses, chaque espèce s'adapte, avec une dentition spécifique, en forme comme en nombre : de 190 dents à plus de 1000. Seul point commun : dès que l'une tombe, elle repousse.

COMME LE LOUP, LE REQUIN GRIS CHASSE EN MEUTE. COMME LE GUÉPARD, C'EST UN SPRINTEUR

*Dans la passe sud de l'atoll de Fakarava, aux Tuamotu, en Polynésie.
Un mérou pour des dizaines de requins gris de récif.*

Photo LAURENT BALLESTA





Devant ce requin-taureau,
la fuite coordonnée d'un banc
de petits poissons.



Cette proie n'a pas échappé
au coup de mâchoires du mako,
au large de Cabo San Lucas
(Mexique).

QUAND L'ATTAQUE FOUDROYANTE DU SQUALE FAIT MOUCHE

Dans un jaillissement d'écume, un grand blanc se saisit d'une otarie à fourrure au large de Seal Island, l'île aux Phoques, dans la baie False du Cap, en Afrique du Sud.





D'AUSTRALIE À LA FLORIDE, ILS SONT LE CAUCHEMAR DES SURFEURS

Sur la plage de New Smyrna, en Floride, ce requin bordé rivalise d'agilité face aux surfeurs. Très rapides, les représentants de l'espèce peuvent sauter hors de l'eau pour attaquer des bancs de poissons. Et parfois, accidentellement, des nageurs.



Elle palme avec les «monstres» comme d'autres caressent un chat. Pour le commun des mortels, ce genre de squale évoque le film de Spielberg, qui qualifiait sa créature de « machine aveugle à dévorer ». Spectaculaire, mais sans rapport avec le comportement réel de l'espèce. Entre la biologiste américaine Ocean Ramsey et *Carcharodon carcharias*, c'est une question d'expérience. La spécialiste américaine s'appuie sur ses connaissances en éthologie, l'observation des animaux dans leur milieu naturel, pour oser cette approche. La plongeuse professionnelle plaide pour que les humains aient moins peur pour eux-mêmes et davantage... pour les requins.

OUBLIEZ « LES DENTS DE LA MER ». PARFOIS, MALGRÉ SA RÉPUTATION, LE GRAND BLANC DANSE AVEC LES HOMMES

Avec les bons gestes, la « terreur des océans » se laisse mener par le bout du nez. Comme lors de ce face-à-face, en juillet 2018. Une simple caresse sur le museau, bourré de capteurs sensoriels, les ampoules de Lorenzini, plonge ce grand blanc dans un état de transe hypnotique.

Photo JUAN OLIPHANT







Ce genre d'alignement barbare est voué à disparaître. Il provient de l'aileronnage : des requins pêchés pour leur seul aileron et qu'on rejette à l'eau, mutilés. L'appendice finit dans une soupe insipide mais prestigieuse. D'où une «ruée vers l'or marin». Hongkong est la capitale de ce business juteux, qui attire 40 % du trafic. Mais la riposte s'organise. Dans l'ex-colonie britannique, les plus grands hôtels et restaurants adhèrent à la campagne de boycott du WWF. Idem pour près de 200 entreprises lors de leurs repas d'affaires. Mieux : le gouvernement chinois a banni ce plat de ses banquets et orchestré de grandes campagnes médiatiques. Depuis 2011, sa consommation a chuté de 80 % dans l'empire du Milieu.

LA MALÉDICTION DU REQUIN S'APPELLE «AILERON». LES CHINOIS RAFFOLENT DE CE METS QUALIFIÉ D'IMPÉRIAL

Plus de 10 000 nageoires mises à sécher sur le toit d'une usine hongkongaise, en 2013.

Photo BOBBY YIP





Adieu phobie : dans le lagon de Moorea, en Polynésie française, les touristes nagent au milieu de requins à pointes noires et de raies pastenagues.



Le bassin des requins à l'aquarium de Gênes, le plus grand d'Europe.

LE BIOLOGISTE **LAURENT BALLESTA** A PLONGÉ AU MILIEU DES REQUINS PENDANT LEUR FESTIN DANS LA PASSE SUD DE FAKARAVA

«Quand ils sont seuls, ils sont aussi maladroits que puissants et ratent leur proie neuf fois sur dix»

Par **EMILIE BLACHERE**

Enragés, excités par la faim, taillés et véloces comme des torpilles, quarante squales encerclent de petites proies terrorisées mais tenaces. Dans la nuit épaisse, un festin bestial se prépare à coups de charges foudroyantes. Chaque assaut des tueurs est terrifiant. Leur sensibilité aiguë aux champs électriques leur permet de ressentir les battements de cœur d'une cible cachée sous le sable. Leur odorat fin et délicat détecte une goutte de sang, parmi un million d'autres particules, à des kilomètres à la ronde. Entre les murs géants de corail, cette tornade mortelle qui compte en tout 700 bêtes musculeuses et lourdes s'abat furieusement sur le banc de poissons paniqués. Aucune chance de leur échapper. Soudain, une mâchoire surpuissante, acérée et garnie de crocs, déchiquette la chair d'un poisson-licorne avant de le dévorer. Un spectacle de prédation rarissime auquel a assisté Laurent Ballesta, biologiste et photographe sous-marin multirécompensé. Il croise le regard de l'animal repu, les gencives encore retroussées. L'œil est rond, noir, froid.

Pendant quatre ans, l'explorateur scientifique a côtoyé ce mystérieux et subjuguant fauve marin. Il s'est frotté aux meutes de requins polynésiens dans une passe minuscule, une ouverture vers l'océan Pacifique dans l'atoll de Fakarava, au milieu des eaux claires et des bourrasques chaudes de la Polynésie française. Un privilège immense, à trois heures trente de bateau de la passe nord et à 30 mètres de profondeur. Le plongeur et son équipe se sont invités au plus grand banquet jamais vu de requins gris. C'est la première fois que des hommes observent de près ce phénomène unique et le photographient. Chaque année, lors de la pleine lune de juin, près d'un millier de convives se retrouvent au milieu de la nuit, toujours à la même heure, pour une orgie grandiose. Avec leurs rabatteurs et leurs attaquants, c'est en meute qu'ils frappent, eux dont on a longtemps cru qu'ils chassaient en solitaire.

Il y a 400 millions d'années que leurs ancêtres parcourent les océans. Pourtant, nous ne les connaissons toujours pas, ou mal. C'est pourquoi ils fascinent autant qu'ils terrifient. «A chaque plongée auprès d'eux, la nuit, à Fakarava, nous ressentions des frissons d'extase, se souvient Laurent Ballesta. Au petit matin, nous ressortions des eaux dans un état d'excitation joyeuse. Les corps tremblants, couverts d'hématomes. Le spectacle était bouleversant. Les premières douze heures, j'ai passé mon temps à les éviter par crainte d'une morsure. Peine perdue. Ils tournaient autour de moi, me bousculaient méchamment. Deux caméras foutues, quatre points de suture. Nous nous sommes rendu compte que ces chocs violents étaient involontaires. Nous étions des obstacles à leur traque, pas des cibles. A Fakarava, le sang humain ne les intéressait pas. Une fois que tu comprends ça, que tu ne touches pas le fond, que tu restes en mouvement en permanence, la peur se dissipe...»

On connaît la force des requins, beaucoup moins leur faiblesse. En effet, ces animaux très dangereux, d'une puissance exceptionnelle, dissimulent aussi une étonnante maladresse. «Quand ils sont tout seuls, nous apprend le biologiste, ils ratent leurs proies neuf fois sur dix. Un requin gris n'arrive à se nourrir que de 500 grammes par semaine, quand il lui en faudrait de 3 à 5 kilos ! Ils sont affamés en permanence. En groupe, ils sont beaucoup plus redoutables et réussissent 25 % de leurs attaques. Les hordes de loups, seulement 14 % des leurs.» Pendant leurs offensives, les requins ciblent des zones particulières, comme la queue ou les nageoires, immobilisant ainsi leurs victimes. Ils s'attaquent aussi aux flancs, provoquant d'importantes pertes de sang. Le requin est un guerrier brutal, mais il n'est pas la machine à tuer souvent décrite. «Ils ont une image de barbares hyper-violents, insiste Laurent Ballesta. Certes, ce sont des prédateurs sauvages qui ne connaissent pas la pitié... mais ils ne connaissent pas la haine non plus.»

Suite p. 60

Cet animal complexe est un des chasseurs les plus furtifs de l'océan. L'un des plus vulnérables et fragiles, également. Prisé pour ses ailerons, il finit souvent dans des potages, en Chine. Cette soupe est servie depuis que Zheng He (1371-1433), explorateur chinois, rentra d'un voyage en Afrique, sa cargaison lourde de nageoires dorsales. C'était sous la dynastie des Ming. Six siècles plus tard, le bol de soupe peut valoir jusqu'à 100 euros. Et le kilo d'ailerons, entre 300 et 500 euros. Un plat de luxe que les classes moyennes s'arrachent. Pas de mariage ni de dîner d'affaires sans lui... Translucides, filandreux et croquants, ces morceaux de cartilage n'ont pourtant ni saveur ni valeur nutritionnelle particulière. Leurs bienfaits pour la santé sont inexistant ; leur réputation aphrodisiaque, infondée.

Mais le carnage continue. Les espèces les plus demandées sont le requin-marteau, le grand blanc, le requin sombre, ou encore le soyeux. Des millions d'individus sont traqués par de redoutables flottes. Capturés, les ailerons tranchés, ils sont rejettés à la mer, mutilés et agonisants. Des règles internationales existent, mais comment les faire respecter au large, loin des regards et des contrôles ?

La majorité des ailerons qui arrivent à Hongkong, plaque tournante de ce trafic rémunérateur, provient de Taïwan, d'Indonésie ou d'Espagne, responsable de 57 % des prises européennes dans l'Atlantique... L'Union européenne et l'Inde ont déjà mis en place des lois strictes, comme l'interdiction de rejeter à la mer des squales vivants. D'autres, tels certains Etats américains, le Honduras, l'Egypte, les Bahamas, les Maldives et la Polynésie française, sont allés jusqu'à interdire la pêche de requins ou la vente d'ailerons. Des mesures qui ne suffisent pas à sauver les populations. Egalement victimes de la surpêche et de la destruction de leur habitat, environ 74 espèces de requins, sur les 465 répertoriées, sont menacées d'extinction selon un rapport publié en 2014 par l'Union internationale pour la conservation de la nature (IUCN).

En tête de la liste rouge, dans la catégorie « quasi menacée », figurent le requin-bouledogue et le requin-tigre. Ces alpha prédateurs, perchés en haut de la chaîne alimentaire, participent pourtant à la régulation de la vie sous-marine. En dévorant d'abord les proies en surpopulation, malades ou blessées, ils contribuent à la vigueur des bancs. Mais, à long terme, ces maillons essentiels de l'écosystème marin pourraient disparaître. Leur maturité sexuelle est tardive, parfois après 15 ans ; peu prolifiques, ils se repeuplent donc lentement. Les requins du Groenland, qui vivraient jusqu'à 500 ans, commenceront à se reproduire vers l'âge de 156 ans !

Les scientifiques ont beau alerter les gouvernements, les squales sont victimes de leur mauvaise réputation et de leur « sale gueule ». Ils n'ont ni la douceur et la gaieté des dauphins, ni l'élégance des baleines. Le cinéma les a diabolisés. Un blockbuster estival sorti en 1975 et réalisé par Steven Spielberg, « Les dents de la mer », a largement contribué à installer dans les esprits l'image du requin mangeur d'hommes. Désormais, presque tous les nageurs tremblent à l'idée de croiser ce poisson géant. Cette peur panique porte même un nom : la galéophobie. Selon plusieurs publications scientifiques, les attaques ne seraient pourtant pas liées à la densité de sa population. Elles sont rares, relativement stables... mais très médiatisées. Cinq espèces seulement sont réputées dangereuses pour l'homme, dont les requins-tigres et les requins-bouledogues qui ont tué ces dernières années plusieurs surfeurs et nageurs dans les lagons de La Réunion.

Selon les statistiques du musée d'histoire naturelle de Floride, il y a 1 risque sur plus de 3 millions d'être dévoré vivant par un requin, alors qu'il y a 1 risque sur 84 de succomber à un accident de voiture. Chaque année, rappellent aussi les spécialistes, les méduses provoquent 50 décès, les hippopotames 500, les crocodiles 1 000, et les serpents 50 000. Et selon le Fonds mondial pour la nature (WWF) les hommes tuent plus de 11 000 squales chaque heure dans le monde ! Si guerre il y a entre l'homme et le requin, elle est largement inéquitable. ■

Emilie Blachere

LES REQUINS EN CHIFFRES

Apparition de leurs tout premiers ancêtres : il y a environ 400 millions d'années.

Statut : un quart des espèces de requins et de raies sont menacées de disparition

 Nom scientifique	SÉLACIENS
 Nombre d'espèces	ENVIRON 465

 **Régime alimentaire.** Ils mangent des poissons, y compris d'autres requins. Ils s'attaquent aussi aux mammifères marins. Les espèces les plus grandes mangent parfois des phoques, des tortues de mer ou des pingouins. Certaines, comme le requin-baleine et le requin-pèlerin, se nourrissent de plancton.

 **Menaces**

- **Pêche irresponsable** (1 kg d'ailerons se négocie entre 300 et 500 euros).
- **Pêche involontaire** : les prises d'espèces non ciblées (notamment lors de la pêche au thon) constituent une grave menace pour les requins.
- **Disparition et dégradation de son habitat :**
 - Pêches destructrices.
 - Déchets déversés en mer.
 - Aménagement des littoraux qui ont de sérieux impacts sur les habitats marins.
 - Les changements climatiques qui ont aussi leur incidence sur l'écosystème marin.

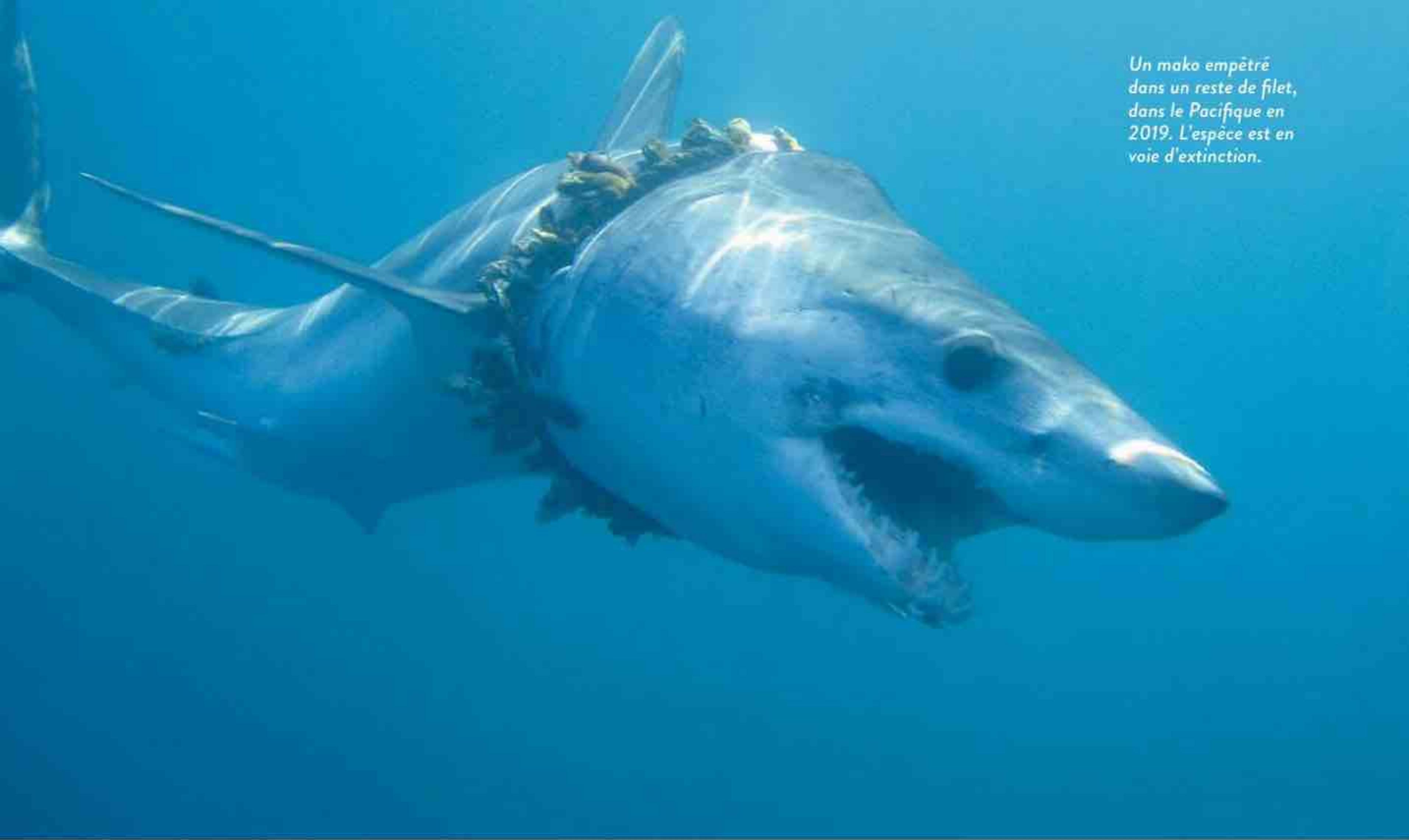
 **Taille.** De 20 cm à 12 m.

 **Poids.** De quelques centaines de grammes à 12 tonnes environ pour le requin-baleine.

 **Estimation**
100 millions de requins

seraient tués chaque année pour leurs nageoires, foie, viande et branchies.

 **Habitat**
Les requins sont présents dans toutes les mers et tous les océans du globe, à l'exception de l'Antarctique.



Un mako empêtré dans un reste de filet, dans le Pacifique en 2019. L'espèce est en voie d'extinction.

SELON **DENIS ODY**, OCÉANOLOGUE AU WWF, LES CÔTES EUROPÉENNES AUSSI SONT UN PIÈGE

Filets abandonnés, hameçons mortels, déchets plastiques, pêches légales, ils peinent à survivre en Méditerranée

Par **GAËLLE LEGENNE**

Soixante-treize espèces de requins, raies et chimères (groupe des poissons cartilagineux) sont présentes en Méditerranée. La moitié d'entre elles sont aujourd'hui menacées. Requin bleu, requin-marteau, requin-taureau, requin-taureau, requin féroce, squale chagrin, ange des mers, roussette... Ils pèsent quelques centaines de grammes ou quelques dizaines de kilos, ils ne portent pas de nom effrayant. Et pourtant ils appartiennent bien à la même espèce que les grands prédateurs du Pacifique.

Pour eux, la principale menace est la pêche. Il y a d'abord les prises accidentelles autour desquelles il y a un flou juridique et qui peuvent se retrouver sur les étals, comme ces morceaux de requin-renard dans un supermarché, l'été dernier. Et puis, il y a certaines pêches légales en Europe : requin bleu, petite et

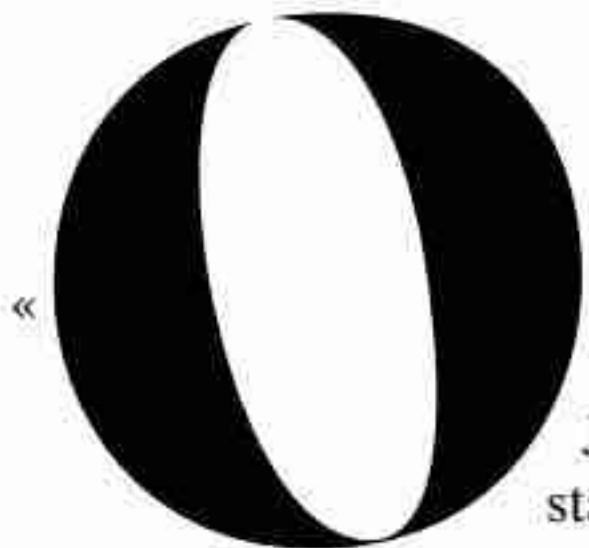
grande roussette, aiguillat commun, émissole... Ici encore, un certain flou. Ils ne sont pas toujours revendus sous leur vrai nom, marketing oblige... « Une étude réalisée en 2015 a montré que sur 80 échantillons d'espadon vendus en Italie, 32 étaient en fait de la viande de requin », explique Théa Jacob, ingénierie en halieutique, chargée de programme espèces marines et pêche durable pour WWF. Une fraude fréquente dans de nombreux pays européens et qui n'est pas sans risques pour la santé des consommateurs. L'espèce étant en haut de la chaîne alimentaire, elle accumule les polluants. Elle est notamment sujette à de forts taux de concentration en mercure. Afin d'assurer la traçabilité, des associations préconisent de rendre à ces spécimens leur nom latin et d'être clair sur le mode de pêche.

Autres menaces : les filets dérivants dans lesquels ils s'étranglent, les plastiques bourrés de composés chimiques qu'ils ingèrent, voire les hameçons. Denis Ody, océanologue, responsable du programme cétacés pour WWF, précise : « Contrairement aux poissons osseux qui ont une stratégie de reproduction basée sur la dispersion d'un très grand nombre d'œufs, les requins se reproduisent très peu. » L'ONG s'attache donc à repérer les « nurseries », zones d'habitat clé où la population se renouvelle, et encourage les professionnels à les contourner. Denis Ody lance : « Ces animaux meurent à cause de nous ! » Préserver les requins, c'est aussi préserver les océans. Il précise : « Comme tous les prédateurs supérieurs, ils sont les régulateurs des écosystèmes. Les supprimer, c'est bouleverser les équilibres. Tout s'effondre ! » ■

Bestiaire de cinéma DES CABOTS PAS COMME LES AUTRES

Simples figurants ou véritables stars, chiens, singes, ours et autres chevaux sont à l'affiche depuis le temps du muet. Mais il a fallu attendre les années 1940 pour voir la cruauté animale bannie des plateaux hollywoodiens. Florilège...

Par JEAN-PIERRE BOUYXOU



On ne confie pas à la légère le rôle principal d'un blockbuster à un ursidé. Lors de la préparation de «L'ours», Jean-Jacques Annaud a longtemps cherché sa future star. Dans ses souvenirs, «Une vie pour le cinéma», il raconte: «La prospection a débuté dans les zoos de la région de Los Angeles qui abritaient des tas d'animaux pour le cinéma. Une tournée navrante. Je me souviens avoir vu un grizzli spécialisé dans la publicité pour le miel auquel on avait arraché griffes et crocs et qu'on nourrissait de bouillies.» Son choix se porte sur Bart, un plantigrade de 800 kilos, qui, debout sur ses pattes arrière, mesure 2,80 mètres. Ce mastard à fourrure a déjà plusieurs films à son actif. Son rôle, pourtant, nécessite de parfaire son dressage. Le plus compliqué est de lui apprendre à boiter. Il a mémorisé l'ordre, mais, expliquera le réalisateur, «le problème était qu'avant de l'exécuter, il déroulait son répertoire: il se dressait, s'allongeait par terre, faisait le beau, tendait la patte, joignait les paumes de ses antérieurs, bâillait, marchait à reculons et, enfin, avançait en boitant. C'était la dernière leçon, sans doute la plus dure à assimiler». On doit aussi lui montrer comment pécher: cet insatiable dévoreur de truites a peur des poissons vivants!

Avant le clap de départ, il ne faudra pas moins de quatre années pour parachever l'apprentissage de Bart, de son jeune partenaire Youk, un ourson qu'il prend sous sa protection dans le scénario, et de leurs nombreuses doublures respectives. Le temps pour Jean-Jacques Annaud de tourner une autre production à gros budget, «Le nom de la rose»... Mais le résultat sera à la hauteur de cette attente: sorti en 1988, «L'ours» séduit plus de 9 millions de spectateurs en France et près de 8 millions aux Etats-Unis. Bart apparaîtra encore dans une dizaine de films avant de succomber à un cancer à l'âge de 23 ans, en 2000, au domicile de son dresseur, Doug Seus. Quant à Annaud, cette expérience de cinéma animalier l'a si bien satisfait qu'il récidivera en 2004 avec «Deux frères», puis en 2015 avec «Le dernier loup».

Les vedettes de «Deux frères» sont des tigres. Pas des fauves virtuels, d'inoffensives images de synthèse comme en utilisera Ang Lee en 2012 pour «L'odyssée de Pi», mais de véritables félin re-crutés... dans un élevage vendéen, et qu'on est obligé d'acclimater plusieurs semaines en avance à la chaleur du Cambodge, où se déroulent les prises de vue. «Risques mis à part, assure Annaud, tourner avec des tigres ressemble par bien des côtés à un tournage avec des enfants: il faut être prêt à la première prise, et un peu roublard.» Pour «Le dernier loup», il engage un dresseur écossais, Andrew Simpson, qu'il fait venir en Chine pendant trois ans afin d'y préparer un groupe de loups mongols. «Quand on travaille avec une meute, explique le cinéaste, il faut respecter la hiérarchie; ce qui implique d'être dans les meilleurs termes avec le chef, puisque les subalternes n'obéiront qu'à lui.» Coup de pot, le meeur de meute se prend de sympathie pour Simpson et, chaque matin, lui lèche longuement les doigts puis le visage en signe de soumission. Le tournage avec les féroces canidés sera, ainsi, une vraie partie de plaisir...

QUAND ON TRAVAILLE AVEC UNE MEUTE, IL FAUT RESPECTER LA HIÉRARCHIE, LA LOI DU CHEF

Annaud n'est pas, loin s'en faut, le premier réalisateur français à travailler avec des animaux. Au temps du cinéma muet, Marcel Lord tourne d'étonnantes comédies où ânes, perroquets et quadrumanes ont systématiquement le beau rôle: le chimpanzé Co-cambo sera la vedette de son ultime pochade, «Les aventures de Thomas Plumepatte», tournée en 1914, peu avant sa mort dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Alfred Machin, lui, fait flanquer son studio bruxellois d'une ménagerie où logent ses artistes de prédilection: chiens, coqs, chevaux, mais aussi ours, chevaux, serpents, singes, aigles, éléphants. Une panthère, Mirza, est



1. Jean-Jacques Annaud avec son acteur, l'ours kodiak Bart, en 1987. 2. Rintintin, le célèbre berger allemand, a son étoile sur Hollywood Boulevard. 3. En 1943, Liz Taylor et Pal, vedettes de « Fidèle Lassie ». 4. Sur le tournage de « La charge de la brigade légère » (1936), 25 chevaux sont sacrifiés.



la superstar de cette arche de Noé. Nul humain n'apparaît dans le plus emblématique de ses films, « Bêtes comme les hommes » (1923), dont tous les personnages sont des animaux anthropomorphisés, à la manière des fables de La Fontaine. Comme Lord avant lui, et comme Annaud plus tard, c'est par la douceur et la patience, jamais par la contrainte, que Machin obtient des miracles de ses interprètes velus ou emplumés. Son seul acte connu de cruauté, toute relative, sera de faire évoluer des poules sur une plaque de tôle légèrement chauffée pour les obliger tantôt à « danser », tantôt à mimer un combat de boxe.

APRÈS 27 FILMS, RINTINTIN SERA INHUMÉ AU CIMETIÈRE DES CHIENS D'ASNIÈRES

Le cinéma français n'a, bien sûr, pas le monopole des animaux comédiens. Ainsi, un chien figure-t-il, à égalité avec Rudolph Valentino, Charles Chaplin et Mary Pickford, parmi les stars hollywoodiennes les plus considérables des années 1920: Rintintin (ou Rin Tin Tin en VO). Adopté en Lorraine par un caporal de l'armée de l'air américaine après l'armistice de 1918, alors qu'il n'était qu'un chiot, ce berger allemand, d'une intelligence et d'une adresse exceptionnelles, est remarqué dans un spectacle de cirque par un jeune producteur de la Warner, Darryl F. Zanuck, qui décide de le lancer au cinéma. Triomphe immédiat. Rintintin sauvera la Warner de la faillite. Il aura son étoile sur Hollywood Boulevard, se régalerà dans une écuelle en or de pâtées cuisinées par un chef étoilé et ratera de peu, en 1929, le tout premier Oscar du meilleur acteur: la majorité des votants l'a plébiscité, et c'est uniquement pour préserver l'amour-propre de ses collègues à deux pattes qu'on renoncera à lui attribuer le trophée. Quand il mourra en 1932, après 27 films, son maître, reconnaissant, rapatriera sa dépouille en France et la fera inhumer au cimetière des chiens d'Asnières. Ses descendants reprennent, avec un bonheur à peine moindre, son nom et son rôle: il y aura un Rintintin Junior, un Rintintin III et un Rintintin IV, vedette de 1954 à 1959 d'une série télé en 164 épisodes.

Un autre toutou mâle, Pal, un colley à poil long, a l'honneur ambigu d'incarner une femelle également promise à un bel avenir: Lassie « chienne » fidèle, héroïne en 1943 d'un mélodrame où la jeune Liz Taylor lui sert de faire-valoir. Il caracolera dans 7 films sous son identité féminine avant de tourner en 1954 le pilote d'une série télé. Mais, atteint par la limite d'âge (il mourra en 1958 à 17 ans), il laisse la place à son petit-fils, Baby, qui passera à son tour le relais à divers de ses propres descendants au fil des 591 épisodes qui suivront jusqu'en 1974, sans que les téléspectateurs s'aperçoivent de ces substitutions successives: la seule vedette de « Lassie », c'est Lassie elle-même, pas les cabots transgenres qui jouent son rôle !

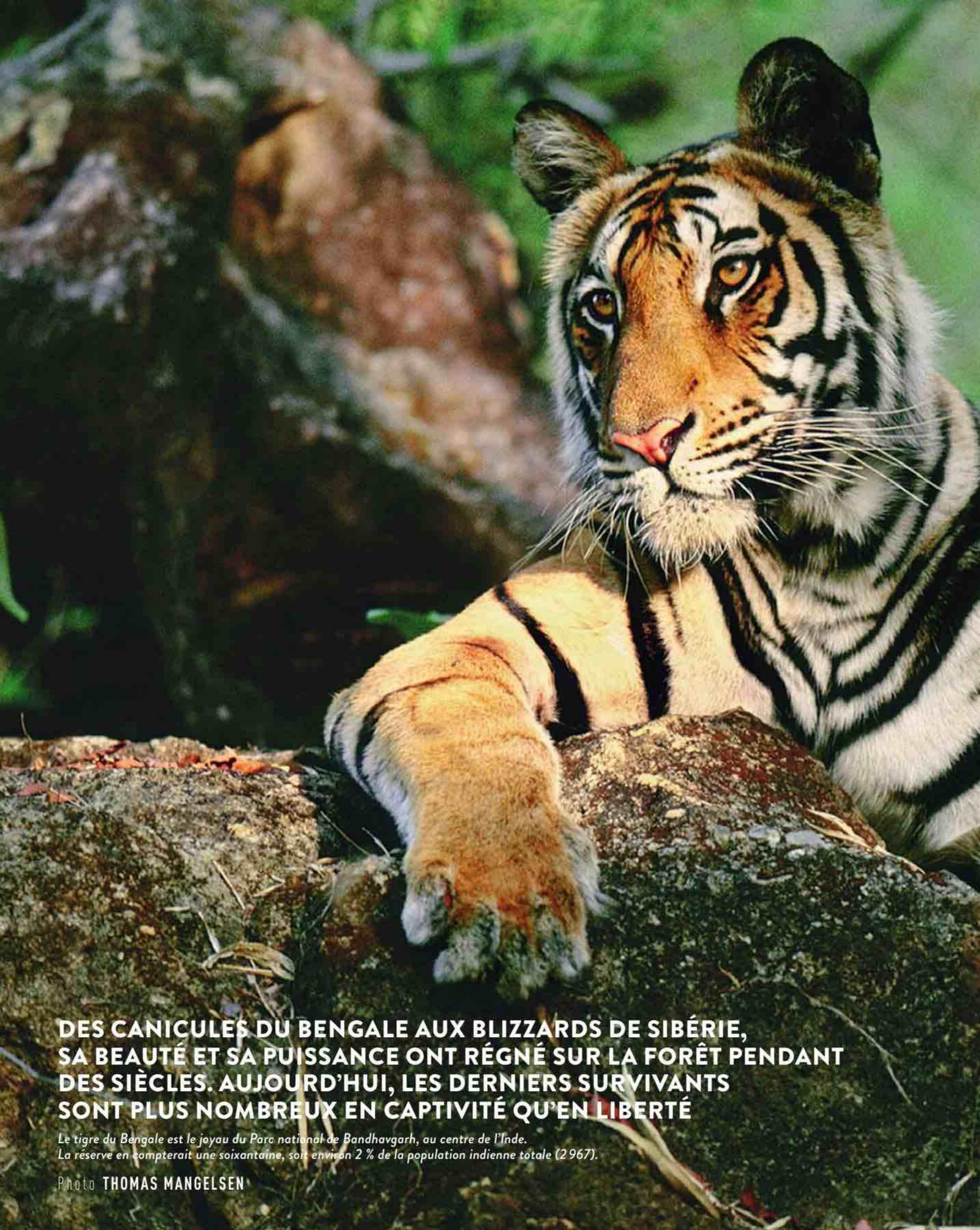
Si King Kong, le gorille géant, n'est en 1933 qu'un monstre

mécanique mu par des effets spéciaux, un authentique singe n'en est pas moins entré, lui aussi, dans la légende du septième art: Cheetah, le facétieux chimpanzé qui accompagne Johnny Weissmuller dans les « Tarzan » des années 1930. Las ! Jitts, l'« acteur » qui l'aurait incarné à diverses reprises, et dont on a annoncé la mort en 2011 à l'âge canonique de 79 ans, ne serait, paraît-il, qu'un imposteur: plusieurs animaux étaient en réalité utilisés dans chaque film, en fonction de leurs compétences, selon les séquences. Et l'on sait par ailleurs que les innombrables gorilles peuplant le cinéma d'épouvante sont simplement, dans la quasi-totalité des cas, des hommes cachés sous une défroque simiesque. Certains comédiens s'en font une spécialité, de Charles Gemora (« Le fantôme de la rue Morgue », « Deux nigauds en Afrique ») et Ray Corrigan (« Nabonga le gorille », « La femme gorille ») à George Barrows (« Robot Monster », « Konga »). On a même vu un maquilleur célèbre, Rick Baker, se glisser lui-même dans une peau de singe (« Gorilles dans la brume »), quand ce n'est pas le réalisateur en personne, tel John Landis (le futur auteur des « Blues Brothers » et de « Thriller », le clip de Michael Jackson) dans « Schlock », son premier long-métrage (1973) !

DEVANT LA MORT DES CHEVAUX ERROL FLYNN MET K.O. LE RÉALISATEUR

Western oblige, les animaux rois du cinoche américain sont évidemment les chevaux. Tony, la monture de Tom Mix dans 25 films de 1918 à 1932, était mentionné en grandes lettres sur les affiches, de même que Tarzan (eh oui !), « the wonder horse », l'étonnant du cowboy chantant Ken Maynard dans 68 films de 1925 à 1940, si célèbre que son nom apparaissait parfois dans le titre (« Come on, Tarzan », en 1932). Et que dire de Rex, « le roi des chevaux sauvages », star à part entière d'une vingtaine de films entre 1924 et 1938 ?

Le temps où 150 équidés pouvaient être négligemment tués pour les besoins d'une séquence (la course de chars de la version 1925 de « Ben-Hur ») a vite été révolu. En 1936, révolté par la mort de 25 chevaux lors des prises de vue de « La charge de la brigade légère », Errol Flynn casse la gueule de Michael Curtiz, le réalisateur, que ce carnage laissait indifférent. Trois ans plus tard, quand deux autres chevaux sont tués pendant le tournage de « Jesse James le brigand bien-aimé », de Henry King, la coupe est pleine: il sera désormais interdit d'infliger toute souffrance à des animaux sur les plateaux de cinéma. On ne pourra plus – du moins en principe – tendre des fils d'acier, comme naguère, pour provoquer la chute des pur-sang. Et l'un des plus beaux films de Kirk Douglas sera « Seuls sont les indomptés », de David Miller (1962), où le héros de « La captive aux yeux clairs » et d'« El Perdido » aime sa jument au point de sacrifier sa vie pour elle. ■



**DES CANICULES DU BENGALE AUX BLIZZARDS DE SIBÉRIE,
SA BEAUTÉ ET SA PUISSANCE ONT RÉGNÉ SUR LA FORêt PENDANT
DES SIÈCLES. AUJOURD'HUI, LES DERNIERS SURVIVANTS
SONT PLUS NOMBREUX EN CAPTIVITÉ QU'EN LIBERTÉ**

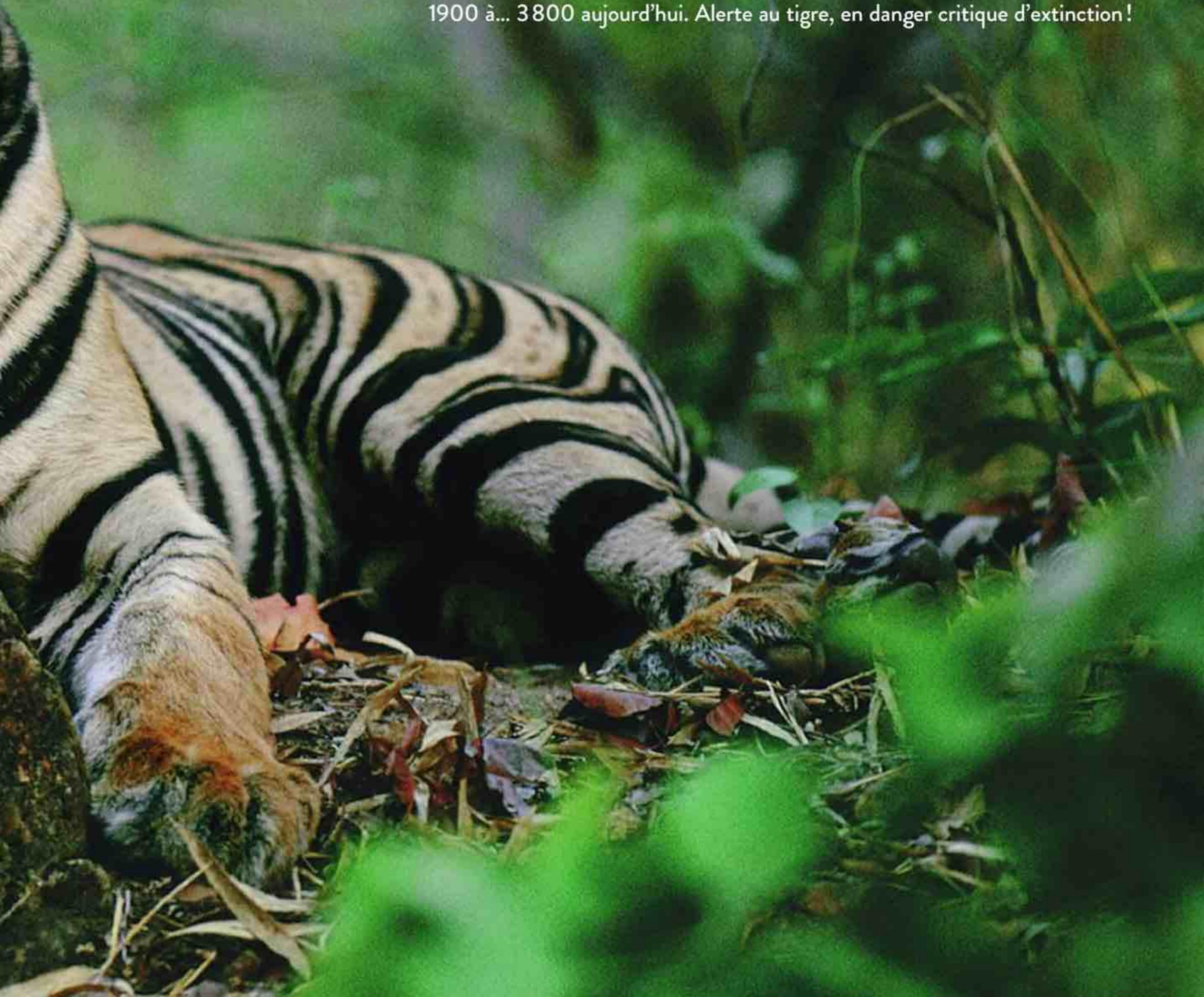
*Le tigre du Bengale est le joyau du Parc national de Bandhavgarh, au centre de l'Inde.
La réserve en compterait une soixantaine, soit environ 2 % de la population indienne totale (2 967).*

Photo THOMAS MANGELSEN

LE TIGRE

Cinéma, télévision, vie d'esbroufe des « rich and famous » ont assujetti *Panthera tigris* et autres félidés à leurs caprices. Au-delà des nombreux

tournages, tels ceux du « Livre de la jungle » ou du « Tigre du Bengale » – des classiques –, l'élégant félin à la fourrure rousse rayée de noir, surgi d'inextricables jungles, a aussi subi la captivité des jeux du cirque (lire p. 80). Ce (très) gros chat asiatique est l'un des plus grands carnivores terrestres, et sa réputation de mangeur d'hommes lui a longtemps collé à la peau. Animal très mobile, il est craint par les populations... Traquée par les maharadjahs d'Inde et les nababs d'Indochine, chassée jusqu'au milieu du XX^e siècle et toujours braconnée, son espèce, qui trône dans le signe zodiacal chinois et illustre la mythologie hindoue, a fortement déclu. A l'état sauvage, elle a chuté de 100 000 individus en 1900 à... 3 800 aujourd'hui. Alerte au tigre, en danger critique d'extinction !







Tous crocs dehors, les tigres de l'Amour ne doivent pas leur nom à l'intensité de leur parade nuptiale, mais au fleuve de Sibérie, le royaume dont ils sont originaires. C'est pour se disputer un bout de territoire que ces deux femelles s'affrontent. Pour le plus grand félin de la planète, pas d'allié. Il se débrouille seul, sauf dans ses premiers mois : les petits connaissent une telle symbiose avec leur mère que les coups de langue suivent le même rythme lorsqu'ils vont boire. Après les avoir allaités, la tigresse leur apporte de petites proies, puis elle leur enseigne l'art de la chasse. A 18 mois, ils sont majeurs et parés pour la vie.

ILS AIMENT LA SOLITUDE ET CHASSENT TOUT RIVAL DE LEUR TERRITOIRE

Une guerre éclair de cinq minutes oppose ces deux tigresses de la réserve sud-africaine Tiger Canyons. Celle qui défend son territoire contre la rivale intruse l'emportera.

Photo MARION VOLLBORN



Une demi-heure pour se désaltérer dans la réserve Tadoba Andhari, en Inde.

Cet adolescent du Parc national de Ranthambore, au Rajasthan, semble prodiguer à sa mère le traditionnel massage du crâne indien.





Au zoo britannique
ZSL Whipsnade : Naya, 7 ans,
et un bébé de sa portée.
Les femelles sont fertiles trois
à sept jours par an.



A close-up, low-angle shot of a tiger's body and head as it attacks a deer. The tiger's stripes are clearly visible on its back and legs. Its front paws are wrapped around the deer's neck, and its mouth is open, showing its sharp teeth. The deer's body is partially visible, showing signs of struggle and blood. The background is a blurred, dry, grassy field.

Il n'est pas plus gros que sa proie préférée : le sambar. Alors pour s'offrir un festin sans risquer un coup de corne, le tigre du Bengale compte sur la ruse. Il chasse surtout à l'aube ou au crépuscule, quand la lumière repointe le paysage de teintes mordorées, proches de son pelage. La pénombre est aussi propice au camouflage. Ce super-prédateur était tapi sous un arbre, les yeux mi-clos, quand il a repéré un troupeau de cervidés venus s'abreuer au lac Rajbagh. Il les a suivis silencieusement et s'est approché le plus près possible d'un animal un peu isolé. L'attaque est foudroyante : griffes et crocs immobilisent l'herbivore, tout en le saignant à mort. Pas de quartier : un tigre peut engloutir 40 kilos de viande par jour.

LE CERVIDÉ EST LE MENU ROYAL DE CE CHASSEUR EXCEPTIONNEL, QUI FAIT DES BONDS DE 10 MÈTRES !

Attaquer par l'arrière, une technique gagnante : dans le Parc national Ranthambhore, au Rajasthan, en Inde.

Photo ALANKAR CHANDRA





La peau et les os: confisqués aux braconniers, ces trophées vaudraient une fortune en Chine. Dans l'Extrême-Orient russe, c'est avec vénération que les rangers, des Sibériens, parlent du tigre, «propriétaire de la taïga». Pour le décrire, ils ont deux mots: indépendance et majesté. Le photographe Emmanuel Rondeau a partagé leur quotidien dans des réserves interdites au public: «La protection de cet animal repose sur leurs seules épaules. Quitte à lui sacrifier leur vie de famille, ils patrouillent en forêt par -20 °C.» La neige est pour eux la meilleure des alliées: les traces s'y lisent aisément. Dont celles de ces prédateurs modernes cruels comme aucun fauve: «Les nouveaux riches qui débarquent en 4x4 et tirent depuis leur voiture. Juste pour s'amuser.»

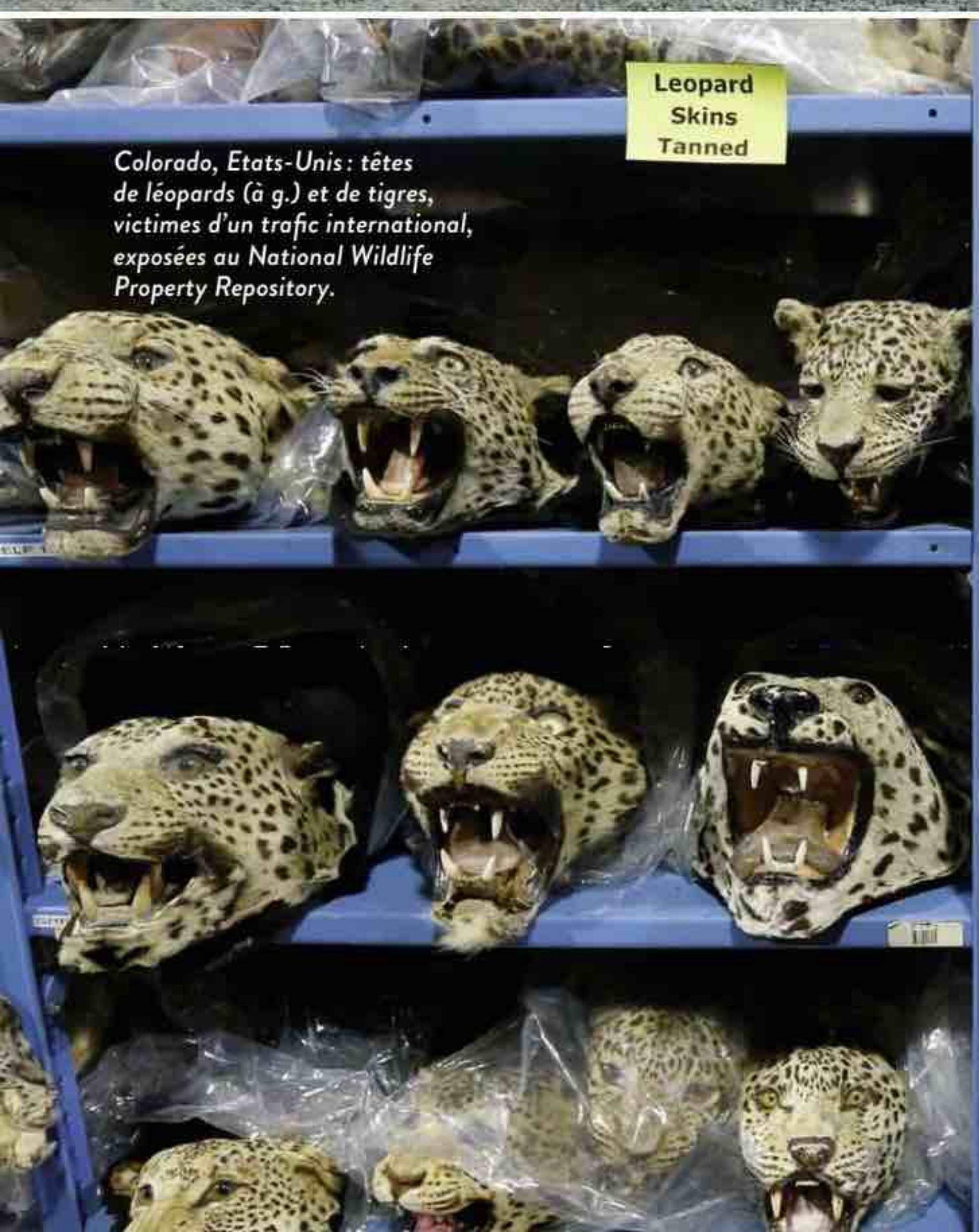
EN SIBÉRIE, AVEC L'aval DU KREMLIN, LES ÉCOGARDES MÈNENT LE COMBAT CONTRE LE BRACONNAGE

Des rangers dans la réserve naturelle Lazovsky, à quelque 150 kilomètres de Vladivostok, en janvier 2015.

Photo EMMANUEL RONDEAU



Inde : Arrêtés pour avoir tenté de vendre cette peau dans le Maharashtra.



Colorado, Etats-Unis : têtes de léopards (à g.) et de tigres, victimes d'un trafic international, exposées au National Wildlife Property Repository.



DANS CERTAINS PAYS, ON EN FAIT DES ANIMAUX DE COMPAGNIE

En Thaïlande, comme ici au Tiger Kingdom, la photo souvenir avec un tigre est une attraction touristique. Mais le Tiger Temple (en bas, une visiteuse promenant un fauve en laisse), tenu par des moines bouddhistes, a été fermé pour maltraitance animale.



NOUS AVONS RENCONTRÉ **EMMANUEL RONDEAU**, PHOTOGRAPHE ANIMALIER ET RÉALISATEUR, QUI A PASSÉ DEUX ANS EN SIBÉRIE ET AU NÉPAL POUR SAISIR EN PHOTO LE PLUS INSAISISSABLE DES FÉLINS

Contrairement au lion, qui vit à découvert dans la savane, le tigre ne quitte pas la forêt et ses corridors de prédilection

Par **CAROLINE PIGOZZI**

« **O**n estime qu'il n'y aurait plus, aujourd'hui, que 3 800 tigres à l'état sauvage », soupire Emmanuel Rondeau, le photographe et réalisateur de documentaires qui nous fait découvrir ces majestueux félins dans leur décor naturel. Missionné par le WWF, il les traque comme des stars, car ces animaux impressionnantes sont désormais si peu nombreux qu'on peut approximativement les compter. Les derniers en liberté, répartis dans treize pays, vivent au Bangladesh, au Bhoutan, en Birmanie, au Cambodge, en Chine, en Inde, en Indonésie, au Laos, en Malaisie, au Népal, en Russie, en Thaïlande et au Vietnam.

Ingénieur de formation, Rondeau les immortalise avec le soin et le talent qu'on mettait, naguère, au Studio Harcourt, à photographier les grandes actrices, telle Michèle Morgan, le regard aussi pénétrant que ces puissantes bêtes sauvages aux yeux mordorés, à la fourrure jaune orangé et noire. Des portraits plus vrais que nature. Un rare privilège pour Emmanuel Rondeau. L'homme de l'art amoureux des grands espaces, qui vit dans une ancienne ferme dominant le Vercors avec sa femme avocate et leur petit garçon, n'a que 35 ans, mais a déjà consacré deux années aux tigres de Sibérie, du Bhoutan et du Bengale. Les suivre est une longue aventure, qui ne s'improvise pas et requiert en moyenne six mois de préparation, impliquant une dizaine de personnes entre l'organisation, le matériel, le travail sur place et l'aspect financier. « Même lorsqu'on est assisté de partenaires locaux, c'est physiquement épisant de transporter quelque 150 kilos de matériel jusqu'à 3 500 mètres d'altitude, explique-t-il. La dernière partie du périple s'accomplit à pied. Il y a le stress d'y parvenir et, ensuite, l'anxiété de faire l'image que j'ai en tête, de traduire ma vision, de réussir celle qui rend justice à l'espace et l'environnement. »

Malgré ce que prétend la légende, l'homme n'est pas au menu de ces carnivores solitaires, pouvant mesurer jusqu'à 3,30 mètres et peser plus de 200 kilos. Ils n'en sont pas moins dangereux, mais Rondeau parle de « ses » animaux avec autant d'amour que de respect. Ils n'aiment guère la présence humaine et ne sont pas curieux. Mais ils ne veulent pas voir d'intrus sur leur territoire. « Chaque mâle règne avec ses deux ou trois femelles sur un vaste périmètre où aucun autre n'est admis, et où il combat pour défendre sa souveraineté. Quant aux tigresses, elles ne sont agressives que si l'on s'approche d'elles quand elles ont des petits – un à quatre par portée. Sans doute ne sommes-nous pas préparés à une vision aussi démesurée de bêtes sauvages. Les tigres, même assis, sont très grands. Les admirer demeure un choc, un souvenir inoubliable, car c'est la quintessence de la vie sauvage. » L'exploit demande cependant de la patience, de la rigueur, et quelques connaissances scientifiques.

C'est ainsi que, pour chaque sujet, le photographe est allé pendant deux mois au Bhoutan, au Népal, en Russie. Ses expéditions l'ont parfois conduit à avoir très peur. Il y a le matin, au Népal, où un troupeau d'éléphants a piétiné tout le matériel photo, la nuit où un tigre a détruit ses flashes, et la journée où il s'est perdu en Sibérie, marchant pendant cinq heures, un genou blessé, jusqu'à ce que, à la nuit tombée, des militaires le ramènent au camp de base. Tout est passionnel et irrationnel lorsqu'on se lance dans ce genre de défi. « En Sibérie, j'ai marché des semaines en examinant le sol avec attention, afin de suivre la trace du plus grand des félins, que ses coussinets mènent dans les chemins de terre. Il griffe les troncs et asperge d'urine certains arbres, laissant sa marque là où il passe. Il faut donc trouver un champ visuel qui rende justice à ces impressionnantes *Suite p. 78*



Il en impose ! Le tigre de Sibérie est l'un des plus gros félidés du monde. On estime sa population à l'état sauvage entre 500 et 550 individus dans l'Extrême-Orient russe.

décor. Son instinct de chasseur pousse naturellement ce fauve magnifique à se camoufler dans les herbes hautes, au cœur des forêts, à la recherche de ses proies. Au sommet de la chaîne alimentaire, il se nourrit principalement de cervidés et de sangliers en Sibérie, de cheetah, de gaurs et de sambars au Népal, de cerfs, de takins, de porte-musc et de nouveau de sambars au Bhoutan. Parcourant un territoire dont l'étendue peut atteindre 1000 kilomètres carrés en Russie, et un peu moins dans les deux autres pays, le félin chasse souvent la nuit, seul ou avec ses compagnes.»

Infatigable, le tigre peut, pour s'alimenter, monter jusqu'à 60 km/h, allant à contrevent derrière la végétation pour surprendre son gibier, puis se lançant dans une charge qu'on a du mal à imaginer. Ce qui représente 200 kilos de muscles entraînés en permanence, une machine de guerre qui décolle au moment opportun avec l'excitation du prédateur.

Cela veut dire pour le noble animal de l'agilité, et pour le photographe une réelle connaissance de sa psychologie que confirment les propos d'Emmanuel Rondeau: «Contrairement au lion, qui vit à découvert dans la savane de façon sociable, le tigre, lui,

Un nouveau danger guette les félin : le Covid-19. Une tigresse du zoo du Bronx, à New York, souffrant de toux, a été testée positive

se cache en forêt. Il a ses corridors. Alors, pour que je puisse travailler, il doit être visible dans cet univers où, en réalité, on ne réussit que rarement à simplement l'apercevoir. Il me faut donc arriver à installer des "pièges" photographiques, c'est-à-dire des "studios" grand angle, là où il passe. Je fais mon cadrage et je place huit appareils numériques, des flashes et des barrières infrarouges à différents endroits, en espérant que les batteries résisteront aux intempéries, puisque c'est l'infrarouge qui, détectant le passage de l'animal, déclenchera l'appareil. Grâce à ce système complexe, l'objectif se trouve à un mètre environ du tigre, permettant de le regarder droit dans les yeux. Il m'est aussi arrivé de le photographier à vingt mètres au télescope.»

Résultat ? D'incroyables clichés et une analyse des rayures toujours uniques, voire différentes d'un flanc à l'autre, qui facilitent son repérage. Une sorte de «code-barres» pour identifier le félin et comprendre comment et où il se déploie.

Un peu d'histoire, maintenant. Ces mammifères, qui étaient environ 100 000 au début du XX^e siècle, ont, depuis, presque disparu pour de multiples raisons. D'abord à cause de la chasse aux fauves, passe-temps traditionnel des maharadjahs. Ces puissants

LES TIGRES EN CHIFFRES

Statut: **en danger d'extinction** ● ● ●

▲ Nom scientifique
PANTHERA TIGRIS

Population sauvage
ENVIRON 3 800 (en 2016)

✖ Régime alimentaire. Carnivore, il se nourrit de cervidés, de sangliers, de gaurs mais aussi d'oiseaux, de singes ou de poissons. Il peut avaler jusqu'à 40 kg de viande en une journée, à la suite de quoi il jeûne pendant quelques jours.

✖ Poids. De 65 kg à 320 kg suivant les espèces et les genres.

✖ Longueur
1,40 m à 3,30 m.

⚠ Le principal ennemi du tigre est l'homme

- Bracconnage et commerce ilégal (produits dérivés du tigre, essentiellement pour ses préputées vertus médicinales).
- Depuis l'an 2000, plus de 2 300 individus, victimes du trafic international, ont été saisis par les autorités de trente-deux pays. 8 000 environ seraient toujours en captivité dans des fermes chinoises, laotienne, thaïlandaises et vietnamiennes.
- Destruction d'habitat: au cours des dix dernières années, près de 45 % de l'habitat du fauve a disparu.

OU VIVENT-ILS?

📍 On trouve le tigre dans 13 pays

Le Bangladesh, le Bhoutan, la Birmanie, le Cambodge, la Chine, l'Inde, l'Indonésie, le Laos, la Malaisie, le Népal, la Russie, la Thaïlande et le Vietnam. Il peut vivre jusqu'à 4 000 m d'altitude.

🏠 Répartition, Habitat

Forêts tropicales humides, forêts à feuilles persistantes, forêts de feuillus et de conifères, mangroves et forêts marécageuses, herbes denses et hautes, de l'Himalaya jusqu'au sud-est de l'Asie continentale, en Inde, sur l'île de Sumatra, en Chine, et dans l'est de la Russie.



rois et empereurs enturbannés à la tête des diverses provinces des Indes, parés d'émeraudes, rubis, saphirs et diamants, pratiquaient la chasse à dos d'éléphants, eux aussi ornés de pierres précieuses. Une fois le gibier tué, les serviteurs disposaient sa fourrure ensanglantée, comme un trophée, aux pieds de leurs maîtres. Premier drame pour ces chères bêtes si convoitées. Elles ont ensuite été victimes du développement urbain, de la déforestation, de l'exploitation du sol, de la création des routes. Redoutable fléau pour les tigres, dont les zones d'habitat naturel se sont réduites toujours davantage et ont implacablement conduit à cette hécatombe. Sans oublier le très profitable braconnage et les conflits armés sur leurs terres.

Alors, comment survivre désormais ? D'autant qu'il n'y a pas besoin d'être naturaliste pour être fasciné par ces fauves. Depuis des temps immémoriaux, le tigre royal du Bengale est sacré et vénéré au Bhoutan où il reste l'un des quatre animaux mythiques et protecteurs de la religion bouddhiste, aux côtés du lion des montagnes du dragon, du garuda (un homme-oiseau). Pour son malheur, en revanche, il posséderait des vertus ayant inspiré la médecine traditionnelle chinoise et contribué à le décliner. De tristes croyances prétendent que ses griffes et ses dents vaincraient la fièvre et les insomnies, que ses yeux combattaient l'épilepsie et le paludisme, et que ses os soulageraient de l'arthrose. Bref, un carnage et un funeste destin ! Conclusion : de neuf différentes sous-espèces, n'ont résisté que le tigre de Sibérie, le plus massif, celui du Bengale, le plus célèbre, et les tigres dits d'Indochine, de Sumatra ou de Chine méridionale, ainsi que *Panthera tigris virgata*, le tigre de la Caspienne, qui combattait lors des jeux antiques à Rome.

L'extraordinaire magnétisme de ce félin explique peut-être, aussi, pourquoi on a, depuis des lustres, contrarié son destin en

le dressant pour le cirque, en l'emprisonnant dans des zoos, en le faisant s'acclimater aux parcs animaliers ou en le transformant en animal de compagnie. A Dubai, par exemple, il n'y a rien de plus tendance que de posséder chez soi un grand fauve et de le faire promener par sa domesticité sur les bords de l'océan Indien. Or, il est écologiquement et politiquement incorrect d'avoir des bêtes sauvages en captivité. Tout cela représente un drame pour l'équilibre de la faune, pour la biodiversité et pour l'écosystème.

Un nouveau danger guette les félins, le Covid-19. Le 5 avril 2020, une tigresse du zoo du Bronx à New York, souffrant d'une toux sèche, a été testée positive. Elle pourrait avoir contracté le virus auprès d'un gardien. Une première qui met à nouveau en lumière le fléau de la captivité, ainsi que la contamination par l'homme des animaux reclus.

Nous pouvons cependant nous interroger. Inconsciemment influencés par « Le livre de la jungle », le célèbre roman de Rudyard Kipling racontant les aventures d'un petit Indien élevé dans la jungle où règne Shere Khan, un tigre du Bengale, n'aurions-nous pas secrètement gardé enfoui dans notre cœur un Mowgli qui sommeillerait en nous ? Un héritage de notre enfance, nourri de récits de fauves à travers toute une littérature romanesque, des films, des dessins animés et le souvenir, au cirque, d'impressionnantes félins traversant un cercle de feu... Ou encore au zoo, semblant, à quelques mètres de nous seulement, nous fixer pour notre plus grande joie...

De quoi être transporté d'émotion, continuer à fantasmer sur cet animal si aristocratique, et imaginer qu'Antoine de Saint-Exupéry aurait pu écrire : « Dessine-moi un tigre... » Certes, c'est moins simple que de dessiner un mouton. Les tigres ont des rayures, toutes différentes. Grâce à Dieu, c'est ainsi qu'ils se camouflent. Aujourd'hui, leur survie en dépend. ■

Caroline Pigozzi

STÉPHANE RINGUET, RESPONSABLE DU PROGRAMME COMMERCE DES ANIMAUX SAUVAGES AU WWF FRANCE

« En Asie, pour un tigre sauvage, deux sont en captivité »

Propos recueillis par **GAËLLE LEGENNE**

« Nous perdons un peu plus de deux tigres par semaine à cause du trafic, qu'ils soient abattus ou vivants, mais privés de vie sauvage. Cela paraît peu, mais c'est énorme si l'on considère qu'il reste moins de 4000 tigres en liberté sur la planète, c'est-à-dire dans les 13 pays de répartition. Depuis 1900, nous assistons à un effondrement de la population mondiale de tigres sauvages. Parmi les sept sous-espèces qui vivaient encore à cette date, seulement cinq subsistent actuellement à

l'état naturel. De 2000 à 2018, Traffic, programme soutenu par le WWF, a recensé plus de 2300 tigres victimes du commerce illégal. Une partie de ces individus étaient passés par des « fermes d'élevage ». Je me souviens d'une enquête en 2016 : plusieurs cadavres de bébés tigres avaient été retrouvés dans le congélateur d'un temple, dans le nord-ouest de la Thaïlande. Des félins étaient utilisés comme attraction touristique. Et, bien sûr, maltraités. Ces élevages subsistent en Asie, où ils ne se heurtent à aucune véritable législation. Ils alimentent

la demande de produits dérivés : carcasses, os, griffes, moustaches, utilisés en médecine traditionnelle, sans compter le commerce des peaux et même la vente de fauves de compagnie. L'ampleur de ce marché noir est difficile à évaluer. En Asie, pour un tigre sauvage, on estime qu'il faut en compter deux en captivité. Pour lutter contre le commerce illégal, nous travaillons avec les acteurs locaux pour développer des stratégies de réduction de la demande. Autre problématique : la

préservation de l'habitat. Le domaine vital d'un seul tigre – celui qui lui permet de se reproduire, de se nourrir et de dormir – varie de cinquante à plusieurs centaines de kilomètres carrés ! La protection des espaces et des proies qu'il pourra y chasser est donc cruciale. En 1975, le tigre a été inscrit à l'annexe I de la Cites, la célèbre Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction. Cent quatre-vingt-trois pays en sont signataires. Ils se sont engagés à interdire les transactions internationales de tigres à des fins commerciales. Enfin, il y a eu le Sommet du tigre, à Saint-Pétersbourg, en 2010, avec le projet Tx2 du WWF. Objectif ? Doubler la population d'ici à 2022. En Inde, en Russie ainsi qu'au Népal et au Bhoutan, les résultats sont encourageants. » ■

Barbara Pompili

« AUX ZOOS DE MONTRER L'EXEMPLE »

**Assez, des bêtes de cirque! Halte aux delphinariums!
Suivre l'exemple de reconversion de Bouglione, réguler les parcs animaliers....
La ministre de la Transition écologique nous reçoit.**

Interview **GAËLLE LEGENNE**

Paris Match. Vous avez annoncé la sortie progressive de la faune sauvage des cirques itinérants. Concrètement, comment cela peut-il se passer ?

Barbara Pompili. Cette sortie progressive s'inscrit dans une vision de la société qui accorde une nouvelle place à la nature et à l'animal. Ces dernières années, il y a eu une véritable évolution de la prise en compte du bien-être de l'animal. Nous partageons la nature avec eux, et c'est notre devoir de les respecter et de protéger leur biotope. Les animaux captifs des cirques itinérants ne vivent pas dans des conditions adaptées à leur bien-être. Etre déplacé de ville en ville n'est pas compatible avec leurs besoins physiologiques. De nombreux travaux scientifiques le confirment. Il s'agit de prohiber, à terme, la captivité des animaux sauvages sous ces chapiteaux itinérants. En attendant nous interdisons leur reproduction ainsi que la création de nouveaux cirques qui en détiendraient. Concrètement, ça va se faire en plusieurs étapes, car nous devons prendre en compte non seulement le devenir de l'animal, mais aussi les conséquences de cette interdiction sur le plan social et économique. On va mettre en place un accompagnement dans le temps pour chaque professionnel. Ensuite, que fait-on des animaux qui sont là ? Ils ont toujours vécu en captivité, donc les remettre dans la nature paraît difficile. Ils ne savent pas se défendre ou se nourrir. Est-ce qu'on crée des refuges spéciaux ? Est-ce qu'ils iront dans les zoos ? Ces pistes sont à l'étude, des mesures réglementaires seront prises en 2021. Mais cela fera l'objet d'une concertation. Derrière, il y a aussi toute une réflexion sur l'avenir du cirque.

Certains dénoncent une "trahison" pour les professionnels du cirque itinérant...

J'entends les inquiétudes. Pour certains, c'est une décision difficile. Et ils peuvent avoir beaucoup de mal à l'accepter. J'ai déjà rencontré des représentants du cirque en novembre dernier.

J'essaie de faire en sorte que tout le monde évolue et qu'on les aide à passer ce cap. On ne veut pas démanteler le cirque itinérant ! Ce n'est absolument pas l'idée. Tout le monde a un souvenir d'enfance, d'émerveillement sous un petit chapiteau. On a donc vraiment la volonté d'accompagner cette profession qui fait partie du patrimoine de la France. Certains édiles signent des arrêtés pour d'ores et déjà interdire les cirques itinérants dans leur commune. C'est illégal. J'aimerais leur faire passer un message : il faut sortir de cette confrontation et accompagner. On demande

déjà un lourd travail de réinvention de leur métier aux professionnels ; notre rôle est de les aider dans cette transition. On ne veut laisser personne sur le bord de la route, mais il faut évoluer et sortir des pratiques contraires au bien-être animal. Si certains ne l'acceptent pas, d'autres ont pourtant décidé de se passer d'animaux.

Justement, les Bouglione, anciens dompteurs de fauves, présentent un nouveau spectacle de cirque "100 % humain". Ils sont précurseurs dans leur métier. A votre connaissance sont-ils suivis ?

C'est extrêmement intéressant que l'initiative vienne d'une famille du cirque dotée d'une telle notoriété. C'est une très belle initiative. Je sais que ça interroge, y compris dans leur univers. Mais je crois beaucoup à la diffusion d'une idée par l'exemple. On voit alors qu'un spectacle 100 % humain peut être ébouriffant, merveilleux et faire tout autant rêver. On a besoin de précurseurs comme eux et ça rassure d'autres familles du cirque. Mais ce ne sont les seuls, je pense aussi au cirque Arlette Gruss qui a su amorcer le virage en montant une représentation sans animaux sauvages. Je suis convaincue que le monde du cirque itinérant dans son entier peut en prendre exemple, et ainsi se doter d'un bel avenir.

Les mesures concernent également les delphinariums qui représentent une autre forme de "cirque".



Les pratiques du passé comme le numéro de Ratja, le tigre funambule, attraction du cirque Pinder en 1935, ne sont plus d'actualité.



La ministre, le 12 novembre dernier, dans son bureau de l'hôtel de Roquelaure, à Paris.

« On ne fera plus marcher les animaux sur un fil ou sauter dans un cerceau »

On pense au Marineland d'Antibes qui attire plus de 800 000 visiteurs chaque année...

En France, il y a trois delphinariums : celui d'Antibes, celui de Planète sauvage en Loire-Atlantique, près de Nantes, et celui du parc Astérix. Dans ces lieux, nous avons des animaux qui ne disposent pas d'un espace suffisant pour se mouvoir selon leurs besoins, pour s'épanouir et vivre correctement. Ça ne pouvait plus durer. D'ici à deux ans, la détention d'orques à des fins de spectacle sera interdite. Comme les animaux sauvages des cirques itinérants, on ne les laissera pas dans la nature. Il faudra leur trouver un lieu d'atterrissement, des sanctuaires par exemple. Pour les dauphins ce sera d'ici à sept ans. On interdit désormais la délivrance de toute autorisation de création de nouveaux établissements, et on proscrit la reproduction. En attendant, bien sûr, il est exclu d'introduire de nouveaux cétacés. On travaille avec la profession, la société civile, des associations. Pourquoi ne pas construire un grand refuge en France ? Et, à l'instar des cirques itinérants, nous serons aux côtés des professionnels pour leur reconversion.

Concernant les parcs animaliers, vous avez ordonné récemment la fermeture "définitive" du parc des 3 Vallées dans le Tarn en raison de "manquements majeurs" mettant en danger la sécurité des animaux, du personnel et des visiteurs. Que s'est-il passé ?

Nous avons eu plusieurs alertes sur ce parc. Des manquements aux règles concernant les conditions sanitaires, des défauts de soin aux animaux, des espaces dont les aménagements n'étaient pas adaptés à leurs besoins. Une inspection a été diligentée le 19 septembre dernier. Certains pensionnaires étaient dans un état de santé préoccupant, bêtes faméliques, enclos insalubres. J'ai demandé à la préfète du Tarn de fermer immédiatement le lieu. Les animaux doivent vivre dans des conditions adéquates et je n'aurai aucune tolérance à ce sujet. Quand on veut avoir des

animaux sauvages en captivité, on respecte les règles !

Néanmoins vous soutenez les zoos de France... à condition qu'ils aient une vocation de protection de la biodiversité et de pédagogie ?

Oui, ce sont les conditions.

Les zoos ont un véritable rôle à jouer. Malheureusement, nous sommes en train de vivre la sixième extinction de masse. Plusieurs espèces sont en train de disparaître. Les zoos ont plus que jamais vocation à protéger la biodiversité. Saviez-vous qu'en France, certains parcs permettent de préserver des espèces qui n'existent plus dans la nature ? J'ai récemment visité le Parc zoologique de Paris qui travaille sur la réintroduction d'espèces menacées comme certains amphibiens. Il y a également un gros travail de recherche notamment sur les maladies, ou encore des études qui comparent le comportement des animaux lorsqu'ils sont en captivité ou en liberté, leur espérance de vie... Ce travail scientifique est essentiel pour assurer leur bien-être, ainsi que leur pérennité. J'aimerais aussi parler de l'immense boulot de sensibilisation qui est fait auprès du public. Après leur visite, certaines personnes décident de devenir à leur tour des défenseurs de la cause animale. Je pense également au zoo de Beauval. Mais ça peut aussi être des parcs plus petits comme celui d'Amiens, qui fait un travail intéressant sur la biodiversité locale. Comme vous le savez, ce ne sont pas seulement les espèces exotiques qui sont menacées, mais aussi des animaux près de chez nous. Cette pédagogie à la biodiversité du quotidien est importante. Pour tous ces zoos exemplaires je tiens absolument à mettre en place une politique de soutien et de labellisation. Les zoos de notre époque ne sont plus ceux d'hier. Il n'y a plus d'exhibitions d'animaux comme on pouvait en voir par le passé, les faire marcher sur un fil ou sauter dans un cerceau, par exemple. Globalement, cela a extrêmement bien évolué et les présentations sont maintenant à visée pédagogique. Ces parcs zoologiques ont aujourd'hui une mission d'intérêt général. ■

LA TORTUE

On compte sept espèces de tortues marines. Six d'entre elles sont aujourd'hui menacées. Le reptile aquatique, dont l'espérance de vie atteint 80 ans, a été chassé pour ses œufs, pour sa chair, pour sa carapace et ses écailles. Cependant, on assiste à une régénération naturelle en ces temps de pandémie mondiale et de confinement: continent par continent, sur les plages des trois grands océans et jusque sur nos côtes méditerranéennes, des espèces plus ou moins évanouies sont revenues en nombre pour se reproduire. Mais le danger est loin d'être écarté: les filets de pêche dérivants et la pollution – les plastiques en particulier – empêtrant ou empoisonnent ces infatigables nageuses dont on n'a toujours pas percé tous les mystères.





VOL PLANANT AU MILIEU D'UN BANC DE BARRACUDAS

Le Parc national Ras Mohammed, au nord de la mer Rouge, en Egypte, est mondialement renommé pour la plongée. Une activité dans laquelle la tortue verte excelle. Apnéiste hors pair, Chelonia mydas peut tenir jusqu'à trois heures sous l'eau !

Photo REINHARD DIRSCHERL



Des tortues vertes s'accouplent près de la plage de Juno Beach, en Floride.

Après avoir creusé un trou, la tortue imbriquée y dépose une centaine d'œufs. Elle rebouche ensuite le nid, qu'elle camoufle en jetant du sable dans toutes les directions. Ici sur une plage des Seychelles, en 2013.





Rien ne sert de courir... sauf pour les petits, qui, à peine éclos, doivent trouver la mer en échappant aux prédateurs et au soleil. A l'âge adulte, en revanche, ils connaîtront la patience. La femelle attend trente ou quarante années avant d'entamer sa vie amoureuse « multiple » : elle accumule les fécondations avec différents partenaires avant de revenir pondre sur le rivage où elle est née. Mais, le 10 juillet dernier, une tortue caouanne a trompé son instinct, et a innové en déposant ses œufs sur une plage de Fréjus. Un phénomène rarement observé sur la Côte d'Azur, peut-être dû au réchauffement des eaux de surface.

UNE VIE AMOUREUSE AU LONG COURS

Ponte d'une tortue olivâtre au Costa Rica, en 2012. Merveille naturelle inexpliquée, les représentants de cette espèce ont pour habitude de nicher au même endroit par groupes de milliers d'individus.



Ramassage d'œufs de tortues olivâtres par des villageois d'Ostional, au Costa Rica. Une collecte autorisée pour les communautés pauvres des environs, mais limitée et encadrée par les autorités du pays.

L'urubu noir, un charognard d'Amérique latine, n'a laissé aucune chance à ce bébé tortue, tout juste éclos.



AU LOTO DE LA VIE, MOINS D'UN GAGNANT SUR MILLE

Quarante-cinq jours en moyenne après la ponte se produit l'éclosion. Une fois qu'elles sont sorties de leur nid de sable, commence pour ces petites tortues olivâtres une éprouvante course vers la mer et contre la mort.





Atout majeur contre les prédateurs, la carapace devient cette fois un lourd handicap. Elle met cette créature préhistorique d'environ 100 kilos à la merci de ces fils de Nylon, qu'on trouve en abondance dans les océans. L'animal se révèle aussi impuissant qu'une mouche dans une toile d'araignée. Les tortues se font également piéger par les engins de pêche non sélectifs, ces filets géants qui happent tout sur leur passage. Elles figurent même au premier rang des «dégâts collatéraux» causés par les chaluts exploitant la crevette!

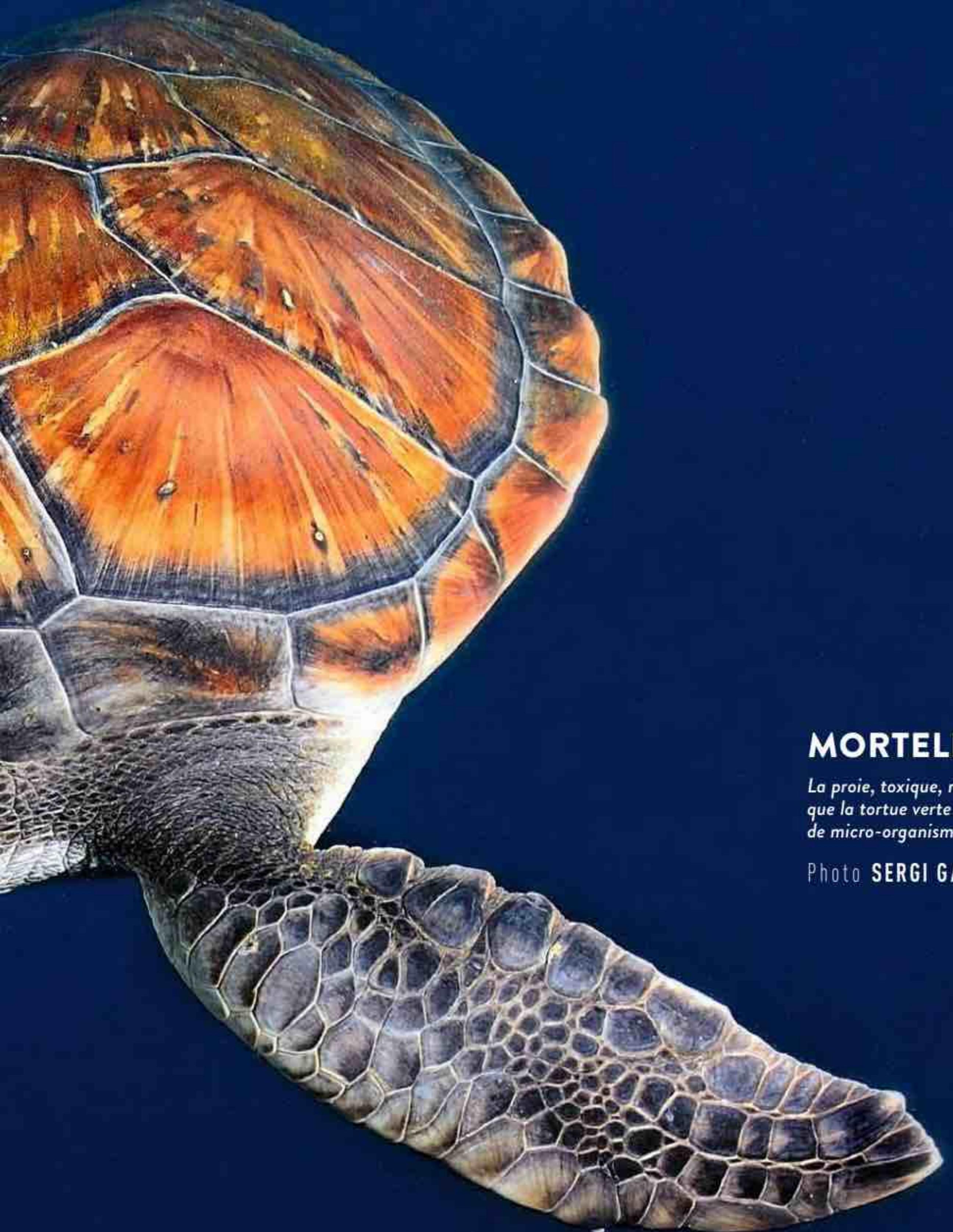
LES FILETS LEUR TENDENT DES PIÈGES AUXQUELS IL EST QUASI IMPOSSIBLE D'ÉCHAPPER

Cette tortue caouanne a été photographiée en mauvaise posture aux Canaries. Elle appartient à l'espèce la plus commune en Méditerranée, mais on la rencontre du Canada jusqu'à l'Afrique du Sud.

Photo: SERGIO HANQUET







MORTELLE ERREUR

La proie,毒ique, n'est pas une méduse venimeuse, que la tortue verte digère aisément, mais du plastique, imprégné de micro-organismes marins odorants.

Photo SERGI GARCIA FERNANDEZ

Confondant la lumière des lampadaires et la luminosité de la mer, les bébés tortues trépassent sur le macadam

Par ARNAUD BIZOT

Dleine d'une centaine d'œufs, une femelle rampe, épuisée, sur la plage. Il fait nuit: les prédateurs sont plus rares. D'une respiration rauque à fendre l'âme, elle progresse au ralenti jusqu'à l'emplacement choisi pour son nid, à la lisière de la végétation. De grosses larmes coulent de ses yeux. Non, elle ne pleure pas! Les yeux, protégés par trois paupières, sécrètent une substance gélatineuse qui expulse l'excédent de sel dans le sang, en appui des reins. En une heure trente, elle creuse un trou de 80 centimètres avec ses pattes postérieures, efficaces comme des mains. Ensuite, délicatement, elle dépose ses œufs, rebouche le trou et, surtout, le camoufle en pivotant sur elle-même. Son ventre plat laisse une surface lisse au-dessus de la cachette, censée être introuvable.

Pareil spectacle ne lassera jamais Marc Oremus, 44 ans. Ce biologiste marin, membre de WWF, basé à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie, étudie et comptabilise depuis quatre ans ces reptiles marins. «L'effort colossal des mères sur la plage, la finesse et l'extraordinaire précision de leurs mouvements pour creuser, boucher et dissimuler leurs nids, c'est tout simplement irréel et cela force le respect!» Sur Grande Terre, longue de 400 kilomètres, les tortues caouannes, vertes et luths ne pondent que sur la plage de la Roche Percée. «Une habitude ancestrale, qu'on n'explique pas. Elles choisissent des sites sur des îlots plus calmes, distants de 50 à 100 kilomètres», observe le spécialiste.

Les opérations – qui, selon les espèces, se répètent de deux à cinq fois pendant la saison des pontes, étalée en moyenne sur trois mois – ne s'arrêtent pas lorsque les femelles regagnent la mer. A une trentaine de kilomètres des côtes, les mâles attendent. «Les femelles restent dans cette zone pour stocker le sperme de plusieurs d'entre eux, explique Marc Oremus. Elles retournent sur la plage dès que leur utérus est plein, après environ deux semaines.» L'accouplement? «La compétition est souvent rude et les femelles sont plutôt chahutées, note le professeur Marc Girondot, 55 ans, chercheur au CNRS-Université Paris-Saclay. L'acte n'est pas d'une grande douceur. Les mâles s'agrippent aux épaules des

femelles avec leurs griffes.» Lors de ces semaines agitées, les femelles ne se nourrissent quasiment pas. «Lorsqu'elles n'ont plus de réserves énergétiques, elles retournent, aidées par les courants, sur leur site d'alimentation, distant de 100 à 5000 kilomètres des côtes, le temps de reconstituer ces réserves, explique Marc Girondot. Cela dure en général deux à trois ans, parfois bien davantage. Elles reviennent sur leur site de ponte quand elles estiment avoir suffisamment de force pour effectuer le trajet retour.» Tel est le cycle de vie immuable, solitaire et indépendant d'une tortue femelle. En Nouvelle-Calédonie, les sites d'alimentation sont distants de 100 à 3000 kilomètres des côtes. «Plus ils sont éloignés, plus cela demandera de l'énergie pour revenir, ajoute Marc Oremus. Le rythme de reproduction d'une tortue dépend de ces distances et de sa capacité à se nourrir, qui varie d'une année sur l'autre, selon ce qu'elle trouve à manger. Rien n'est réglé comme du papier à musique.» La vie d'un mâle? «Toute son existence, il ne fait que migrer de son site d'alimentation à son lieu de reproduction, qui correspond au site de ponte des femelles. En haute mer, les rencontres sont rares, tant l'océan est vaste.»

Retour sur la plage. Quarante à soixante jours ont passé. L'heure de la naissance approche. Sous 80 centimètres de sable se cachent 100 bébés, dont le poids oscille de 25 à 80 grammes selon les espèces. Ils cassent leur coquille grâce à leur «dent de délivrance». Au sommet du nid, par 26 °C, naîtront des mâles. Au fond, à 32 °C, des femelles. C'est le déterminisme photosensible. Tous se nourrissent déjà de protéines, disponibles à la surface de leur coquille. Elles vont leur donner l'énergie de grimper à l'air libre, premier effort qui prend de trois à quatre jours. De brefs couinements se font entendre. «On pense qu'ils proviennent du premier œuf éclos, comme s'il sonnait la sortie du nid. Celle-ci est très synchronisée. Les bébés s'attendent, s'entraident. Ce n'est pas chacun pour soi», précisent nos experts.

Une fois dehors, cette solidarité est plus discutable. Semblant s'ignorer, tous s'éparpillent à l'assaut de la mer, attirés par la pente de la plage, la luminosité des vagues et le bruit du ressac. Un voyage



Des sept espèces marines, la tortue verte est la plus répandue. Elle évolue dans les eaux tropicales et subtropicales (ici, à Maui dans l'archipel de Hawaii). L'espèce a pour particularité de devenir herbivore à l'âge adulte.

épuisant de quelques dizaines de mètres. Chaque dune ou morceau de bois qui traîne est un Everest. Harcelés dès les premières secondes de leur existence, les bébés tâchent d'échapper à leurs prédateurs terrestres : oiseaux, renards, chiens errants, crabes, serpents, jaguars, hommes. Ceux qui parviennent au rivage sont refoulés par le ressac. Si près du but, il faut encore lutter jusqu'à être emporté par les vagues suivantes. Il s'agit de ne pas traîner, mais de fuir avant le lever du soleil, qui, en quelques secondes, cuira les moins chanceux. Près des côtes, d'autres ennemis guettent : mouettes, poulpes, calmars, pieuvres, qu'il faut, là encore, affronter seul, sans sa mère pour guide. Plus tard, d'ailleurs, dans les océans, mères et enfants ne se reconnaîtront pas. « Le seul instinct maternel consiste à choisir le meilleur site de ponte pour ses petits, puis à le dissimuler, soulignent Marc Oremus et Marc Girondot. Sans doute aussi à pondre un maximum d'œufs, car la tortue sait que peu vont survivre. Mais du taux de survie, on ne sait pas grand-chose. Le chiffre de 1/1000 est communément avancé, c'est peut-être encore moins. »

Les jeunes rescapés de ce parcours du combattant atteignent enfin les courants du large. Les premiers temps, ils se hissent sur des radeaux d'algues, protecteurs et nourriciers, et se laissent

dériver. Cette phase juvénile, mal connue, s'étale sur plusieurs années, jusqu'à la maturité sexuelle, qui survient entre 8 et 30 ans. Les animaux mesurent alors de 58 à 70 centimètres (olivâtre) jusqu'à 2 mètres (luth). « Les tortues attrapent les courants depuis l'endroit de leur naissance, précise Marc Girondot. Puis se dispersent au large, un peu dans tous les sens, comme en éventail, entre zones d'alimentation et courants complexes, changeants. On estime que 10 % seulement explorent de nouveaux territoires. » Quantité de balises ont été posées sur de jeunes carapaces. Mais la résine se décolle au bout d'un an. Insuffisant pour enregistrer des trajets de migration fiables et connaître les véritables sites d'alimentation. En attendant les balises nouvelle génération, que des laboratoires de recherche tentent de mettre au point, on extrapole ces vastes déplacements à l'aide de modélisations mathématiques, ce qui permet de connaître les zones à protéger.

Si le chemin migratoire est tortueux, les femelles reviennent toujours en ligne droite sur leur plage de ponte, ou très près. L'idée d'une boussole intégrée fait consensus. Les tortues enregistraient à la naissance les coordonnées de la plage grâce au champ magnétique, dont elles croisent ensuite l'intensité et

Suite p. 94

l'inclinaison. «En dérivant, précise Marc Girondot, les bébés tortues caouannes et vertes, par exemple, intègrent différentes données GPS, comme une carte mentale. Elles savent ajuster leur trajectoire, selon la variation des courants, qu'elles maîtrisent, et du champ magnétique. Près des côtes, l'odeur des algues et de la terre finit de les guider. En 2003, des chercheurs ont installé des aimants sur treize tortues pour perturber ce champ magnétique. Toutes sont revenues au même endroit, ça leur a juste pris davantage de temps.»

En haute mer, leur vie n'est pas de tout repos. Requins et orques les attaquent. Seules les tortues luths réagissent (un peu) contre eux, en fuyant à 50 km/h. Les humains s'en mêlent : braconnage, hélices, coques de navire, filets de pêche. Pire, les déchets plastiques – qui représentent 8 à 12 millions de tonnes par an, selon Greenpeace – provoquent des occlusions intestinales. On a longtemps cru qu'elles confondaient les méduses, leur mets favori, et le plastique. En réalité, elles sont attirées par l'odeur des micro-organismes qui s'y déposent. Erosion, élévation du niveau de la mer, ouragans et tsunamis détruisent leurs lieux de ponte. Mais l'urbanisation des côtes désoriente aussi les bébés. Confondant lumière des lampadaires et luminosité de la mer, ils trépassent sur le macadam.

Soixante ans d'efforts de protection semblent porter leurs

Le confinement au Brésil, en Inde et en Thaïlande a vu réapparaître des milliers de tortues sur des plages qu'elles avaient délaissées

fruits. Des chercheurs ont épulé les chiffres relevés depuis quarante ans, sur 300 sites de ponte du globe. La tendance est stable ou à la hausse dans 70 % des cas. Et pendant le confinement au Brésil, en Inde et en Thaïlande on a vu réapparaître des milliers de tortues sur des plages qu'elles avaient délaissées. «Ces reptiles ont une capacité résiliente très adaptée à leur environnement, note Marc Girondot. Elles s'adaptent aussi au réchauffement climatique en pondant plus tôt dans l'année, soit plus au sud, soit plus au nord. Ainsi, des caouannes qui ne quittaient pas l'Italie, le Maroc ou la Turquie sont remontées pondre à Palavas-les-Flots (Hérault) en 2018 et à Fréjus (Var) en 2020. Du jamais-vu ! C'est le début d'une histoire en temps réel qu'il faut suivre de près pour remonter aux causes. On ne peut plus, comme avant, avoir une vision statique des océans. Courants et températures se modifient. Il nous manque une vision dynamique du sujet. Comment réagissent-elles à ces

changements ? Cela reste en grande partie un mystère.» Sur une échelle de 1 à 10, que connaît-on des tortues ? «Je dirais 4 !» répond le chercheur. Les 200 scientifiques mondiaux, épaulés chaque année par 800 étudiants (mémoires et thèses), mettent toutes leurs données en commun. Mais ce sage et indifférent reptile semble prendre son temps pour se dévoiler. ■

Arnaud Bizot

LES TORTUES EN CHIFFRES

Elles sont apparues il y a environ 200 millions d'années et peuplent toute la planète à l'exception des régions polaires.

Statut. Sur les 7 espèces de tortues marines, 6 figurent aujourd'hui sur la liste rouge des espèces menacées de l'Union internationale pour la conservation de la nature (IUCN).

PLUS DE LA MOITIÉ DES ESPÈCES SONT MENACÉES D'EXTINCTION OU EN DANGER.

Principales menaces

- Perte et dégradation de l'habitat
- Chasse et braconnage (la vente illégale de viande et de carapaces continue à prospérer).
- Collisions et captures accidentelles.
- Changement climatique, pollution, maladies.

Nom scientifique

TESTUDINES OU CHÉLONIENS

Nombre d'espèces

356 espèces étaient reconnues dans le monde en 2017.

En moyenne, les tortues vivent entre 50 et 80 ans. Mais certaines tortues terrestres géantes des Seychelles ou des Galapagos ont pu largement dépasser les 100 ans.

Taille.

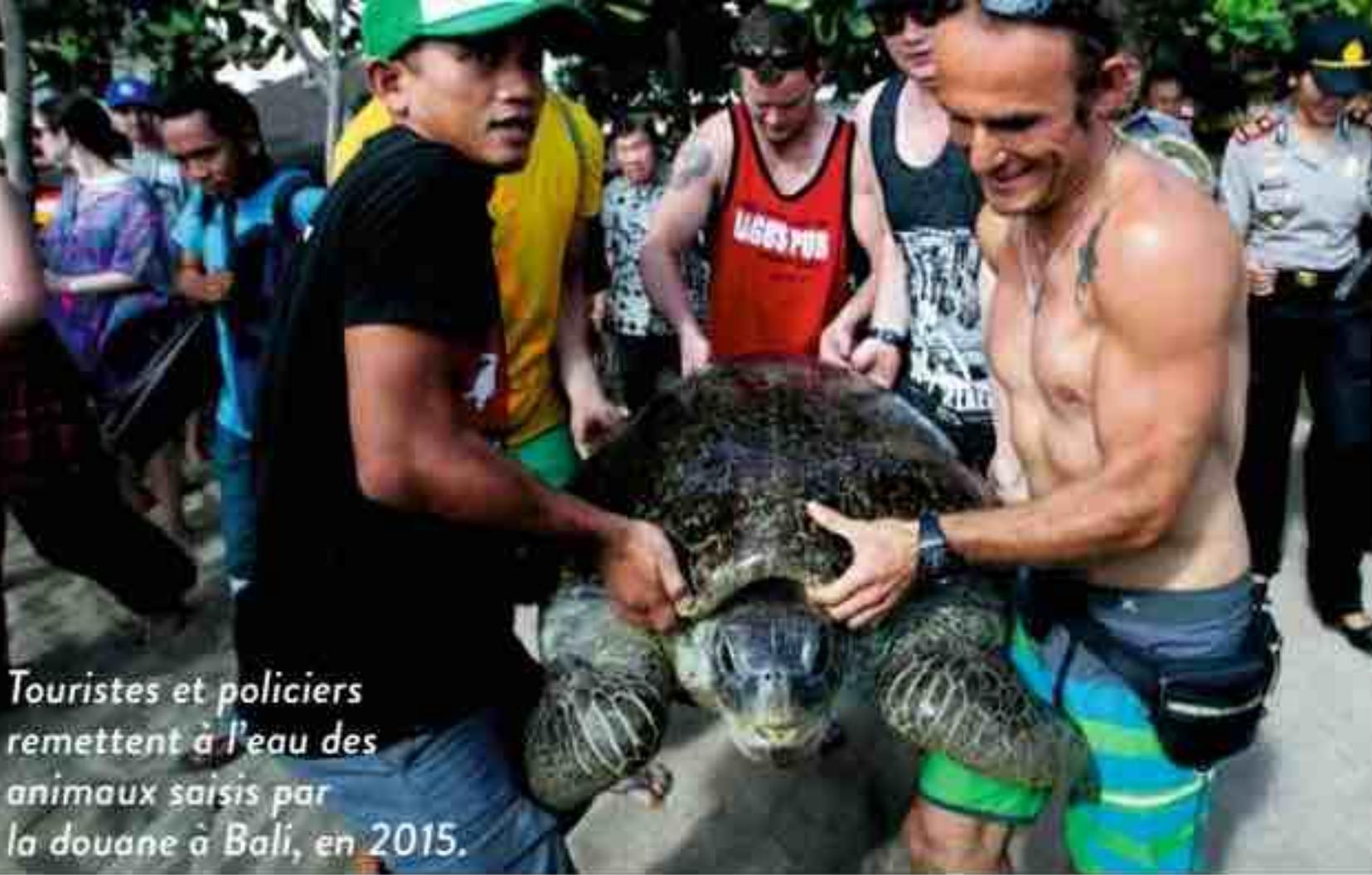
De 30 cm à 2 m de long. **KG Poids.** Il peut atteindre 450 kg environ pour la tortue luth.

Spécificités

Les tortues ont un métabolisme lent, et ont besoin de 3 à 28 jours pour digérer un repas. Elles se déplacent en moyenne à 0,25 km/h. Mais parmi les espèces marines, certaines sont capables d'atteindre, en nageant, une vitesse de pointe de 50 km/h.



Dans un refuge près de Boston, un étudiant vétérinaire mesure une tortue de Kemp, la plus petite des tortues marines.



Touristes et policiers remettent à l'eau des animaux saisis par la douane à Bali, en 2015.



Un émetteur satellite est fixé sur la carapace d'une tortue imbriquée, au Belize, pour analyser son trajet.



Sous balise, le voyage continue en mer des Caraïbes.

TIANA RAMAHALEO, DIRECTEUR DE CONSERVATION DU WWF À MADAGASCAR

«Convoitées pour leur beauté ou leur viande, les tortues terrestres étoilées sont victimes du trafic international»

Propos recueillis par **GAËLLE LEGENNE**

La nature a dessiné sur leur carapace de larges bandes en forme de rayons solaires. Ici, à Madagascar, on les appelle tortues étoilées, ou rayonnées. Convoitées pour leur beauté ou leur viande, elles sont victimes d'un des trafics internationaux les plus lucratifs. Entre 2000 et 2010, la population de cette espèce terrestre a diminué de moitié pour ne plus compter que 3 millions d'individus. Servie durant les fêtes religieuses, la viande de tortue est considérée comme un mets délicat. Une tortue, découpée en quatre parts, vaut 4 euros. C'est une somme énorme. Il

est difficile de lutter contre les cultures de certaines tribus. Les tortues étoilées alimentent aussi le commerce illégal international des animaux de compagnie exotiques, notamment dans les pays asiatiques. Au marché noir, certaines se négocient jusqu'à 10 000 euros avant de se retrouver chez un collectionneur. Il y a vingt ans, déjà, nombre d'entre elles étaient saisies à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle. Mais les exportations se sont accélérées, par voie maritime. Des vedettes en mer attendent le chargement d'équipes qui sillonnent les forêts à la recherche d'espèces rares. La

loi malgache prévoit pourtant depuis 2012 une forte peine, mais son application reste aléatoire. Nous peinons à mettre en place un système efficace pour juger les braconniers : en 2018, 10 000 tortues étoilées étaient retrouvées, entassées dans leurs excréments, dans une maison à Toliara. En janvier, 23 braconniers étaient repérés. Mais la procédure n'a été transmise qu'en février aux services de justice : ils sont passés entre les mailles du filet. Peu après, 200 sacs de viande boucanée ont été retrouvés, soit une cinquantaine de tortues massacrées. Durant le

confinement, un autre trafic a été démantelé. Un seul homme a été pris, aujourd'hui sous mandat de dépôt. A ma connaissance, c'est le seul traquante qui a été arrêté cette année.

Dans la région d'Atsimo-Andrefana, vaste biotope des tortues étoilées, une plateforme a été créée en 2017 avec le concours de WWF et du bureau anticorruption (Bianco), des ministères de la Justice et de l'Environnement, de la Sécurité publique, de la gendarmerie et des villageois, formidables lanceurs d'alerte. En septembre 2019, près d'Androka, tout un village a expulsé des traquants ! Mais les braconniers s'adaptent. Ils tuent les tortues par centaines, loin des bourgades. Depuis 2017, grâce à nos actions, près de 30 000 tortues ont pu être interceptées et réintroduites. Mais nous manquons de moyens. A ce rythme, l'espèce aura disparu d'ici à quarante ans.»

Émotions partagées

MURIEL BEC, DRESSEUSE PAR VOCATION

Par GAËLLE LEGENNE

Ici, au cœur du Loiret, les animaux jouent leur propre rôle. Ocelot, serval, panthères, lynx, cerfs, biches, daims, chevreuil, rapaces, hibou, perroquets, un éléphant, deux meutes de loups d'Europe...

Dans ce domaine de plus de 15 hectares, les 200 pensionnaires de 45 espèces différentes évoluent à leur rythme dans un décor naturel à couper le souffle. Voilà plus de quinze ans que Muriel Bec, dresseuse d'animaux pour le cinéma, a posé ses valises dans cet incroyable lieu en pleine nature.

Si elle préfère le terme de « mise en scène animalière », Muriel rappelle que son activité, plus qu'un métier, est d'abord une vocation. « Si je prends l'exemple de mes 10 loups, ils interagissent comme si

les humains n'étaient plus là. Ils ont appris l'homme et non l'inverse, j'ai renversé le truc. Ce sont eux qui choisissent. Je leur apprends un langage, établis un code de communication basé sur des cris, une gestuelle, des chants. Je m'adapte aux codes de chaque espèce. Ils ont compris les mots « attention », « moteur », « action ». Sans

faire d'anthropomorphisme, certains, quand ils voient des caméras arriver, comprennent qu'ils sont le centre de l'attention. Ils sont très drôles dans ces cas-là. Un animal sauvage n'est pas fait pour servir l'homme. Donc lorsqu'il accompagne un acteur, c'est qu'il en a envie. Quand l'animal en a marre, on arrête », rappelle-t-elle.

Pour arriver à faire évoluer une meute de loups, un écureuil ou une panthère sur un tournage, l'éleveuse et dresseuse ne compte pas ses heures : « C'est l'histoire d'une vie. Je suis en permanence avec eux. La construction est très longue, il faut de la patience. Sur un tournage, ils finissent par occulter toute contrainte humaine, en jouant leur propre rôle. » A l'instar de Beybi, une éléphante de trois tonnes, âgée de 26 ans, ancienne bête de cirque braconnée dans les années 1980, tous ici vivent leur vie en toute simplicité et en quasi liberté entre deux tournages. « Beybi se balade, elle est chauffée en hiver, raconte Muriel. Le vétérinaire en chef de Beauval est venu la voir. Il m'a dit : « C'est l'éléphant en captivité qui a la plus belle qualité de vie ! »

Ici aucun animal n'apprend à faire des tours, la seule chose que Muriel leur demande, c'est d'être bien dans leur peau. « Le cinéma c'est bien, mais je vais aussi créer un comité scientifique et ainsi ouvrir mes portes à des chercheurs », précise-t-elle. Le but ? Préserver l'espèce. Depuis quelques années maintenant, la dresseuse invite le public à rencontrer ses petits et gros pensionnaires. La conservation et la préservation passent aussi par la sensibilisation de visiteurs qui peuvent désormais passer une nuit sur place dans l'un des lodges. « Lorsque le public voit des animaux aller où ils veulent, sauter, courir, chasser, se baigner et même chanter, ça crée des émotions. Je vois des gens pleurer de bonheur. Et certains décident après leur visite de s'engager dans la protection animale. » ■

Site Internet : rdvterreanimale.fr



POURQUOI NICE DIT « NON » AUX SALONS ANIMALIERS

La faune sauvage présentée dans toute sa splendeur et notre mobilisation face aux dangers qui la menacent : c'est tout le sens de ce numéro hors-série de Paris Match. Mais les animaux dits domestiques courent également des dangers dans notre proximité immédiate. Près d'un foyer sur deux possède au moins un compagnon à poils, plumes ou écailles en France – on en dénombre plus de 63 millions –, le chat et le chien trustant les premières marches du podium des préférés. Et ils ne sont plus assimilés à de simples objets. Depuis février 2015, les animaux sont reconnus comme « des êtres

vivants doués de sensibilité » par le Code civil. Trente-cinq pour cent des Français emmènent leur chien ou chat en vacances, avec eux. A contrario, les congés sont également des périodes noires (surtout l'été) où l'on déplore un grand nombre d'abandons. Selon la Société protectrice des animaux (SPA), 100 000 animaux – pour deux tiers des chiens – seraient ainsi délaissés chaque année dans notre pays. Les salons animaliers fleurissent régulièrement dans nos villes. Chiots et chatons, oiseaux, poissons et autres rongeurs attirent les familles, dont certaines, souvent influencées

par les enfants, cèdent à un achat impulsif, irréfléchi. Or, quand l'animal grandit et que les contraintes s'accumulent, les compagnons familiers deviennent parfois une charge. Et les moins scrupuleux n'hésitent pas à s'en débarrasser au coin d'une rue ou sur une aire d'autoroute. Pour cette raison, la ville de Nice dit dorénavant « non » aux salons animaliers traditionnels. « Pourquoi vendre des animaux quand les refuges et les fourrières croulent sous les abandons ? » a plaidé Henry-Jean Servat, ancienne plume de Match et conseiller municipal délégué à la protection animale. Après avoir reçu une centaine d'associations et de particuliers qui ont exprimé des souhaits en ce sens, il a convaincu le maire, Christian Estrosi. Dans la

foulée, la ville de Montpellier devrait prendre des mesures similaires. Autre avancée notable : 152 jardins publics, sur les 158 que compte la commune azuréenne, sont désormais ouverts aux animaux domestiques. Et bientôt la plage de Lenal – entre les épis 9 et 10, un incontournable sous la promenade des Anglais – deviendra accessible aux chiens. Des toutous aux bains de mer... ■ Patrick Mahé

Il n'y aura pas de report à une date ultérieure pour cette manifestation.

1er Salon des Animaux de Compagnie et leur Bien-être à Nice du 24 au 25 octobre 2020 [ANNULÉ]





LE MARTYRE DE L'OURS MISCHA VINGT-DEUX ANS DE CAPTIVITÉ

Exhibé en tutu rose sur un vélo, il apparaît épuisé, traînant les pattes jusqu'à chuter sous le regard du public amusé. Sous sa muselière, le si docile Mischa peut à peine respirer. La collierette masque le collier de fer qui enserre son cou décharné. En septembre 2019, tiré des griffes de ses bourreaux, les Poliakov, un couple de dresseurs, le plantigrade est remis aux soigneurs du zoo-refuge la Tanière, près de Chartres. Trop tard. Opéré en urgence pour un cancer du poumon, le 12 novembre, l'ours ne se réveillera pas de son anesthésie. Sa mort après des années de mauvais traitements jette le discrédit sur le monde du cirque. ■



A dr., Mischa, en 2019, dans le minuscule réduit de béton, qui lui sert d'enclos. Cette photo a été diffusée par l'association pour la protection animale One Voice, qui a obtenu son placement. Confié à la Tanière, l'ours est dans un état de santé dramatique. Anormalement longues, ses griffes ont mis ses coussinets à vif (ci-dessus).

LA FONTAINE A 400 ANS BON ANNIVERSAIRE AU FABULISTE GÉNIAL DE NOTRE ENFANCE

Le lion et le chasseur

Un fanfaron amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger. «Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.»
Le berger dit: «C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos.»
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver.
«Ô Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver.»
La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche
du doigt.
«Tel le cherchait, dit-il, qui changeant de
langage
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.»

Jean de La Fontaine



«Quelques fables
assez fabuleuses»,
illustré par Voutch,
éd. du Cherche Midi.



N° 901 du 16 juillet 1966.

Au fil des décennies, la « petite fiancée de Match » montrera son amour des bêtes sur nos unes. D'autres personnalités apparaîtront aussi en compagnie animale comme Georges Brassens ou François Mitterrand. Durant l'été 1997, Match prendra même fait et cause pour les chiens abandonnés.



N° 1453 du 1er avril 1977.



N° 1625 du 18 juillet 1980.



N° 2832 du 28 août 2003.



Sonne alors le temps de sa croisade spectaculaire sur la banquise – mal reçue au Québec –, où elle fonce, tête face aux « tueurs de bébés phoques ». Inoubliable couverture de Match d'avril 1977 ! La photo, mythique, deviendra le symbole de son combat. Elle recueillera même un blanchon baptisé Chouchou. Dès lors, le titre de Madone des animaux accompagnera sa nouvelle vie. Un reportage de notre magazine consacré aux chiens abandonnés la bouleverse en 1980. Les images tragiques des « sacrifiés des vacances » la poussent à lancer un appel à tous les amis des bêtes. Elle pose là les prémisses de la Fondation Brigitte Bardot, projet qui aboutira en 1986. Trente-quatre ans déjà !

Paris Match a répondu à toutes ses mobilisations. Et j'ai eu l'honneur d'en partager à ses côtés. Si un animal n'est pas forcément porteur à lui seul d'un sujet de une, il est à noter qu'en cette même année 1966, si emblématique pour Bardot, « Univers Match », rubrique majeure du journal, avait passé, en couverture, deux chiens modèles, développant en ses pages, leurs origines et leurs sentiments.

Côté célébrités, Alain Delon, posera avec un lion véritable quand il adaptera l'œuvre de Joseph Kessel à l'écran ; Belmondo tournera « Un homme et son chien » et fera notre couverture avec son partenaire Clap, basset griffon vendéen de son état, en 2008. L'un et l'autre n'ont pas manqué d'apparaître en compagnie d'animaux. Et que dire, côté politique, des labradors chers aux présidents Giscard d'Estaing et Mitterrand !

Les Animaux, nous les aimons, protégeons-les : tel est notre credo. ■

**Le best-seller, paru aux éd. Grasset en 1996, vient d'être réédité.*

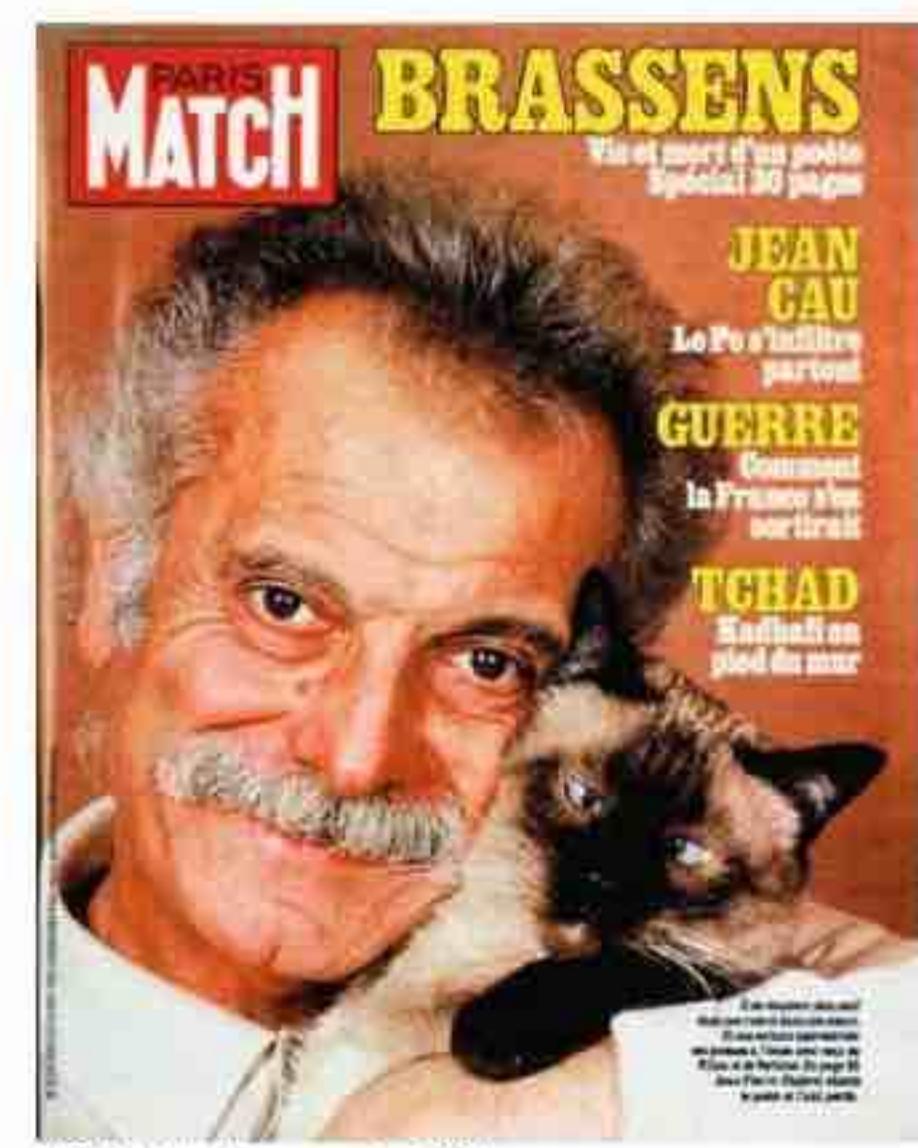
Avec B.B., les grandes croisades

Par PATRICK MAHÉ

Comme il paraît loin le temps où Brigitte Bardot posait en couverture de Paris Match, aux côtés de Gunter Sachs, promenant un guépard en laisse, nommé Princesse. C'était en 1966. Pour la séduire, le richissime playboy allemand avait fait larguer 10000 roses par hélicoptère au-dessus de sa maison, à Saint-Tropez. Le 14 juillet, deux jours avant que cette photo ne paraisse à la une, habillée d'un appel très sobre « La nouvelle Brigitte » (le seul titre de la couverture), ils s'étaient mariés à Las Vegas sans prévenir quiconque.

De la star, il avait fait sa muse. Dans sa biographie, « Initiales B.B. »*, Brigitte écrit : « Gunter qui avait un sens aigu de la publicité transforma chaque heure en séances de photos [...]. Il fallait faire rêver... » Ainsi surgit Princesse. Une apparition anachronique dans la vie de Brigitte... C'est, en effet, l'heure où elle s'apprête à basculer – et avec quelle conviction ! – dans la protection des animaux et le respect de la faune sauvage. Loin du guépard et de Gunter Sachs, maître d'exhibition. 1966, c'est aussi l'année où elle avait recueilli chiens et chats au refuge de la SPA à Gennevilliers. Cette visite la meurtrira profondément. Aussi, en novembre 1973, tandis que tombe la dernière image – celle d'une tourterelle posée sur la main – de son dernier film, « Colinot Trouse-Chemise », décide-t-elle, à 39 ans, de quitter la rampe en pleine gloire pour s'occuper, non seulement de ses félin de compagnie, à Bazoches-sur-Guyonne ou à la Madrague, mais des animaux du monde entier : « J'étais fin prête à assumer ma nouvelle vie [...]. Entrant dans la religion des animaux. » Adieu, cinéma ! Et elle tiendra parole, ô combien.

Sonne alors le temps de sa croisade spectaculaire sur la banquise – mal reçue au Québec –, où elle fonce, tête face aux « tueurs de bébés phoques ». Inoubliable couverture de Match d'avril 1977 ! La photo,



N° 1694 du 13 novembre 1981.

ACHETEZ NOS HORS-SÉRIES PARIS MATCH ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LA UNE »



N°11 Romy, destin brisé

100 pages - 10,50€



N°12 De Gaulle et nous

100 pages - 10,50€



N°8 La nostalgie des Kennedy

100 pages - 10€



N°1 Johnny, la légende

100 pages - 10€



N°2 La vie en bleu

100 pages - 10€



N°3 Nos étés B.B.

100 pages - 10€



N°4 Indochine, Algérie.
La fin de l'empire

100 pages - 10€



N°5 Elizabeth II,
le roman de sa vie

100 pages - 10€



N°6 Au secours
de Notre-Dame

100 pages - 10€



N°7 Les secrets
de la mémoire

100 pages - 10€



N°9 Monarchies,
les 400 coups

100 pages - 10,50€



N°10 Secrets d'amour

100 pages - 10,50€



70 ANS
Numéro anniversaire

100 pages - 10,50€

Pour commander, merci d'envoyer votre règlement par chèque au
Service lecteurs de Paris Match – 2 rue des Cévennes – 75015 Paris.

Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter : 01 87 15 54 88 ou flongeville@lagarderene.ws

Commande en ligne (France uniquement) www.parismatchabo.com



GRÂCE À VOUS, NOUS SERONS TOUJOURS LÀ POUR PROTÉGER CE QUE VOUS AIMEZ LE PLUS.

Pour en savoir plus, voir page 5 de ce magazine.

LEGS · DONATIONS · ASSURANCES-VIE

En transmettant une partie ou l'ensemble de vos biens au WWF, vous vous engagez pour la survie des espèces en danger et la préservation de notre planète. Par ce choix, vous donnez toute sa dimension à votre engagement et décuplez nos actions pour offrir aux générations futures une planète vivante.

Première organisation mondiale pour la protection de la nature, agissant depuis plus de 50 ans partout dans le monde, le WWF est une fondation reconnue d'utilité publique exonérée de tous droits de succession.

VOTRE CONTACT PRIVILÉGIÉ



Camille Perrier est à votre disposition pour répondre à vos questions et vous accompagner en toute confidentialité.

Tél. : 01 73 60 40 40

E-mail : legs@wwf.fr - Site : wwf.fr